

MAX DU VEUZIT

L'inconnu de Castel-Pic



BeQ

Max du Veuzit

L'inconnu de Castel-Pic

(Le mystérieux inconnu)

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 236 : version 1.0

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

L'inconnu de Castel-Pic

Édition de référence :

Éditions V.D.B.

Castel-Pic est le nom de la maison que nous habitons, grand-mère et moi, avec nos deux serviteurs Sabin et Fauste.

C'est un vieux manoir, lézardé et sombre, qui se dresse tout en haut d'un amas de rochers escarpés dominant les vallées environnantes.

Il n'y a guère de verdure à Castel-Pic : quelques grands pins ont poussé dans les creux des rocs et dressent leurs cimes orgueilleuses, de-ci de-là, sans symétrie ; les bruyères ont grimpé à l'assaut des roches nues et se sont emparées des moindres anfractuosités ; les genêts, les romarins, les ronces semblent avoir élu domicile sur la pierre même, de telle sorte que leurs couleurs sombres se confondent avec la teinte foncée du granit de nos assises ; enfin, le lierre a envahi nos murailles et il revêt en entier la façade nord du château et la tour carrée dont il est flanqué à gauche.

Ces pins, ces bruyères, ces ronces, ce lierre c'est toute la flore de Castel-Pic, et Sabin, qui tient

chez nous le rôle multiple de commissionnaire, garçon de peine, frotteur, concierge, muletier, jardinier, a vainement essayé d'y planter des arbres fruitiers. Il y a trop de neige l'hiver, de soleil l'été, de vent toute l'année.

Tel qu'il est, pourtant, sauvage et nu, inaccessible aux véhicules de tous genres, loin de toute habitation, de tout bruit, de tout mouvement, seul enfin, sur son aiguille de pierre, tel qu'il est, j'adore Castel Pic.

Je suis fière de ses hautes murailles, de sa teinte sombre que le temps patine chaque jour davantage, de ses flancs arides, infranchissables à l'homme, de son sentier rocailleux qu'on ne peut gravir qu'à pied ou à dos d'âne, de sa position unique dominant tout ce qui l'entoure et portant le regard, par-delà les vallées et les coteaux, jusqu'aux confins de l'horizon.

Oui, j'adore Castel-Pic !

*

Castel-Pic est situé en pleine brousse dylvanienne, à cent cinquante milles de Khéta, capitale de la Dylvanie.

La Dylvanie est un très petit État de l'Europe septentrionale qui se dresse au sud de la chaîne de montagnes des Lazes.

Limitée à l'ouest par la mer Grise, à l'est par le fleuve Knour, la Dylvanie est admirablement située dans une contrée riche et fertile, où son peuple de laboureurs peut se développer tranquillement, bien à l'abri des catastrophes et des guerres qui ont dévasté ses voisins.

Ce pays, *où j'ai vu le jour*, comme dit je ne sais quelle chanson française, serait le plus beau de la terre et le plus doux à habiter si, depuis une vingtaine d'années, un vent de folie ne paraissait souffler sur les Dylvaniens qui ne rêvent plus que plaies, bosses et révolutions.

La Dylvanie était encore, au début du siècle, un délicieux royaume qu'un bon vieux roi, Jacques VII, dirigeait paisiblement depuis trente-cinq ans. Tout à coup, sans que l'on sache bien exactement ce que le souverain avait fait pour

perdre l'estime de son peuple, celui-ci décréta, un beau matin, qu'il en avait assez d'être représenté par un vieillard caduc et impotent, qui n'assistait plus aux fêtes qu'en voiture fermée, son grand âge lui faisant craindre les courants d'air et l'empêchant de parader à la tête de notre milice nationale (cinq cents hommes en tout ! notre armée, quoi !).

Un pareil mécontentement chez un peuple aussi tranquille, jusque-là, que le nôtre, obligea Jacques VII à abdiquer en faveur de je ne sais quel petit neveu, le prince Paul, un délicieux gamin de douze ans.

Il fallut, naturellement, nommer un régent pour gouverner la Dylvanie durant la minorité de Paul V, si bien qu'au bout de quelques mois notre peuple se déclara, un beau matin, plus malheureux encore que du temps du vieux roi.

Il paraît que le régent dilapidait les finances publiques !

Je crois, tout simplement, que sa situation privilégiée portait envie à ses anciens collègues, les ministres moins chanceux que lui, et que des

meneurs, grassement payés, aidèrent le peuple à manifester son déplaisir.

Bref, il y eut encore un changement de gouvernement. La Régence se mua en dictature !

Mais il semble que notre pays n'était pas mûr pour obéir à un dictateur. Le peuple se cabra une nouvelle fois.

Ce fut très grave ! Le mécontentement populaire se traduisit par des échauffourées et des combats dans les rues de Kéthà. Le choc fut effroyable !... On compta au moins soixante morts et près de deux cents blessés. Jamais la Dylvanie, depuis l'antique passage des Huns sur son territoire, n'avait vu pareillement couler le sang de ses enfants !

À Paul V et à son régent malfaisant succéda un gouvernement provisoire. Nous connûmes alors des luttes intestines bien pénibles jusqu'au jour où la République fut proclamée et que tous les princes d'Yber, de Tovin et d'Ani furent conduits à la frontière sous menace d'être fusillés s'ils se permettaient jamais de remettre les pieds en Dylvanie.

Depuis lors, nous sommes en république...

*

Grand-mère a toujours habité notre vieux château. Elle y est née, y a grandi, s'y est mariée. Puis, mère de deux enfants, elle y a connu les joies de la famille et la douleur des deuils. C'est là que son mari, mon grand-père, mourut encore jeune, et c'est là que ses deux enfants, dont ma mère, après avoir vécu loin d'elle leur courte destinée, vinrent reposer pour l'éternité.

J'avais trois ans quand elle me recueillit.

J'étais orpheline.

Mon père, un brillant officier de marine, avait péri dans un naufrage. Le chagrin de cette mort avait tué lentement ma mère.

Ma grand-mère était la seule parente qui me restât ; elle devint vite la seule personne que je connusse et dont ma mémoire ait gardé intacte l'empreinte indélébile.

Aussi loin que ma pensée remonte dans le passé

de ma prime jeunesse, c'est toujours grand-mère que je revois. Sa grande silhouette aux formes imposantes, son visage un peu froid aux lignes énergiques, mais aux yeux si bons, semblent s'être toujours penchés vers moi.

Mon aïeule représente un tout formidable dans ma vie. C'est elle qui m'a enseigné la lecture et la prière, qui m'a expliqué les principes sacrés de la religion, qui a surveillé elle-même mon instruction et mon éducation.

À son contact, j'ai appris à aimer les héros de notre histoire, leurs actes valeureux, leurs sentiments sublimes ; j'ai connu nos gloires nationales et leurs impérissables chefs-d'œuvre ; j'ai exalté le courage et la beauté, l'art sous toutes ses formes, la bonté dans ses infinis détails. J'ai aussi méprisé les timides et les méchants, abhorré les lâches et les parjures, maudit les traîtres et leurs ténébreux exploits.

*

– L'esprit n'a pas de sexe, dit souvent grand-

mère qui regrette que je ne sois pas un garçon. Je veux faire de ma petite-fille un être loyal et brave qui pensera et agira courageusement, sans faux préjugés comme sans hypocrisie, tel qu'elle aurait pensé et agi si, au lieu d'être une femme, elle avait été un garçon.

Et le résultat de cette éducation virile est assez bizarre, car, si la pensée est saine, l'esprit fort, le jugement solide, le caractère ferme, j'ai, en revanche, toutes les faiblesses et toutes les mièvreries de la femme, physiquement parlant. Je suis plutôt délicate de santé et n'ai pas même, malheureusement, la haute stature de grand-mère.

Mon portrait ?...

Ni brune, ni blonde ; ni grosse, ni maigre ; ni grande, ni petite ; ni belle, ni laide ; il me semble que je suis la négation en personne. Et quand je me regarde dans une glace, je pousse de gros soupirs en songeant à tout ce que j'aurais pu être... et que je ne suis pas !

*

Ne croyez pas que notre peuple, ayant obtenu un gouvernement républicain entièrement nommé par lui, soit satisfait de ses élus ! Ce serait mal connaître les Dylvaniens modernes. Le calme et la tranquillité qui règnent partout paraissent les décevoir. Ils protestent contre le budget qui s'équilibre mal et se disent abreuvés d'impôts.

Il paraît aussi que l'actuel président de la République dylvanienne n'est pas assez démocrate.

Reproche grave et qui paraît justifié !

Ce grand personnage aime les honneurs, les réceptions brillantes et les parades militaires. Enfin, il parle trop ! Ce ne sont que discours et harangues... « Beaucoup de bruit pour rien », disent les vieux Dylvaniens qui évoquent avec attendrissement l'époque du bon roi Jacques VII où tout allait patriarcalement, pour le mieux, dans le plus paisible des royaumes de ce monde.

Certains, même, rêvent de rappeler Paul V...

Mais ceci est une histoire trop dangereuse pour que j'ose en parler ici...

On n'aime pas les conspirateurs dans notre pays et tout ce qui se dit royaliste est tout de suite suspect...

Le mot d'ordre est d'être républicain dans l'âme... envers et contre tous !

*

Nous vivons en vrais sauvages à Castel-Pic. D'abord parce que nous sommes loin de toute habitation et que les abords de notre château ne se prêtent guère aux visites et aux réceptions, ensuite, parce que grand-mère, après les deuils successifs qui ont assombri son existence, s'est repliée sur elle-même, farouchement, et a laissé s'éteindre, peu à peu, toutes les relations amicales de son passé.

Elle en veut d'ailleurs à la République d'avoir chassé de Dylvanie les princes d'Yber, et elle ne lui pardonne pas sa noblesse d'arrivistes « qui, dit-elle, se disputent basement le pouvoir comme des chiens à la curée ».

Pour elle, tout homme qui n'a pas de vieux parchemins est un *parvenu*, quelles que soient sa situation de fortune et la façon dont celle-ci lui a été acquise.

Il faut entendre grand-mère prononcer ce mot de *parvenu* ! Il y a, dans son ton, du mépris, du dégoût, des choses honteuses qu'elle n'énumère pas, mais que l'oreille devine, car s'éveillent en vous, à votre insu, des idées de bassesses, de vols, de crimes...

Avec cette façon de juger les choses, on comprendra aisément que peu de gens aient trouvé grâce devant mon aïeule.

La plupart des châteaux de la région où nous aurions pu fréquenter sont habités par d'anciens financiers ou fonctionnaires.

Il y a un filateur qui a fait fortune dans l'industrie de la soie, un autre eut pour père un modeste tisserand, le domaine de Vak-Ru a été acheté par le fils d'un raffineur, celui de Kermacos par un fabricant d'automobiles, les Roc-Black appartiennent à un général en retraite et les Hormaux à un ancien ministre.

Tous parvenus, quoi ! pour employer l'épithète de grand-mère.

Nous ne fréquentons donc personne et, en dehors des fournisseurs habituels qui gravissent, le moins souvent qu'ils peuvent, notre abrupt sentier, nul ne songe à tirer la chaîne de la grosse cloche dominant l'entrée de Castel-Pic.

Deux fois par an, cependant, à Noël et à la « Saint-Jean », notre maison est en rumeur et la vaste salle résonne de grosses voix, de pas lourds et de vaisselles heurtées.

Ce sont les fermiers de grand-mère qui viennent lui apporter le prix de leur fermage. Et, selon l'habitude depuis longtemps établie chez nous, ils ne partent pas sans s'être copieusement repus et abreuvés.

*

Si personne ne monte à Castel-Pic, nous ne descendons guère plus souvent dans la vallée.

Tous les dimanches matin, nous allons

entendre la messe dans une petite chapelle située juste au bas de notre éminence.

La messe se dit à huit heures et, à cause des difficultés du chemin, nous nous mettons en route vers sept heures.

Cette descente, comme le retour d'ailleurs, est pour moi le plus heureux moment de la semaine.

J'ai dit que, le sentier étant très escarpé, aucun véhicule ne pouvait s'y engager. C'est donc à dos d'âne que nous descendons et gravissons la pente.

Grand-mère s'installe entre des coussins, dans une sorte de fauteuil d'osier assujetti, comme le serait une selle ordinaire, par des courroies sur le dos de Nora, le vieil âne, et moi je prends place sur Fakir le turbulent, de la même façon, sinon avec la même commodité, que je monterais un pur-sang anglais.

Sabin nous conduit. Il va à pied et dirige l'âne que monte grand-mère.

Autrefois, il me fallait suivre le groupe, ma bonne aïeule ayant toujours peur que je ne commisse quelque imprudences.

Depuis mes seize ans, c'est-à-dire depuis quinze mois, on me permet de filer en avant.

Oh ! la délicieuse chevauchée ! Fakir semble partager ma joie de courir librement et nous filons, moi le montant et lui me portant à l'allure vertigineuse d'un petit trot irrégulier. Les cailloux roulent sur le chemin, mon voile vole derrière moi, les sabots de Fakir résonnent sur les pierres, je l'excite de la voix : nous faisons ainsi du huit kilomètres à l'heure, environ !

Et voilà mon grand plaisir de la semaine ! La messe finit à neuf heures. Nous remontons à Castel-Pic. En voici pour huit jours.

*

La maison est beaucoup trop grande pour deux femmes seules qui ne sortent pas et ne reçoivent jamais personne. Aussi n'habitons-nous qu'une partie des appartements.

La Tour Carrée que j'ai dit plus haut entièrement tapissée de lierre, est complètement

délaissée depuis longtemps.

J'y ai pénétré une seule fois.

C'était un jour que grand-mère allait chercher des papiers de famille qu'elle croyait y trouver et je l'accompagnais.

La tour est encore meublée : des lits sans literie, des fauteuils recouverts de housses poussiéreuses, des pendules de cuivre ou d'albâtre, arrêtées depuis des années, des bahuts sans vaisselle, mais remplis de toutes sortes d'ustensiles, depuis des harnais de chevaux jusqu'à de lourdes pièces d'argenterie, des armoires bondées de linge et d'effets démodés, des tableaux sans cadres et des cadres sans tableaux.

Bref, tout un passé de meubles qui ont eu une vie, une histoire, enseveli derrière des murs épais et des volets clos.

L'habitation principale est moins délaissée. La plupart des pièces ont encore une destination : la grande salle n'est habitée que deux fois par an, au passage des fermiers : mais la petite nous voit

chaque jour, aux repas. Le salon d'honneur ne reçoit ma visite qu'à l'heure du piano, mais nous prenons le thé, régulièrement, tous les soirs, dans le petit salon. Puis, il y a des pièces transformées en lingerie, laiterie, fruiterie, salle de couture. Autrefois, j'avais une nursery, maintenant, j'ai un atelier où crayons et pinceaux marchent de compagnie !

Comme on le voit, nous nous « étalons » sans peur d'occuper trop de place pour nos menus travaux.

Grand-mère dit que cela donne plus de mal à Fauste, mais, en revanche, que nous sentons moins notre esseulement et notre captivité.

Notre servante a connu Castel-Pic lorsque grand-père vivait encore et que la vieille maison était pleine d'activité et de rumeur. Aussi, parce que l'excellente femme ne connaît plus les jours de presse et de bouleversement, trouve-t-elle qu'à présent elle n'est plus utile à rien au château.

Brave Fauste ! C'est elle qui est tour à tour notre cuisinière et notre femme de chambre. Elle surveille la basse-cour, l'office et la lingerie. Elle

est sans cesse en mouvement, jamais inoccupée. À elle seule, elle évite à grand-mère deux domestiques supplémentaires, et elle dit encore qu'elle n'est utile à rien !

*

Ma chambre est séparée de celle de grand-mère par un vaste cabinet qui sert à pendre les effets.

Ce cabinet était autrefois ma chambre. Un petit lit blanc, un bureau, deux chaises trouvaient facilement à s'y loger. Mais, comme j'ai la manie d'explorer les greniers de Castel-Pic et d'y faire, chaque fois, de nouvelles découvertes que je rapporte triomphalement chez moi, ma chambre devint rapidement trop petite.

Le nombre de chaises dépaillées que j'ai trouvées dans ces greniers et que j'en ai retiré religieusement, parce qu'elles avaient un dossier sculpté ou une forme bizarre, est invraisemblable ! Elles avaient fini par s'aligner,

serrées les unes contre les autres, à tel point que, pour gagner mon lit, il me fallait quelquefois les franchir en montant dessus !

Et, pour rien au monde, je n'aurais voulu les reporter là où je les avais trouvées. Je les soignais comme des meubles précieux, cachant leurs sièges percés sous des coussins, recollant leur bois piqué de vers, au grand amusement de ma grand-mère, qui m'appelait « mademoiselle l'antiquaire ».

Mais, comme je ne me contentais pas de rapporter seulement des chaises lors de mes excursions dans les combles abandonnés, et qu'un guéridon, un rouet, un grand fauteuil de bois surmonté d'un dais de soie rouge, une harpe dont je raccommodai les cordes, une chaise longue, un coffre à linge, et que sais-je encore ? me charmèrent à leur tour, il devint absolument nécessaire de nous transporter ailleurs, moi et mes reliques !

C'est ainsi que devint mienne la plus grande chambre de Castel-Pic, celle qui est au-dessus du salon d'honneur et qui, avant moi n'avait jamais

abrité que des hôtes de marque.

Je ne m'attarderai pas à la dépeindre ; on devine, par ce qui précède, de quels objets hétéroclites elle est meublée.

Je dirai seulement qu'elle me paraît délicieuse ainsi, que je reste des heures entières à réjouir mes yeux de son ameublement bizarre, que j'y dors de pleines nuits et que jamais, avant de l'habiter, je n'avais fait autant de jolis rêves.

*

Je passe mes journées d'une façon un peu uniforme, on s'en doute.

La musique, la peinture, la lecture surtout, occupent la majeure partie de mes loisirs.

Le reste du temps, quand je ne mange ni ne dors, je me plonge dans une de ces longues rêveries que grand-mère n'aime pas, mais qui m'attirent d'autant plus qu'elles emportent ma pensée vers des régions mystérieuses, des êtres inconnus, des sensations nouvelles. Pour trancher

un peu la monotonie de mes journées, toujours semblables, j'ai voulu réunir en collection des fleurs, des papillons, des pierres...

Mais je me suis vite lassée de ces dernières occupations. Mon herbier est resté inachevé et mes papillons, piqués sur des cartons, me donnent des remords. Comment ai-je eu le courage de faire souffrir ces gracieuses bestioles qui apparaissaient à Guy de Maupassant, les derniers mois de son existence tourmentée, comme la personnification de ses idées inspiratrices qui s'enfuyaient et qu'il ne pouvait ressaisir ?

Un jour, j'ai demandé à grand-mère la permission d'échanger des cartes postales avec des collectionneurs amateurs, par l'intermédiaire du journal de modes que nous recevons chaque mois.

Elle a refusé.

Elle ne veut pour moi aucune promiscuité... même épistolaire !

Une autre fois, j'ai voulu qu'elle m'autorisât à

descendre dans la vallée, avec Sabin, quand il va aux provisions.

Nouveau refus de sa part. Elle n'admet pas que les maîtres aient l'air de contrôler les prix d'achat des objets rapportés par leurs serviteurs.

C'est qu'elle est très Régence, grand-mère, et rien ne lui semble moins distingué que les questions d'argent !

J'aurais désiré visiter les pauvres dans leurs chaumières et leur apporter un peu de bien-être ou de consolation, selon leurs besoins.

Ma grand-mère a encore hoché négativement la tête.

– Les gens du peuple ne respectent rien... Leurs plaintes et leurs remerciements iraient peut-être vers toi, mais tes oreilles de jeune fille entendraient des choses qu'elles doivent ignorer.

– Mais si ces pauvres gens ont besoin de secours, grand-mère ?

– Je fais le nécessaire, dans la mesure de nos moyens, pour soulager leurs peines. Chaque mois, je remets une certaine somme à l'abbé

Drieux, je sais qu'il la distribue intégralement.

– Les gens ne nous en ont aucune reconnaissance.

– Je ne la cherche pas... Je n'ignore pas, d'ailleurs, le proverbe :

« Bien qu'on fait à un vilain

Retombe en crachat dans la main »

Et comme j'insistais encore en parlant des malades, mon aïeule me refusa catégoriquement.

– Non ! Ma petite-fille n'ira jamais s'asseoir au chevet d'une femme en couches, panser des plaies intimes, emmailloter des nouveau-nés ou changer le linge des infirmes. Je trouve cela inconvenant et ne puis me faire à cette idée-là !

Depuis, je n'en ai plus reparlé, et je passe mes journées, toute seule, entre les murs de Castel-Pic qui ne s'ouvre pour moi que deux heures, le dimanche.

*

Il paraît que de nouvelles secousses politiques menacent notre pays.

Les journaux ne parlent que de scandales ! Nos élus toucheraient des pots-de-vin fantastiques sur toutes les commandes de l'État !

On dit aussi que tous nos ministres sont compromis dans un krach financier qui atteint les épargnants !

Si ces faits sont exacts, ce serait un grand malheur pour notre pays ! La Dylvanie serait déconsidérée à jamais, car, dans aucune contrée, nul n'a pu enregistrer de pareilles mœurs !

*

Le facteur a apporté, ce matin, une lettre recommandée à grand-mère.

Cela a été pour nous tout un événement !

Jamais le facteur ne monte la sente de Castel-

Pic. Nous sommes trop éloignés des habitations et ce détour allongerait terriblement sa tournée.

C'est Sabin qui, descendant chaque jour dans la vallée avec Nora, prend le courrier au bureau de poste de Sal-Côme, bourg le plus proche d'ici, bien que situé pourtant à cinq bons kilomètres.

Quand la grosse cloche d'entrée a tinté, ce matin, j'ai sursauté de surprise. Cela arrive si rarement !

Sans donner le temps à Fauste ou à Sabin d'accourir, je suis allée moi-même ouvrir.

– Une lettre pressée... même qu'elle est recommandée... pour M^{me} de Noyvic ! m'a dit aussitôt la facteur.

Il était tout en nage, le brave homme !

– Il est rudement à pic, vot' chemin ! C'est point un p'tit voyage, sûrement, mais, vu qu'y avait *pressé* sur l'adresse, j'ai préféré vous la monter moi-même !

– Et je vous remercie, monsieur ! fis-je aimablement en l'introduisant dans Castel-Pic.

Grand-mère n'a pas été moins surprise que

moi de voir le facteur.

Elle a pris la lettre du bout des doigts avec une certaine méfiance, comme on accueille une chose qui n'est ni désirée, ni attendue, et dont on redoute plutôt du mal.

Mais, à peine avait-elle vu l'écriture de la suscription, que, la reconnaissant sans doute, son visage s'est tout de suite détendu.

– Conduis ce brave homme à l'office et dis à Fauste de le restaurer convenablement, m'a-t-elle recommandé.

Et, pendant que j'exécutais ses ordres, elle est rentrée chez elle avec la mystérieuse lettre.

Quand j'ai revu grand-mère, à table, à l'heure du déjeuner, elle m'a paru tout agitée et comme sous le coup encore d'une violente émotion.

Elle a à peine touché aux mets qu'on lui présentait. Ses mouvements étaient fébriles, ses lèvres remuaient, comme si elle parlait en elle-même à un personnage présent à son esprit. Ses pommettes brillantes et rouges accusaient mieux encore sa fièvre intérieure.

Elle me paraissait si bouleversée que je n'ai pu me retenir de l'interroger, malgré l'habituelle discrétion qu'elle m'a toujours imposée.

– Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles, grand-mère ?

J'ai vu que ma question ne lui plaisait pas.

– Du tout. Qu'est-ce qui vous fait supposer cela, mademoiselle ?

Oh ! le ton de ce « mademoiselle » ! J'ai rougi jusqu'aux oreilles, de l'air de blâme dont elle avait prononcé.

Et c'est gênée, en bafouillant, que j'ai cherché à excuser mon indiscretion.

– Vous ne mangez pas, grand-mère, et vous paraissez tout émue... J'ai craint que cette lettre... cette lettre extraordinaire, ne fût la cause de... de...

Elle m'interrompt :

– Vous n'êtes qu'une sotte !... Je ne suis pas du tout émue, sauf dans votre imagination, peut-être ! Cette lettre n'a rien d'extraordinaire, le facteur aurait pu très bien se dispenser de la

monter et d'en faire une affaire d'État. Quant à mon manque d'appétit, il est tout naturel : j'ai trop mangé, hier soir, et j'ai encore sur l'estomac mon dernier repas. Une autre fois, Diane, ne faites pas de réflexions aussi saugrenues qu'aujourd'hui.

Diane, c'est mon nom, un prénom de l'Europe occidentale, qu'on m'a donné en souvenir d'une Française, Diane de Poitiers, qui honora de ses illustres faveurs un de mes aïeux, exilé là-bas.

Mais jamais on ne me donne ce nom de Diane, et c'est généralement « Yane », son diminutif, que grand-mère emploie avec moi.

Il fallait même qu'elle fût bien fâchée contre moi pour s'être servie de mon prénom !

Inutile de dire que je n'ai pas répliqué à sa verte semonce.

Et, bien que je fusse persuadée, à sa colère subite et au soin qu'elle prenait de réfuter mes humbles réflexions, de la justesse de mes remarques, je n'en laissai rien paraître et je poursuivis silencieusement mon repas, comme si

de rien n'était.

*

La lettre que grand-mère a reçue était écrite en français... du moins la suscription de l'enveloppe que le facteur a lue tout haut.

Cette missive vient donc d'un correspondant de bon ton.

En effet, en Dylvanie, le français est parlé par tous les gens de qualité... également dans le haut commerce et dans la finance.

D'ailleurs, à la cour de Jacques VII, le français était la langue courante. Aussi, mon aïeule, qui respecte le passé comme une chose précieuse, a-t-elle exigé que maître et serviteurs parlassent français à Castel-Pic, en place du dialecte de nos paysans, si guttural à l'oreille.

C'est, évidemment, plus snob !

*

Sabin est parti pour Koziol, depuis l'aube.

Il faut, paraît-il, qu'il renouvelle tous nos approvisionnements qui sont épuisés, et que nous ne pouvons nous procurer à Sal-Côme.

Cependant, je remarque que le besoin d'acheter de nouvelles provisions ne doit pas être le seul motif du voyage à Koziol. Généralement, Sabin ne va dans cette ville qu'une fois par mois, tout au plus ; or, il y est allé l'avant-dernière semaine, et notre office est encore bien garnie.

Il doit y avoir autre chose ! Grand-mère s'être longuement entretenue, hier soir, avec notre vieux serviteur.

Je ne sais quel fut le sujet abordé entre eux, mais il m'a semblé que Sabin était tout bouleversé quand il a quitté l'appartement de sa maîtresse... aussi bouleversé que celle-ci l'était après le passage du facteur !

Et, ce matin, grand-mère assistait à son départ, malgré l'heure matinale qu'il choisit pour se mettre en route.

Elle se lève, cependant, habituellement très tard, mon excellente aïeule !

J'ai vu de ma chambre qu'elle lui remettait une enveloppe, cachetée de cire, qu'il a serrée précieusement dans la poche intérieure de son pourpoint de drap.

Et j'ai entendu qu'il disait :

– Madame peut être tranquille. Je connais ma consigne, tout sera fait comme elle me l'a recommandé.

– J'ai confiance en vous, a répondu grand-mère. Soyez prudent !

Pourquoi ces quelques faits, qui n'ont pourtant rien d'anormal, me paraissent-ils si mystérieux ? Ce n'est pas la première fois que Sabin va à Koziol et qu'il y part, muni des instructions de mon aïeule.

Alors ?...

*

Grand-mère paraît très inquiète.

Elle guette le retour de Sabin et, dans l'attente, ne tient pas en place.

Si j'osais, je lui demanderais de prendre une part de ses soucis. À nous deux, si elle a quelque ennui, nous serions plus fortes et plus courageuses pour le supporter .

Mais je n'ose sortir de la réserve où elle me tient...

Pourquoi me considère-t-elle toujours comme une petite enfant ?

*

Sabin est revenu, mais, de sa visite à Koziol, rien n'a transpiré.

L'étrange émoi de grand-mère dure toujours et déteint sur les êtres et les choses de Castel-Pic.

Tout, autour de moi, est dans l'attente de quelque événement imprévu et mystérieux.

*

À Kétha, notre capitale, ça ne va pas mieux.

Avant-hier, une patrouille de la milice s'est heurtée, devant le palais Iberlais, où se réunissent les Chambres, à un monôme d'étudiants qui chantaient l'hymne royaliste.

Les pages des journaux racontent longuement cet incident, où chacun des partis ne rêvait que pluies et bosses.

Nos dirigeants, paraît-il, ont été très émus, ainsi que nos maisons de commerce, qui ont baissé leurs rideaux de fer.

– Est-ce que la terreur va recommencer ? Ne pourra-t-on plus travailler en paix ?

Moi, je ne comprends rien à la politique. Est-ce que ça rime à quelque chose d'être royaliste, lorsqu'on vit en régime républicain ?

C'est par esprit de contradiction, tout simplement !

*

Un précepteur ! Grand-mère veut me donner un précepteur ! Je n'en croyais pas mes oreilles quand elle m'a annoncé cela, tantôt.

– Il te faut apprendre les langues étrangères, m'a-t-elle expliqué, à ma grande stupéfaction. Une jeune fille de famille doit être instruite et savoir parler à tous, aujourd'hui !

– Mais à quoi cela me servira-t-il ? Je ne sors jamais et nous ne voyons personne.

– Tu sortiras et tu recevras du monde, plus tard.

– Plus tard ?... Quand ?

– Quand tu seras mariée, parbleu !...

C'était la première fois que mon aïeule faisait pareille allusion.

Je l'ai regardée avec un peu de mélancolie et, hochant la tête, j'ai murmuré :

– Je ne pense pas qu'un fiancé gravisse jamais la sente de Castel-Pic.

Et pourquoi ça ? Notre alliance ne serait-elle pas flatteuse pour n'importe quel homme de race ?

– Oh ! ce n'est pas une raison ! ai-je protesté.

– Eh bien ! alors ?

– Eh bien ! fis-je, sérieusement, voyez-vous, grand-mère, j'ai beaucoup réfléchi à ces choses et j'en suis arrivée à cette certitude, c'est qu'à moins de mettre une annonce à la quatrième page d'un grand journal pour indiquer qu'il y a une fille à marier ici, personne ne songera jamais à monter à Castel-Pic pour y chercher femme.

Je crois encore entendre l'éclat de rire moqueur qui a accueilli mes paroles.

– Attends donc d'avoir des jupes collantes, gamine, avant de songer au mariage. Voyez-vous cette petite qui réfléchit à des choses pareilles ! Tiens, aide Fauste à préparer la maison pour l'arrivée de ton professeur, ce sera beaucoup plus sensé, vraiment !

Des jupes collantes ? a dit grand-mère.

Mais ce n'est pas ma faute si elle s'obstine à

me vêtir de robes qui ont cinq mètres de tour. S'il ne tenait qu'à moi, il y a longtemps que je porterais des jupes collantes, à la mode de Paris, avec des traînes longues, longues comme en avaient autrefois les dames de la cour et comme en portent toujours, dans les contes d'enfants, les radieuses fées des paradis enchanteurs.

C'est comme mes cheveux ! Mon aïeule ne m'a jamais permis de les couper et je les ai toujours sur le dos.

Mes jupes larges, ma natte, voilà mon cauchemar ! Et je suis sûre que ceux qui me voient doivent trouver cela très laid pour une vraie demoiselle ; surtout que je ne suis pas maigre et que mon corsage accuse déjà une poitrine assez développée.

Mais grand-mère ne comprend pas ça !

*

Un précepteur ! Je n'arrive pas encore à comprendre par quelle succession d'événements

je vais avoir un précepteur.

Il est certain que cette idée-là n'est pas venue, tout d'un coup, sans motif, à grand-mère, et il est non moins évident qu'elle ne l'a pas mûrie longtemps, pour nous en parler subitement, sans préambule.

Non, un événement que j'ignore et que la lettre de l'autre jour aura appris à mon aïeule a bien certainement déterminé cette grave décision.

Un précepteur auprès de moi, mais c'est un étranger à Castel-Pic ! un tiers dans notre immuable tête-à-tête ! un inconnu dans notre vie ! C'est le bouleversement complet de nos vieilles habitudes, c'est la fin de ma réclusion, c'est... c'est...

*

Puisqu'il est entendu que je dois avoir un professeur de langues étrangères, j'ai interrogé mon aïeule sur cet être qui allait partager notre existence.

Le connaissait-elle ? L'avait-elle déjà vu ?

– Non, mais ce monsieur m'est recommandé très chaleureusement par la baronne Le Roux, une de mes plus chères et plus anciennes amies.

C'est beaucoup de choses !...

– Quelle drôle d'idée elle a eue de penser à nous à propos de son protégé !

– Mais c'est moi qui lui avais exprimé mon désir de te voir étudier les langues vivantes.

– Vous ? Comment ! Vous ne m'en aviez jamais parlé !

– J'y pensais... cela suffit.

Il m'a semblé que ma bonne aïeule rougissait sous ses bandeaux blancs, comme chaque fois que ma naïveté ou ma malice lui pose une question embarrassante, et qu'elle se croit obligée d'inventer quelque chose de vraisemblable pour me répondre.

– Est-ce qu'il est jeune, mon professeur ? ai-je encore demandé.

– Jeune ? Mais je ne sais pas... la baronne ne

m'a pas dit...

Une crainte m'est soudain venue :

– Est-il certain que c'est un homme ? Ce pourrait être une femme, car, enfin, le mot professeur n'a pas de genre !

– C'est bien un homme, répondit grand-mère en riant. La baronne m'a fourni tous les renseignements désirables.

– Alors, vous savez son nom ?

– Parfaitement.

– Et c'est ?... interrogeai-je plus timidement, car je craignais que grand-mère ne s'importunât de mes multiples questions.

Mais elle montrait, au contraire, une complaisance extraordinaire à satisfaire ma curiosité. On eût dit qu'elle était soulagée de me donner tous ces détails, afin de n'y plus revenir.

Elle me le nomma donc :

– Paul Dhor, petite curieuse !

Pourquoi ce nom m'a-t-il fait sourire ?

Tout le monde ne peut pas s'appeler

Louis XIV ou Napoléon !

– Dhor...

Ce mot sonne à l'oreille, comme dérivé du verbe dormir. C'est peut-être cela qui m'amuse. Mais, puisque mon aïeule s'y prêtait si bien, je n'en avais pas fini avec mes questions :

– Est-ce qu'il mangera, à table avec nous ?

Grand-mère eut un sursaut. Elle n'avait pas dû envisager ce sujet.

– Je n'y vois aucun empêchement, répondit-elle, comme se parlant à elle-même. Cependant... enfin, ce sera comme ce monsieur le désirera...

– Et il restera longtemps ici, naturellement ?

Ma bonne aïeule a fini par s'impatienter :

– Mais je ne sais pas, je ne sais pas ! faisait-elle en levant les bras au ciel. Dieu ! que cette enfant est bavarde et curieuse ! Elle ne se corrigera jamais de fourrer son nez partout !...

Mortifiée, je me suis tue, en pensant que mes questions devenaient sûrement embarrassantes et que j'avais épuisé tout ce que grand-mère voulait

que je susse.

– Bavarde ! Curieuse !... m'a-t-elle reproché, pour couper court.

Elle est extraordinaire, bonne-maman, de ne pas comprendre mon impatience et ma curiosité.

Voilà treize ans que je vis entre elle et nos deux domestiques ; jamais elle ne m'a donné une compagne, jamais personne n'est venu partager notre vie, même une journée.

Et, tout à coup, en trombe imprévue, elle m'annonce l'arrivée d'un monsieur qui doit s'occuper de moi et m'apprendre trente-six choses inutiles à Castel-Pic !

Sa présence ici est tellement invraisemblable que je n'arrive pas encore à la comprendre, bien qu'on m'ait expliqué qu'il venait pour moi et rien que pour moi.

Logiquement, je ne puis pas accueillir cette nouvelle avec indifférence.

D'ailleurs, grand-mère a beau dire, elle est aussi troublée que je le suis de l'arrivée de cet étranger.

Je la vois courir par toute la maison, donnant dix ordres différents à Fauste qui ne sait plus auquel obéir. Elle va, elle vient, touchant à tout, bouleversant l'ordre des meubles, vérifiant l'argenterie, la vaisselle, dépliant des piles de linge, ouvrant des armoires, montant au grenier, descendant à la cave.

C'est un remue-ménage pas ordinaire !

*

Grand-mère a décidé que mon professeur serait logé dans la Tour Carrée.

Castel-Pic est cependant très grand et je ne vois pas bien la nécessité de loger ce monsieur à part dans cette antique tourelle.

Mais bonne-maman en a décidé ainsi et ses ordres ne doivent pas être discutés.

Les portes et les fenêtres de la Tour Carrée ont donc été ouvertes ce matin et le nettoyage se poursuit depuis.

Tout le monde met la main à la besogne, la maîtresse du logis donnant l'exemple à tous.

Fauste a protesté, elle n'a pas l'habitude de voir mon aïeule partager ses travaux.

Notre vieille servante disait que, pour quelques jours, elle aurait pu trouver au village une femme de corvée. Je partageais son avis, car toute cette poussière soulevée autour de nous m'écœure véritablement.

Ce n'était pas l'avis de bonne-maman qui nous a reçues, Fauste et moi, de belle façon.

Pour la première fois, j'ai vu cette pauvre fille pleurer, à cause des reproches de grand-mère.

– Madame sait bien que je ne crains pas le travail et que si je demande une aide, c'est afin d'assumer tout le nettoyage à mon compte, sans que not' dame et not' demoiselle soient obligées d'y mettre la main.

Not' dame avait l'air d'être très ennuyée de voir pleurer sa vieille Fauste. Je sentais qu'elle aurait bien voulu, par quelques bons mots, effacer tout ce qu'elle lui avait dit et l'autoriser à faire

venir une servante du village. Mais une pensée secrète semblait retenir son élan.

Elle dit pourtant, mi-fâchée, mi-enjouée :

– En voilà des histoires parce que ça ne me plaît pas de faire venir ici une femme du dehors ! Allons, vieille bête, essuie tes yeux et reprends tes plumeaux. Je ne t’empêche pas de prendre presque tout le travail pour toi, mais tu sais bien que j’ai toujours vécu en ermite à Castel-Pic. Je n’éprouve donc pas le besoin, pour un étranger qui vient chez nous, de mettre tout le pays au courant de mes faits et gestes.

Comme elle disait ces mots, je l’ai vue échanger un regard d’intelligence avec Sabin, qui semblait aussi gêné qu’elle-même.

Tout le monde a repris son ouvrage en silence, l’explication de grand-mère ayant calmé Fauste.

Pourtant, j’ai longtemps pensé à cette phrase :

« Il ne me plaît pas de faire venir une femme du dehors. »

Ce ne serait pas la première fois, cependant !

*

J'aide Fauste à épousseter partout et bonne-maman dirige Sabin, qui transporte les meubles ou les déplace.

Je remarque que mon aïeule choisit ses plus belles choses pour garnir la Tour Carrée.

Les grandes toiles du salon y ont trouvé place, ainsi que les tapisseries pieusement conservées dans une pièce jusque-là affectée à cette destination. La chambre en bois de rose, les fauteuils laqués recouverts de véritable Aubusson, les bronzes de Caylus, la table de porphyre ciselé d'or, les lourdes pièces d'argenterie dont nous ne nous servons jamais, tout a été transporté dans la tour.

Jusqu'à mon fauteuil à dais de soie rouge qu'on est venu chercher chez moi, à ma grande consternation.

– Dites donc, Fauste, il va être joliment bien logé, mon professeur.

– Comme un prince, mademoiselle !

Elle a dit vrai, la brave fille !

Grand-mère attendrait le roi Jacques, ou plutôt le prétendant de Dylvanie, qu'elle ne pourrait mieux faire.

*

La Tour Carrée est entièrement aménagée maintenant et je dois dire qu'elle a, ainsi, fort bel air.

C'est somptueux, sévère et de bon goût. Les meubles sont de toutes les époques et tous les styles s'y mêlent, mais ce disparate ne nuit pas à l'ensemble, qui est charmant.

La disposition de la tour s'y prête, d'ailleurs, tout particulièrement.

Ses plafonds, très hauts, en forme de voûte, ses peintures murales, ses boiseries ouvragées, ses parquets marquetés rouge et noir, aident puissamment à embellir l'aménagement.

La tour comprend une salle-salon, un peu

froide, au rez-de-chaussée, et deux belles pièces, une chambre et un bureau, au premier étage. Elle est surmontée d'une terrasse dallée qui domine tous les alentours et d'où l'on découvre le plus imposant paysage qu'on puisse voir.

– M. Paul Dhor va avoir de la chance d'habiter ici. Jamais il n'aura été si bien logé.

– C'est vrai ! s'écria Fauste, un vrai palais ! Nous serons de pauvres gens, à côté de lui.

Grand-mère, silencieusement, écoutait nos cris admiratifs. La dernière remarque de Fauste la fit sortir de son mutisme :

– Le premier devoir de l'hospitalité est d'offrir, à l'étranger, le meilleur lit et la meilleure table. C'est ce que je fais...

– Très largement, grand-mère !

Elle a hoché la tête pensivement :

– Je voudrais pouvoir faire plus encore pour lui rendre agréable son séjour ici... pauvre jeune homme...

Elle n'acheva pas sa pensée.

Elle regardait vaguement, au loin, quelque mélancolique vision.

On dirait qu'elle plaint mon futur professeur de venir habiter Castel-Pic.

Alors, combien ne devrait-elle pas nous prendre en pitié, elle et moi, qui ne le quittons jamais !

*

Je ne pouvais dormir cette nuit et, dans ma tête endolorie, les pensées se heurtaient en jazz effréné.

J'évoquais le fameux déménagement, l'ardeur de chacun, l'énervement de grand-mère, tout ce qui, depuis quelques jours, bouleverse notre petite vie habituelle.

Arriverait-il bientôt, ce fameux précepteur en l'honneur de qui on a chambardé tout Castel-Pic ?

J'en étais à ce point de mes réflexions, quand

de mon cerveau, fatigué d'insomnie, jaillit une pensée que j'appellerai « transitoire », parce qu'elle était née à l'évocation du voyage que notre futur visiteur doit faire en *chemin de fer*.

Cette pensée me rappelait un sinistre fait divers, relaté par le journal de Kéthà, il y a quelques jours. Il s'agissait d'un affreux attentat de chemin de fer (on voit d'ici le rapprochement créé par mon cerveau).

Un misérable révolutionnaire, qui a réussi à s'enfuir, a fait sauter le rapide reliant Berlin à Belgrade. Il y a de nombreuses victimes. Toutes les polices de l'Europe septentrionale s'efforcent d'aider à la capture du coupable, mais c'est en vain qu'on le signale partout. En dernière heure, le journal dylvanien émettait la crainte que, pour échapper aux policiers qui le recherchent, le terroriste ne se soit réfugié en Dylvanie, où il peut se terrer impunément, pendant longtemps, dans nos montagnes presque inaccessibles.

Et voilà que du premier rapprochement en jaillit un second, absolument stupide : le précepteur que nous attendons, ne serait-ce pas

lui, l'homme traqué par les polices de tous les pays ?

Je reconnais que cette supposition est complètement ridicule et ne repose sur rien. Mon aïeule ne donnerait pas asile à un fugitif de cette sorte, elle qui est tout à fait sang bleu, qui évoque Jacques VII tous les jours et ne jure que par les royalistes et leurs partisans. Il est donc absolument impossible que les portes de Castel-Pic s'ouvrent à un agent révolutionnaire.

Mais, entre la raison et la pensée, il y a quelquefois des trous béants qu'aucun pont ne relie... Le pont, ce pourrait être la baronne Le Roux, qui adresse ce précepteur à grand-mère ?...

Je dis là une chose plus insensée encore que tout le reste : la baronne était dame d'honneur de la reine Weihmyne, femme de Jacques VII, et elle est restée plus royaliste que tous les aristocrates de Dylvanie réunis !

Ce qu'on peut être bête, la nuit, quand on ne dort pas.

*

– Savez-vous, grand-maman, quand « il » arrivera ?

– Je l’ignore.

– Sabin, cependant, a tout préparé pour aller le chercher. Les selles de Nora et de Fakir reluisent comme du bois verni et leurs gourmettes ont le poli et le brillant de l’argent.

– Il fallait bien que cet astiquage fût fait.

– Évidemment. Pourtant, nous devrions savoir quel jour il viendra !

– Nous le verrons bien !

Sans doute, nous le verrons bien, mais nous devrions le savoir déjà, car, pourquoi donc avoir travaillé nuit et jour à tout préparer, s’il n’était pas attendu incessamment ?

Et les ânes dont l’équipement est prêt ? Ces fleurs que Fauste a portées dans la tour ? Ce dernier coup d’œil du maître que grand-mère a jeté sur le tout, cet après-midi ? Ces provisions

fraîches qu'on nous a apportées tantôt ? Enfin, cette nécessité de m'envoyer coucher de si bonne heure ce soir ?

Mon aïeule a l'air de faire tout un mystère de l'arrivée de ce monsieur. Ses allures, ses rares explications, ses longs silences peuplés de frémissements et de sursauts, tout en elle crie le complot et l'inquiétude.

Comment, dans cette ambiance, un malaise ne me gagnerait-il pas ?

Je me sens anxieuse. Je ne dors pas ! Ma pensée travaille.

J'ai l'impression que demain me réserve du nouveau.

Il ne doit pas être loin.

*

Mes déductions ne me trompaient pas, hier soir.

M. Paul Dhor, soi-disant professeur de langues

étrangères auprès de M^{lle} Yane de Kermor, est arrivé cette nuit.

Sabin a dû vraisemblablement aller le chercher à la gare de Koziol, mais on ne me l'a pas dit et aucun détail sur l'arrivée de cet important personnage ne m'a été donné.

Nora et Fakir paraissaient très fatigués ce matin, quand je suis allée les visiter dans leur écurie. On dirait qu'ils ont eu une longue trotte à fournir.

Sabin astiquait leurs harnais, pourtant si brillants hier soir.

– Eh bien ! Sabin, elle est finie, la grosse corvée ; il est enfin là, M. Dhor !

– Oui, le principal est fait, mam'selle... Il est là... M^{me} de Noyvic est tranquille et, nous, nous sommes contents de la voir rassurée.

Lui aussi avait donc remarqué l'inquiétude de grand-mère.

Je l'ai quitté et suis allée roder autour de Fauste, dans l'espoir d'avoir quelques renseignements sur notre hôte.

Mais elle était très affairée autour de ses fourneaux et je n'ai pas osé l'interrompre dans ses savants travaux culinaires.

Grand-mère, que j'ai rencontrée dans l'escalier a cru devoir m'annoncer :

- Ton précepteur est arrivé, mon enfant,
- Fauste me l'a appris, ce matin, en m'apportant mon déjeuner.
- Ah ! bon...
- Mais ne le verrai-je pas ?
- Il se repose en ce moment.
- Et à midi ?
- Oui, au déjeuner probablement.

Elle est descendue et moi je suis remontée a ma chambre.

Il est dix heures. Avec quelle hâte j'attends le déjeuner !

*

Enfin, je l'ai vu ! Il causait avec grand-maman quand je suis entrée dans le salon.

Il m'a à peine regardée lorsqu'on m'a présentée à lui, mais en revanche, je l'ai examiné des pieds à la tête.

C'est un homme jeune : vingt-huit ans, peut-être.

Il est d'un blond pâle, a les yeux très bleus et ses lèvres minces ont un petit air dédaigneux qui n'est pas sans charme. Sa taille est élevée, plutôt maigre, ce qui, avec son teint très clair, lui donne une apparence fragile, efféminée.

En le regardant, j'ai pensé, malgré moi, aux sottes idées qui m'étaient venues l'autre nuit, et je dois avouer qu'elles apparaissent plus stupides que jamais quand on connaît le personnage.

Ah ! certes, il n'a pas un visage de terroriste, ce brave jeune homme. Je ne le vois pas du tout un couteau entre les dents. Je me l'imagine plutôt, dans un salon, mangeant des gâteaux, buvant du thé, faisant des grâces, écoutant des fadaises et s'intéressant aux dernières modes

masculines. C'est un monsieur correct des pieds à la tête, depuis sa cravate impeccable jusqu'à sa chaussette de soie bien tirée sur le soulier.

Si j'ajoute qu'il a un regard lointain, pensif, qu'il parle peu et d'une voix lente, flexible, qu'il semble très sobre de gestes, on comprendra qu'il m'apparaisse un peu insignifiant... un peu fade...

« Oui, fade... ce mot est juste, il répond bien à ce que j'ai ressenti en le voyant. »

Fade !... *M. Sommeille*, comme je l'appelle en moi-même depuis qu'on m'a dit son nom, *M. Sommeille* est fade de la tête aux pieds.

*

Je ne l'ai pas revu de la journée.

Il s'est longuement entretenu avec mon aïeule, puis, mal remis encore de ses fatigues, il a gagné ses appartements et n'en est plus sorti.

Dois-je avouer que ma petite vanité s'est un peu froissée du peu d'attention qu'il a portée à sa

future élève ?

Je m'attendais à ce que, entre lui et moi, il y aurait eu, du premier coup, un geste de sympathie, de cordialité, comme il doit y en avoir généralement entre un professeur et son élève.

Mon attente a été déçue.

J'étais pleine de bonnes dispositions vis-à-vis de M. Sommeille, mais je me suis heurtée à un salut correct, presque glacial, à une indifférence vraiment dédaigneuse qui m'a complètement refroidie.

Quand je pense qu'il ne m'a même pas regardée ; il n'a pas seulement eu la curiosité d'examiner celle qu'il venait instruire. Il a mangé s'adressant à grand-mère, entre de longs silences qui coupaient le repas d'une vraie gêne. Ses yeux, en parlant, se posaient sur mon aïeule ou regardaient au loin dans le vague. Pas une seule fois son regard ne s'est tourné de mon côté.

S'est-il seulement aperçu de ma présence à table ? Je n'oserais l'affirmer !

Mon aïeule avait l'air de trouver cela tout

naturel. En revanche, elle m'a fait, après qu'il nous eut quittées, une foule d'observations qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de m'adresser jusque-là.

D'abord, il paraît que j'ai dévisagé notre hôte d'une façon vraiment indiscreète.

– On aurait dit que tu n'avais jamais vu un homme avant ce jour... Tu ne le quittais pas des yeux et suivais ses moindres mouvements... Un peu plus, tu serais allée retourner ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans... J'étais navrée de ton inconséquence !

J'ai dû promettre à grand-mère de ne plus lever les yeux de dessus mon assiette.

Ensuite, mon aïeule m'a reproché ma mauvaise tenue à table : j'ai vidé d'un trait mon verre de vin et mordu à belles dents dans ma poire, sans me soucier du couteau et de la fourchette à fruits.

– Mais, chère bonne-maman, croyez-vous que ce monsieur se soit aperçu d'aussi puérils détails ?... Est-ce qu'il sait seulement ce que c'est

qu'une fourchette à fruits ?

– Elle demande s'il sait ce que c'est !

Ma chère aïeule paraissait suffoquée de ma réflexion, comme si j'avais prononcé une énormité. Elle frémissait d'indignation et je dus subir une longue mercuriale où elle m'apprit à respecter les règles du savoir-vivre et à ne jamais douter de la bonne éducation des personnes qu'elle accueille à sa table.

J'étais noyée sous le flot de tous ces reproches et de toutes ses recommandations quand elle cessa, tout à coup, de me gronder.

– Tu n'es qu'une enfant... tu ne peux pas savoir... Plus tard, tu comprendras ! Va te coucher.

Je suis montée à ma chambre désagréablement impressionnée de cette algarade et intimement mécontente de ce M. Dhor, qui, dès son arrivée, est la cause de ces petites vexations d'amour-propre.

Moi qui m'étais tant réjouie de le voir !

*

J'étais au piano et, lancée dans une vertigineuse sonate de Beethoven, j'oubliais les êtres et les choses.

J'eus, tout à coup, l'impression d'une présence derrière moi.

Je tournai la tête et reconnus M. Dhor.

D'un bond involontaire, j'ai quitté le piano et me suis tournée vers lui.

– Vous me cherchiez peut-être, monsieur ? dis-je pour cacher ma confusion.

– Du tout, mademoiselle... Mais il ne fallait pas vous arrêter ; continuez, je vous en prie.

Sa voix, un peu grave, avait quelque chose de doux et d'autoritaire qui m'intimida davantage encore.

Malgré sa fadeur, M. Sommeille semble posséder, tout de même, une certaine énergie... mais ce n'est pas celle d'un terroriste... pas du tout ! S'il terrorise les gens, ce n'est pas avec de

la dynamite ni avec des armes à l'eu, c'est plutôt avec sa glaciale attitude, son regard hautain et son impeccabilité désarçonnante !

Il me glace, moi, cet homme-là !

J'étais restée debout, la main posée sur le rebord du clavier, les yeux effarouchés fixés sur mon compagnon, n'osant ni me remettre à jouer ni quitter le salon.

Il eut devant mon immobilité un geste d'excuse de grand seigneur... c'était presque un geste de condescendance !

– Je suis navré, mademoiselle, de vous avoir interrompue...

Et comme, domptant mon ridicule embarras, j'allais prendre le parti de m'éloigner, il ajouta aussitôt, semblant me retenir à ma place :

– Je ne faisais que traverser ce salon.

Il eut une légère inclination de tête, un imperceptible sourire d'indulgence et il quitta l'appartement.

Sottement, j'étais toujours debout, figée dans une pose galvanisée !

Je ne me remis pas au piano. J'étais furieuse contre moi d'avoir raté une si belle occasion de faire plus ample connaissance avec notre hôte en qui je n'osais plus voir un modeste précepteur.

Ses grands airs, son langage, sa réserve hautaine, ne sont pas d'un salarié, pas plus que l'indifférence qu'il m'a marquée hier ne pouvait être celle d'un professeur vis-à-vis de son élève.

Pourtant, grand-mère me l'a annoncé ainsi lorsqu'elle m'a parlé de sa venue !

Et grand-mère ne ment jamais !

*

Le déjeuner m'a paru un peu moins terne que celui d'hier.

Notre convive s'est enfin départi de son mutisme et il a parlé, assez abondamment, de sujets qui me sont familiers : Castel-Pic, sa situation unique, le glen, la petite sente qui gravit ses flancs, le village, le caractère des habitants, nos relations avec le voisinage, etc., toutes choses

qui ferment l'horizon de ma vie et dont j'aime à m'entretenir parce qu'en dehors d'elles je n'en connais point d'autres.

J'ai remarqué que grand-mère s'étendait longuement sur la solitude, sur l'inaccessible qui nous entoure.

On aurait dit qu'elle se faisait une joie d'être bien seule chez elle, au milieu des vivants.

Notre hôte l'écoutait avec attention et les explications qu'elle lui donnait semblaient lui être agréables. Comme nous venions prendre le café, au salon, M. Dhor s'est tourné vers moi, remarquant enfin mon existence.

– Je vais abuser de votre complaisance, mademoiselle...

– Ma petite-fille est entièrement à votre disposition, s'est empressée de dire grand-mère.

Il a remercié d'un sourire.

– Que désirez-vous de moi, monsieur ? ai-je demandé, une rougeur furtive colorant soudain mes joues pâles.

– De me faire mieux connaître Castel-Pic. Je

l'ai à peine entrevu hier et tout ce que M^{me} votre grand-mère vient de m'en dire éveille vivement ma curiosité.

– Ce sera avec joie que je vous montrerai notre vieux castel. Je le connais dans tous les coins et... je l'aime tant !

J'étais contente de sa demande et j'en oubliais ma timidité.

Je le conduisis d'abord sur la terrasse d'où l'on découvre une vue superbe.

Il regarda distraitement le splendide panorama qui se déroulait à nos pieds, mais examina plus attentivement les flancs à pic que nous surplombions.

– J'admire l'effort qu'il a fallu pour construire de pareilles assises. Tous les matériaux n'ont pu être montés que par la petite sente que je connais déjà. Ce dut être un travail colossal !

– Castel-Pic ne fut d'abord qu'un modeste bâtiment fortifié destiné à défendre la vallée. Il a fallu plusieurs générations et les luttes contre la maison de Suède, puis celles, fratricides, des

dissidents orthodoxes, pour le rendre aussi imposant par sa masse qu'il l'est aujourd'hui.

– Oui, c'est un château fort de premier ordre comme on n'en rencontre plus guère à présent. Il en reste encore quelques-uns dans le duché de Bade ; mais, ailleurs, ils tendent à devenir de plus en plus rares.

Ses dernières paroles amenèrent une question sur mes lèvres :

– Vous connaissez l'Allemagne, monsieur ?

– Oui... un peu. J'ai visité ses principales villes...

Je le regardai avec admiration. Il me semblait tout à coup un être supérieur à moi : il était sorti de Dylvanie et je n'avais pas quitté même un jour Castel-Pic.

– C'est beau, l'Allemagne ?

– Moins beau... beaucoup moins que notre chère Dylvanie.

Il prononça ces derniers mots avec une véritable ferveur et cela me rendit songeuse.

J'étais dylvanienne comme cet homme ; comme lui j'aimais mon pays ; mais je n'en parlais pas si passionnément.

Il est vrai que je le connais mal : je ne l'ai jamais parcouru et ses beautés ne m'ont été révélées que dans les livres, par des descriptions plus ou moins exactes.

Je ne pus m'empêcher de lui dire combien je me trouvais à plaindre de ne pas mieux connaître ma patrie.

– Oh ! ne vous en plaignez pas ! s'écria-t-il vivement. Vous êtes en Dylvanie !... Ces arbres, ce ciel, ces plaines, ces ruisseaux, ce sol que vous foulez, tout autour de vous est dylvanien ; vous respirez l'air natal ; vous vivez de ses produits ; vous jouissez de sa nature... La patrie... mot sublime et cher ! Pour bien en connaître la puissance, il faut en avoir été privé.

Il se tut, tout frémissant, pendant que je l'examinais avec surprise.

Ce que j'entendais était si loin de ce que j'avais l'habitude d'entendre ! Et cette

émotion ?...

J'avais cru sentir comme une amertume douloureuse dans son exaltation enthousiaste.

Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque.

– N'avez-vous donc pas toujours habité la Dylvanie, monsieur ? achevai-je.

Il avait tressailli.

Sourdement, il me répondit, hochant la tête :

– Non... j'ai beaucoup voyagé à l'étranger.

Il était devenu très grave, sa sérénité de correction disparue subitement sous une altération visible des traits.

Je me tus, bouleversée par son émotion, dont je ne saisissais pas bien la cause.

Il s'était éloigné de moi de quelques pas et était allé s'appuyer sur un des créneaux de pierre de la terrasse.

Ses yeux erraient au loin, regardant pensivement, sans voir, la campagne ensoleillée... la campagne dylvanienne qu'il vantait, l'instant

d'avant, si ardemment.

Je ne dérangeai pas sa rêverie.

J'étais troublée de son trouble et me reprochais d'en être en partie la cause, car je sentais bien que ma réflexion avait fait renaître en lui de pénibles souvenirs.

Pour ne pas rompre, en importune, l'enchaînement douloureux de ses pensées, je m'éloignai à l'autre extrémité de la terrasse.

Je songeai aussi qu'il lui serait peut-être pénible que j'eusse vu son émotion. Alors, pour lui donner le change, quand il se retournerait vers moi, je feignis de m'absorber dans quelque occupation.

Des herbes, de la mousse, poussaient entre les pierres ; je me mis à les arracher comme si ce travail de nettoyage me semblait indispensable.

De temps en temps, malgré moi, je levais les yeux de dessus mon ouvrage et je jetais un bref regard sur mon compagnon.

Je le voyais toujours immobile, à la même place, sa silhouette se découpant nettement sur le

ciel bleu.

Combien de temps dura son mutisme ? Je ne sais, mais cela me parut très long.

Enfin, il se tourna vers moi, me vit fort occupée et il me rejoignit.

Son visage avait repris son calme hautain et rien en lui ne transpirait de ce qui venait de se passer.

– Voici de la bien pénible besogne pour d’aussi jolies mains, me dit-il en m’abordant.

Je me redressai, toute rouge d’avoir tant travaillé, et je répondis :

– Il faudra que cette terrasse soit nettoyée, mais seule, je n’en viendrai jamais à bout. Je préviendrai le jardinier.

Je secouai, mes mains pleines de terre, puis lui offris de reprendre notre promenade. Ce qu’il accepta simplement.

Nous visitâmes le potager, les tourelles du mur, le pont-levis de la porte, le chemin de ronde autour des murailles, les anciens petits bastions, tout notre Castel-Pic enfin, sans que cette

excursion m'apprît rien de nouveau sur mon compagnon.

*

Paul Sommeille est un silencieux, décidément, et, sauf les rares fois où il se livre un peu, sous l'empire de quelque excitation intérieure, il accepte de rester, de longs moments, immobile et muet.

Ce n'est même pas toujours très amusant pour les personnes qui l'entourent.

La preuve, tantôt !

Cet après-midi, il faisait un soleil radieux d'automne : un de ces ciels bleus et clairs qui évoquent avril et font regretter plus encore l'été fugitif, déjà loin.

Nous nous étions transportés tous trois sur la terrasse, pour mieux savourer la douceur de cette magnifique journée.

Enfoncée dans le vaste fauteuil que Sabin lui

transporte partout, grand-mère s'affairait à son éternel tricot : un jupon de laine grise. C'est au moins le quatre-vingt-dixième jupon qu'elle recommence pour ses pauvres, et, quand je descends au village, je ne rencontre que des jupons gris : chaque habitant possédant au moins un exemplaire du travail de grand-mère.

Ma chère et bonne aïeule nous gagnera le ciel à tous, avec ses deux longues aiguilles d'ébène.

Pendant que grand-mère tricotait et que je faisais près d'elle de la tapisserie, M. Dhor rêvait...

Les yeux perdus dans les nuées, il balançait mollement son rocking-chair. Ses pensées devaient être des plus intéressantes et son balancement non moins agréable, car il s'y absorbait complaisamment, sans se soucier de notre présence. Pendant deux heures, au moins, M. Sommeille n'a pas desserré les dents ; pendant le même laps de temps, le rocking-chair n'a pas cessé d'aller et venir.

C'était d'un amusant !

Grand-maman, se gardant bien de troubler notre hôte dans ses pensées, avait correctement observé un même mutisme.

Quant à moi !...

J'avais beau vouloir m'absorber dans la contemplation des trous de mon canevas, le balancement voisin me faisait loucher.

À la fin, tout valsait autour de moi et mon aiguille devenait, à mes pupilles papillotantes, un vrai balancier de pendule.

Deux ou trois fois, prise d'un besoin de mouvement et de bruit, j'ai rejeté mon travail et ouvert la bouche, prête à remuer, à parler. Quelle belle pirouette et quel joyeux refrain j'aurais pu alors exécuter ou lancer pour ramener sur terre notre compagnon !

Mais les yeux de grand-mère se levaient à temps de dessus son ouvrage pour me regarder d'une certaine façon, une façon qui m'ordonnait, de rester assise et de me taire.

J'obéissais, bien qu'à contrecœur.

À la fin, pourtant...

Mais comment avouer ce détail ? Une jeune fille... à mon âge !

C'est la faute aussi de M. Sommeille ! Eh bien ! oui, je me suis endormie... comme un bébé ou comme un vieux monsieur gâteux !

Combien de temps ? Je ne sais pas. Suis-je bien certaine de ne pas avoir ronflé ? Oh ! l'horreur !

Mais, quand j'ai rouvert les yeux, M. Dhor ne rêvait plus. Il parlait à voix basse avec grand-mère comme si, à son tour, il craignait de troubler mon repos.

J'ai rougi, gênée de sentir son regard posé sur moi. Il me semblait voir dans ses yeux bleus un éclair de malice...

Avec ça que c'était drôle !

Ah ! elle est très amusante, la compagnie de M. Paul Sommeille !

Enfin, qu'est-ce qu'il attend, M. Dhor, pour commencer à m'apprendre les langues étrangères si vraiment, comme me l'a affirmé grand-mère, il n'est venu à Castel-Pic que pour cela ?

Il est reposé de toutes ses fatigues, à présent !

Bien nourri, somptueusement logé, et suffisamment encombrant, il s'éternise dans sa quiétude sans se soucier le moins du monde de ses fonctions, et de son élève.

Quand je le vois, béatement plongé dans la fumée de son cigare, ou paresseusement enfoncé dans ses insupportables rêveries, j'ai presque envie de le secouer... ou de l'étrangler !

Il m'énerve positivement !

Si grand-mère voyait ce verbe sous ma plume, quelle belle leçon de morale elle me ferait. Et pourtant, jamais ce mot n'a été si justement employé qu'à propos de l'impression faite sur moi par l'invraisemblable flegme de M. Dhor.

Sa superbe indifférence pour tout ce qui me concerne, sa profonde correction dont il ne se départ jamais, son calme hautain, son inlassable bienveillance, m'ont mise hors de moi.

Ma bonne éducation m'oblige, en sa présence, à une correction égale à la sienne ; mais, au fond, je me sens toute crispée.

Vingt fois déjà, j'ai été sur le point de lui demander ce qu'il était venu faire à Castel-Pic.

Et, le plus curieux, c'est que mon aïeule n'a pas l'air, du tout, de s'étonner de son attitude.

J'ai osé, tantôt, lui en parler.

Cela m'a bien réussi !

– Auriez-vous préféré vivre en la compagnie de quelque rustre ?... a-t-elle dit, tout étonnée de me voir faire grief à M. Dhor de sa trop bonne éducation.

– Au contraire, grand-mère, je lui sais gré de sa courtoisie ; mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'il ose s'installer ainsi, chez nous, sans se soucier du motif qui l'a amené ici.

– De quel motif voulez-vous parler, mon enfant ?

– Il devait m'apprendre l'allemand, l'anglais et l'espagnol.

Elle a écarquillé les yeux de surprise.

– Vraiment, mademoiselle Yane, m'a-t-elle dit du ton persifleur qu'elle prend parfois avec moi,

vraiment, votre impatience d'apprendre est si grande que cela ! Je vous croyais rebelle à l'étude des langues et voilà que tout à coup, vous vous montrez plus zélée que maître et parents !... Mes compliments, fillette ! C'est très joli, cet amour subit de l'étude !... Mais, de grâce, calmez votre impatience et sachez attendre... Notre hôte s'occupera de vous en temps voulu. Vous n'avez pas à être plus pressée que lui ou moi.

C'était un vrai sermon... je n'en demandais pas tant !

Très vexée, j'ai quitté grand-mère, me promettant bien de ne plus m'occuper de M. Dhor.

*

Eh bien ! ça y est !

J'ai commis une gaffe !

Je m'étais cependant bien promis de ne plus toucher à rien qui concernât notre hôte.

Mais, aussi, je ne pouvais pas deviner...

C'était ce matin.

Comme chaque jour j'ai coutume de le faire, j'étais descendue au potager où, dans un parterre, au milieu des choux et des potirons, j'entretiens soigneusement une vingtaine de rosiers de toutes couleurs.

Minutieusement et délicatement, pour ne pas me piquer les doigts et éviter en même temps d'effeuiller les dernières rosés de l'année, je procédais à la toilette de mes plantes favorites, arrachant les feuilles roussies, coupant les fleurs fanées, supprimant les gourmands inutiles.

J'étais si attentive à mon travail que je n'entendis pas marcher derrière moi et que, tout à coup, je vis se dresser à mes côtés la silhouette de M. Dhor.

– Vous !

Cette exclamation familière et incorrecte en l'occurrence m'échappa involontairement dans ma surprise.

Il sourit, amusé peut-être du sursaut que je

n'avais su réduire en le voyant apparaître si inopinément.

– Je vous ai fait peur ?

– Un peu... Je savais Sabin en course, et je me croyais bien seule dans ce grand jardin.

– Alors, ma présence ici vous déplaira peut-être ?

– Oh ! protestai-je vivement.

– J'ai remarqué, reprit-il, que chaque matin vous passiez plusieurs heures dans ce potager.

– Oui, c'est ma plus grande distraction.

– Je m'en doutais un peu quand je vous voyais revenir les yeux brillants, les joues animées et les bras chargés de fleurs.

– Comment, vous avez remarqué ?

J'avais rougi de confusion.

– Je remarque toujours tout ! déclara-t-il en souriant de mon embarras. Et, ce matin, je me suis dirigé de ce côté, avec l'intention de vous rejoindre... et de vous aider, si vous le permettez ?

Sans attendre mon consentement, il me prit le sécateur des mains et se mit impitoyablement à raccourcir la tête de mes rosiers.

Sous ces coups de cisailles, le parterre s'égalisait, les branches faibles disparaissaient et les arbustes étaient ramenés à des proportions uniformes, chacun d'eux ne dépassant pas la tête de son voisin : c'était du métier, de l'art, ce n'était plus de la fantaisie comme je l'aimais tant !

Et, moi, qui prenais tant de soin de ne pas contrarier la nature, je regardais, pétrifiée, cette coupe en règle, n'osant pas protester et laissant le vandale achever son œuvre savante d'horticulteur.

En gestes lents, méthodiques, il fauchait toujours.

J'aurais voulu lui saisir le bras et lui arracher le sécateur destructeur, mais quelque chose d'indéfinissable me retenait à ma place. Il me semblait tout à coup que ses gestes avaient la même majesté que son langage, qu'ils avaient une signification autre que celle qu'ils

personnifiaient. Ils étaient faits pour dominer, pour commander, et ils commandaient, ils dominaient effectivement !

Ce n'était point des fleurs, des tiges, que ses doigts fauchaient et régularisaient ; c'étaient des existences, des vies que cet homme pliait et réglementait pour mieux faire renaître et prospérer ; c'étaient des ordres, des édits, qu'il jetait impérativement, avec la même sûreté de main qu'il limitait la sève dans sa montée et la faisait porter ailleurs son effort.

À cet instant, un souvenir ridicule traversa mon cerveau, impressionné par son attitude résolue : celui du terroriste en fuite qui, impitoyablement, prétendait dominer le monde par la crainte de représailles monstrueuses.

Ce rappel ne fut, en vérité, qu'un éclair de pensée, aussitôt disparu que jailli !

Fascinée, je regardais toujours. Paul Dhor ne s'arrêta de tailler que lorsque la dernière brindille eut été taillée comme le reste.

Comme il se tournait vers moi, il vit mon air

sérieux.

Peut-être devina-t-il mes pensées, car il sourit tristement et dit :

– J’aurais fait, je crois, un très bon général ; une seule discipline et un même devoir pour tous !... Pas de vaines faiblesses, pas d’inutiles sévérités : de la sagesse dans la bonté, de la justice dans la répression. Voilà la vraie force d’une armée !

Et si bas, qu’à peine je l’entendis, il ajouta :

– C’est avec cela qu’on gouverne les peuples ! Et, pourtant, on les leurre de bien d’autres choses !

Il se tut, étouffant un soupir.

J’étais troublée.

Ses paroles répondaient bien à cette sorte de fascination qu’il avait exercée sur moi, à son insu.

Mais il ne voulait pas, sans doute s’appesantir, aujourd’hui, en de graves songeries, car il reprit, et très gaiement cette fois :

– Vous aurez des fleurs magnifiques, l’année prochaine. Vous verrez cela, mademoiselle ! Vous serez obligée de penser à moi avec plaisir.

Sa bonne humeur était communicative.

En un instant, toutes mes pensées graves s’envolèrent !

– Mais vous les verrez également, mes fleurs ! D’ici là, vous ne nous aurez pas quittées, j’espère bien, monsieur.

– Il est plus probable, au contraire, que je serai loin encore... De nouveau, Juif errant par le monde !

Je remarquai peu, sur le moment, la mélancolie de son ton. Ses premières paroles l’avaient fait sursauter.

– Comment, loin ?... Mais jamais vous l’aurez le temps, en quelques mois, de m’apprendre tout ce que grand-mère désire que je sache.

Il me regarda, ne comprenant pas.

– Je dois vous apprendre quelque chose ? interrogea-t-il, les sourcils arqués.

Son étonnement me parut sincère et je me sentis soudain gênée.

J'avais, tout à coup, l'impression d'avoir commis une indiscretion... ou une gaffe.

Me voyant rougir, il sourit :

– C'est donc bien grave ce que je dois vous apprendre ? fit-il, amicalement railleur.

– Grand-mère m'avait dit que vous veniez ici pour m'enseigner les langues étrangères.

J'avais pris courageusement mon parti des mots qui m'étaient échappés et, comme les timides qui, dans leurs moments d'audace, dépassent toujours les bornes qu'ils veulent atteindre, je disais bravement ce que j'aurais dû rétracter ou cacher devant son étonnement.

– Les langues étrangères ?

Il répéta lentement ces mots, comme pour bien s'en pénétrer.

Il était évident qu'avant de m'avoir entendue il ignorait totalement le rôle que grand-mère se proposait de lui faire jouer auprès de moi.

Et, tout à coup, à l'expression réellement surprise de mon compagnon, je compris que ce que mon aïeule m'avait dit n'était qu'une invention, un subterfuge pour me dérober le véritable motif de la présence de celui-ci à Castel-Pic.

Avec un subit serrement de cœur, cette vérité éclaira soudain mon esprit et je perçus clairement, en même temps, qu'elle illuminait aussi la compréhension de mon interlocuteur.

À son attitude confiante et amicale venait soudain de succéder une étrange réserve.

Son bon et simple sourire de l'instant d'avant se nuançait déjà de mépris.

Avec surprise, il m'examinait maintenant et il me semblait que je dégringolais vertigineusement dans son estime.

Je devinais qu'il se demandait ce qu'il devait penser de moi.

Quelle méfiance n'aurait pas jailli de lui ?

Quel crédit accorder au caractère d'une jeune fille dont les parents eux-mêmes se méfiaient au

point de lui mentir sur des sujets familiaux, probablement fort simples ?

Si nettement je sentis ce doute, cette suspicion que mon cœur se crispa amèrement.

Et ce fut plus pénible encore pour moi, quand la voix ironique de M. Dhor reprit enfin :

– Nous commencerons l'étude des langues quand vous voudrez, mademoiselle... Maintenant qu'élève et professeur nous avons fait ample connaissance, nous pourrons travailler avec plus de fruit et de méthode.

Ainsi, il entra sans discuter dans les vues de grand-mère, et il lui semblait tout simple d'observer vis-à-vis de moi la même attitude de réserve.

Ce fut si douloureux à mon amour-propre que des larmes me montèrent aux yeux.

Je ne pouvais pas, cependant, lui dire que la méfiance de grand-mère était proverbiale, même parmi ses meilleures amies, ni qu'elle ne m'avait jusqu'ici considérée que comme une fillette sans importance avec qui elle se croyait obligée de

mentir à tout propos.

Non, je ne pouvais lui dire cela : mon respect filial s'y opposait. Je ne pouvais pas davantage, sous peine de paraître indiscrète ou curieuse, lui crier ma bonne foi et mon désir de lui prouver ma loyauté s'il voulait bien mettre un peu de confiance en moi.

Je me tus donc ; mais j'étais trop bouleversée pour pouvoir dissimuler bien longtemps les sensations qui m'agitaient et je le quittai, avec hâte, soulagée de ne plus sentir peser sur moi le sourire ironique de ses yeux bleus.

*

Depuis hier, je ne puis m'empêcher de penser aux côtés singuliers de la présence de M. Dhor à Castel-Pic.

Si cet homme n'est pas venu ici pour m'instruire, quel puissant motif a pu le déterminer à s'enfermer volontairement entre les murs branlants de notre vieux castel ?

Jamais il ne sort ; jamais il ne reçoit personne. Il n'évoque même pas sa famille dans ses conversations journalières.

On dirait que tout son passé est resté en dehors de notre enceinte et qu'une vie nouvelle, à laquelle seule il tient absolument à se rattacher, a commencé pour lui, au moment même où il est devenu notre hôte.

Et cette conclusion s'impose, malgré moi, à mon esprit : j'ignore tout de cet homme ; c'est l'inconnu, dans toute l'acception du mot !

Qui est-il ? D'où vient-il ? Que vient-il faire ici ?

Quelle situation sociale occupe-t-il dans le monde ?

Le nom sous lequel je le connais est-il seulement le sien ?

Autant de questions qui restent sans réponse...

Je pressens seulement des choses que j'ignore... Des choses douloureuses, peut-être ?

Sa réserve hautaine, ses gestes de grand seigneur, son isolement absolu qui semble

craindre les curieux ou les importuns, sont, comme l'émoi et l'énigmatique dévouement de grand-mère, des indices indiscutables de mystère.

Puisse ce mystère ne pas être pénible ni cruel !

Ma sympathie va maintenant à M. Dhor. Je l'ai vu tourmenté, agité, malheureux même, sans jamais connaître les causes de son émotion, mais c'est assez d'en avoir été témoin, pour que mon âme d'enfant ait compati de toutes ses forces aux peines qu'elle devinait.

Puisqu'on a cru devoir me cacher tout ce qui intéressait notre hôte, je ne chercherai pas à le savoir.

Non, non !

Il ne m'appartient pas de commettre une indiscretion, même mentale, et, en dépit de toutes les singularités qui peuvent m'étonner, je ne veux voir, en M. Dhor, que ce que mon aïeule et lui-même ont voulu que je voie de lui : un professeur... un simple professeur de langues étrangères.

*

J'ai pris, aujourd'hui, ma première leçon d'espéranto.

– Tous les Dylvaniens devraient connaître cette langue, m'a dit M. Dhor avant de commencer.

– Pour leurs intérêts ? leur commerce ? ai-je interrogé.

– Pour connaître et apprécier les peuples, nos voisins... pour défendre notre sol s'il était attaqué... pour mourir s'il le faut, en comprenant pourquoi ! a-t-il répliqué sourdement, mais avec feu pourtant.

Et je me suis sentie frissonner.

– Mourir pour la patrie...

Morts sublimes et grandioses, héroïques d'espérance et tragiques de vaillance.

– La patrie !...

J'ai regardé M. Dhor avec émotion.

Il était bien dylvanien, celui qui venait de

prononcer ce mot.

D'où qu'il vint, quel que fût le pays qui l'eût abrité jusque-là, qu'importait ! Il était dylvanien ! C'était peu et c'était tout.

*

– Yane, voici des journaux et des brochures que Sabin vient de rapporter de Koziol ; ils peuvent intéresser M. Dhor, va les lui porter.

– Savez-vous s'il est encore chez lui, à cette heure ?

– Non, je ne crois pas. Va plutôt voir dans l'orangerie, c'est là qu'il se tient de préférence le matin.

En quoi grand-mère se trompait, car j'y suis allée inutilement : celui que je cherchais n'y était pas.

Fauste, que j'ai rencontrée en sortant de la serre, m'a affirmé que « Monsieur le professeur » n'avait pas encore quitté son appartement, bien

qu'il fût déjà dix heures.

Livres et journaux en main, j'ai donc pris le chemin de la Tour Carrée.

C'était la première fois que j'y allais depuis que notre hôte l'habitait et cela me gênait un peu.

Pan, pan, pan !

Comme personne ne répond, j'ouvre la porte d'entrée et je gravis les quelques marches qui conduisent au salon du rez-de-chaussée.

La porte est à ma droite.

Elle est entrouverte.

Il me suffirait de la pousser pour surprendre notre hôte chez lui.

Pan, pan, pan !

Je frappe à nouveau...

Silence complet !

« Puisque personne ne répond, toussons discrètement ? »

Décidément, c'est le palais de la Belle au bois dormant.

Je recommence à tousser... plus fort... encore plus fort !

Toujours personne !

« Peut-être n'est-il pas là ? Assurons-nous-en. »

Je pousse enfin la porte.

« Parbleu !... J'aurais pu frapper longtemps ; la cage est vide et l'oiseau s'est envolé. »

Mais, tout à coup, je remarque sur le guéridon le plateau du déjeuner que Fauste a dû y déposer ce matin.

Et, dans ce plateau, le chocolat, la brioche, le beurre, tout est intact !

Immaculée, la tasse de fine porcelaine garde une allure d'objet de parade : elle n'a pas servi.

Donc, M. Dhor n'a pas encore déjeuné.

Et, s'il n'a pas mangé, c'est que, vraisemblablement, il n'est pas encore descendu de sa chambre.

« Il se sera réveillé très tard ! Ou, peut-être, est-il dans son cabinet, absorbé par quelque-une de

ses longues rêveries ? Ou, encore, il travaille ? »

C'est qu'il écrit beaucoup, M. Dhor !

Par la pensée, je crois voir sa main nerveuse courir sur le papier.

« Mettons journaux et brochures auprès du plateau. Quand il viendra déjeuner, il les trouvera... »

Je me disposais à le faire, mais mon geste commencé resta inachevé. C'est qu'une crainte subite, irraisonnée, venait de me saisir :

« S'il était malade ? »

En éclair, cette supposition prenait figure vraisemblable.

« La veille au soir, il a peu mangé et, plus sombre que d'habitude, il nous a quittées d'assez bonne heure. »

Cette crainte me donne du courage, de l'audace surtout.

Je gravis les degrés de l'escalier qui conduit au premier étage.

Hardiment, je frappe à la porte de la chambre.

Nulle voix ne me dit d'entrer et, de l'intérieur, aucun bruit ne m'arrive.

L'inquiétude me gagne tant et si bien, avec toutes les suppositions qui harcèlent mon cerveau, que je commence réellement à avoir peur dans cette tour solitaire que le silence habite.

J'ai envie de redescendre, d'aller prévenir mon aïeule, mais une curiosité instinctive tempère mon désir de fuir.

Et je ne sais trop comment cela est arrivé, ce fut sans réflexion, sans discernement, ma main s'est posée sur le bouton de la porte et l'a tourné sans que la raison eût le temps d'arrêter mon geste indiscret.

Un grincement de gonds et mon coup d'œil furtif fait le tour de l'appartement.

Il n'y a personne !

J'entrouvre l'huis plus hardiment et je remarque que le lit n'est pas défait et qu'aucun désordre matinal ne trouble la sérénité des meubles.

« Telle la chambre a été faite, hier, par Fauste,

telle elle est encore ce matin. Cela est certain. »

Je n'ai plus qu'une idée, devant cette constatation qui bouleverse toutes mes suppositions, celle d'aller prévenir grand-mère.

Et, quatre à quatre, je dégringole l'escalier et je gagne la maison.

– Grand-mère ! M. Dhor ! M. Dhor !

– Eh bien ?

– Il n'a pas couché ici : sa chambre est vide !

Elle tressaille, semble réfléchir et se souvenir tout à coup de quelque chose :

– Parce qu'il l'a quittée de bonne heure ce matin, expliqua-t-elle simplement.

– Impossible. Il n'y a aucun désordre... le lit est intact.

– Tu auras mal vu !

– Non, non ! Je suis sûre...

– Alors, c'est que Fauste a déjà achevé le nettoyage.

– Au contraire, elle croyait M. Dhor encore

chez lui.

Grand-mère manifeste un peu d'impatience.

– Ne te mets donc pas dans un tel état pour une chose aussi simple. Sabin aura passé par là.

– Mais le déjeuner, auquel personne n'a touché ?

– Ah ! que tu m'ennuies à la fin ! Notre hôte a pu très bien ne pas avoir faim ce matin. Il est chez lui dans la tour et peut y agir à sa guise. Notre devoir est de ne pas lui demander le pourquoi de tous ses actes. Vraiment, tu t'occupes d'un tas de choses !

– C'est que j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé...

– Quoi ?

– Je ne sais pas. C'est si drôle de ne pas le trouver chez lui.

– Castel-Pic est assez grand pour qu'il puisse s'y isoler, je pense !

– Évidemment.

– Prétends-tu surveiller ses pas... ou l'obliger à ne pas quitter notre rayon visuel ?

Grand-mère commençait à se moquer de moi et de ma frayeur.

Cependant, son visage devint tout à coup sévère.

– Mais, comment as-tu su que son lit n’était pas défait ?

– Je suis montée chez lui, grand-mère.

– Et pour quoi faire ?

– Vous m’aviez dit de lui remettre les journaux.

– Il fallait les déposer en bas... Mais les monter jusque chez lui était insensé ! Vraiment, Diane, vous perdez la tête et il est heureux que notre hôte ne se soit pas trouvé là...

– Mais, grand-mère...

– Taisez-vous, mademoiselle ! Vous êtes inexcusable d’étourderie ! Aller jusque dans l’appartement intime d’un homme !... C’est incroyable !... De mon temps, une jeune fille se serait cru déshonorée d’agir ainsi, et c’est vous, Diane, vous que j’ai élevée si sagement, qui faites cela !

Les colères de grand-mère ne sont pas bien longues !... J'ai subi une verte mercuriale dans laquelle je me suis vue comparée aux plus noirs visages, puis le haussement d'épaules qui termine toujours les discussions de mon aïeule est venu clore l'algarade.

– Allez à vos pinceaux, mon enfant, et réprimez mieux votre curiosité, une autre fois.

– Oui, grand-mère !

Je n'ai pas de chance, décidément : chaque fois que je m'occupe de M. Dhor d'une façon ou d'une autre, cela ne me réussit pas, et c'est toujours moi qui suis victime de mes bonnes intentions.

Je commence à le considérer comme mon porteguigne !

Mais c'est tout de même drôle qu'il n'ait pas été dans sa chambre, ce matin !

*

Je ne pensais pas trouver mon hôte dans la salle à manger, quand j'y suis entrée, à midi.

Or, il était déjà à table, assis à la droite de mon aïeule.

Il eut pour moi un geste amical que punctua désagréablement une remarque de grand-mère.

– Vous n'avez pas entendu la cloche du déjeuner, Yane ?

– Si, grand-mère.

– Eh bien ! pourquoi arriver en retard ?

– J'étais au verger et le temps de passer au lavabo m'a retardée encore, expliquai-je en rougissant sous son regard sévère qui semble toujours personnifier à mes yeux le désagréable code des convenances.

– Mademoiselle Diane n'ose pas avouer qu'elle se sera levée très tard ce matin, fit d'un air taquin M. Dhor, qui depuis quelque temps me prend volontiers pour cible.

– Certes, répliquai-je avec entrain. Je n'ai pas quitté mon lit d'aussi bonne heure que vous.

Je ne pensais pas à mal en ripostant ainsi, le seul plaisir de répondre à une taquinerie par une autre taquinerie me guidait seulement, mais grand-mère sursauta, comme si un aiguillon l'avait piquée.

Et je sentis peser sur moi son foudroyant regard.

M. Dhor avait levé la tête à ma réplique et ses yeux se fixèrent sur les miens avec un léger étonnement.

Il devait se demander comment j'étais au courant de son absence matinale !

Cependant, il ne se départit pas de sa bonne humeur : la chose n'en valait probablement pas la peine !

Et, de son ton tranquille et calme qui semble toujours remettre les choses au point, il dit simplement :

– En effet, j'ai fait, ce matin, concurrence aux précurseurs du jour !

Ce fut toute l'explication qu'il fournit sur son équipée nocturne ; car, aussitôt, il aborda un autre

sujet de conversation avec grand-mère, qui continuait de me regarder d'un air de véritable désapprobation.

*

Cet après-midi, je m'étais réfugiée sous la charmille qui termine le potager et cache la haute muraille grise d'une tourelle abandonnée.

Ma boîte de peinture à mes pieds, je m'amusais à reproduire le vieux puits aux ferrements rouillés que des rosiers grimpants enlacent étroitement.

Quelle idée me vint tout à coup de rejeter ce travail, de prendre une feuille blanche, un crayon, et de dessiner de mémoire la silhouette de M. Dhor ?

En tête, j'avais écrit gravement ces mots :

« Portrait de Paul Sommeille », pour mieux caractériser mon œuvre, sans doute.

Puis, avec application, j'ai commencé celle-ci.

Je représentai mon professeur debout, appuyé contre un meuble haut, dans une pose qui lui est familière. La tête est nue, rejetée en arrière ; le regard est pensif, lointain ; la lèvre dédaigneuse... amère, pourtant. Enfin, la main fine, nerveuse, semble immobile mais prête à l'action, au geste, au commandement.

J'avais fini l'ébauche et, satisfaite de mon travail, je la regardais avec complaisance.

Mes doigts la tenaient à bout de bras, le plus loin possible de mes yeux et, tête penchée à droite, penchée à gauche, je l'examinais, heureuse d'avoir bien accusé la ressemblance et rendu si complètement celui que je voulais reproduire.

Soudain, un « ah ! » étouffé, derrière moi, me fit sursauter. En même temps, une main blanche saisissait la silhouette que je tenais si délicatement entre le pouce et l'index.

– Voyons !... Quel est ce beau jeune homme ?

Sans avoir besoin de me retourner, j'avais reconnu celui qui me parlait.

La main et la voix étaient celles de M. Dhor !
Horreur !

Qu'allait-il dire en se reconnaissant ? Et le maudit surnom dont je l'avais baptisé qui ornait l'en-tête du dessin !

Sans bouger, j'étais restée pétrifiée.

Un rire moqueur, ironique, cinglant, me fit sursauter.

– C'est parfait !... L'allure, la pose, les détails, rien n'y manque !... Mes compliments !

Puis, un silence qui me parut très long et, pendant lequel, malgré ma confusion, j'osai jeter un coup d'œil oblique vers l'importun.

J'entrevis un visage sérieux, un peu pâle ; des yeux railleurs – oh ! pleins de persiflage ! – qui examinaient attentivement la maudite image que ma sottise venait de dessiner.

Tout à coup, mon professeur me tendit la feuille. J'allais la saisir, mais il la retint et, du doigt, me désignant l'en-tête, demanda :

– Paul Sommeille ? Qu'est-ce que cela ?

Je courbai la tête, étrangement embarrassée.

Mais il avait bien compris la signification du surnom. Car il l'expliqua :

– Paul Dhor... Paul Sommeille... Très drôle !

Il se mit à rire et sa voix sonna franchement, sans réserve.

– Très drôle ! répéta-t-il gaiement.

Je sentis que sa bonne humeur n'était pas feinte et, malgré les circonstances particulièrement gênantes pour moi, un sourire confus monta à mes lèvres.

– Alors, fit-il malicieusement, mon nom vous semble ridicule ?

– Oh ! non ! balbutiai-je, me sentant rougir à nouveau.

Mais son rire sonna encore une fois très gaiement. Et ses yeux pétillèrent si joyeusement que je ne savais plus s'il me fallait rire ou pleurer.

On aurait dit vraiment qu'il trouvait l'aventure amusante et se réjouissait du jeu de mots fait sur

son nom, comme si ce nom était celui d'un autre.

– Convenez, reprit-il, que tout le monde ne peut s'appeler César ou Alexandre le Grand.

Cette simple remarque, faite pourtant sur un ton de bonhomie, mit tout à coup des larmes à mes yeux.

Sa gaieté si vivante, l'indulgence que je devinais dans sa voix, cette esquisse qu'il agitait du bout des doigts, si amicalement qu'on aurait supposé qu'un autre que moi en était l'auteur, tout cela me fit soudain trouver ma conduite absurde, et je me sentis le cœur gros à éclater.

Il ne vit pas tout de suite l'humidité qui obscurcissait mes yeux. Et moi, qui détournais la tête pour la lui dérober, je ne remarquai pas non plus qu'il pliait méticuleusement la feuille de papier et l'insérait dans son portefeuille.

– Je la conserverai en souvenir de vous.

Ces mots me firent retourner.

Je vis le portefeuille s'engouffrer dans la poche intérieure du veston et je compris ce que mon compagnon voulait dire.

– Oh ! non, non ! m’écrai-je. Il ne faut pas garder ce dessin ! Je vous en prie, rendez-le-moi.

– Du tout.

– Déchirez-le, alors.

– Jamais de la vie ! Je le garde ! Il m’appartient, puisqu’il me représente.

– Non !... Vous me l’avez pris par surprise. Loyalement, rendez-le-moi, ou détruisez-le.

– Ni l’un ni l’autre.

– Mais, qu’est-ce que vous voulez en faire ?

– Je vous l’ai dit : le conserver en souvenir de vous.

– C’est une méchante plaisanterie...

– Moins vilaine que vous ne l’imaginez.

– Je sais bien que c’était très bête de ma part... mais ce serait très généreux de la vôtre de déchirer la feuille et de me pardonner.

– Puisque je veux, au contraire, conserver ce dessin. Plus tard, il sera un de mes bons souvenirs d’antan. Il me rappellera...

– Il vous rappellera la sottise d'une ridicule fillette...

Je n'achevai pas. J'avais éclaté en sanglots !

M. Dhor resta d'abord tout interdit devant ce déluge qu'il n'avait pas prévu.

Puis, silencieusement, un pli grave au front, il tira le portefeuille de sa poche, l'ouvrit et en sortit le fameux dessin, plié en quatre.

Tout cela fut fait avec une gravité silencieuse qui me troubla étrangement. Si bien que je n'osai prendre le papier réclamé avec tant d'insistance et que mon professeur me tendait à présent avec une si muette soumission.

Un véritable trouble s'était emparé de moi et je me sentis frissonner sous un émoi inexplicable.

Inconsciemment, mes yeux se levèrent, attirés par l'impérieux magnétisme du regard masculin qui semblait vouloir déchiffrer mon âme.

Une seconde, nos prunelles se croisèrent.

Ce ne fut qu'une infime fraction de temps, mais c'était un de ces instants formidables qui valent une existence.

Avec peine, mes yeux se détachèrent enfin et, incapable de soutenir davantage l'émotion extraordinaire qui me bouleversait si intensément pour la première fois, je me jetai en arrière, sans même songer à prendre congé, par un mot quelconque d'adieu, de mon interlocuteur.

Je n'avais plus qu'une idée : fuir et me retrouver seule pour analyser mes sensations.

Et je partis en courant, comme une biche effarouchée qui a vu une ombre inconnue se mouvoir dans un taillis.

*

M. Dhor m'évite évidemment depuis la sottise aventure où il m'a surprise retraçant gaminement sa silhouette.

D'abord, quand je me suis retrouvée le soir, à table, en face de lui, j'étais horriblement gênée et je me demandais comment je pourrais supporter son regard railleur sans me troubler profondément devant grand-mère.

Mais il avait repris son attitude hautaine et réservée des premiers jours. Et, contrairement à mon attente, il évitait de me regarder et ne s'adressait, en parlant, qu'à mon aïeule.

Je pensai qu'il n'agissait ainsi que pour me l'assurer et que, le lendemain, il redeviendrait aussi cordial que les jours précédents, mais je vis bientôt que je m'étais trompée.

Ni le lendemain, ni les jours qui suivirent, M. Dhor ne se départit de sa réserve vis-à-vis de moi.

Non seulement il évite de m'adresser inutilement la parole, mais il a suspendu les leçons d'allemand qu'il me donnait tous les jours, depuis quelque temps.

Je ne le retrouve plus sans cesse sur mon chemin comme autrefois. Jamais je ne le revois dans le potager et c'est bien rare que je le croise dans notre petit parc.

Il s'enferme dans la Tour Carrée de longues heures et parfois je l'aperçois, un livre à la main, auprès de quelque fenêtre ouverte, ou encore j'entrevois sa longue silhouette se détachant sur

le ciel clair, du haut de la terrasse qui domine Castel-Pic.

Cette sorte de rancune hostile, qu'il me semble deviner dans sa subite réserve avec moi, m'est excessivement pénible et je voudrais pouvoir la faire cesser. Cependant, je n'en vois pas le moyen.

L'aborder franchement et lui renouveler les excuses que je lui ai déjà adressées serait inutile, puisqu'il me répondrait, comme l'autre fois, qu'il ne m'en veut nullement de mon espièglerie.

Peut-être même son orgueil lui susciterait-il quelque réponse plus railleuse ?

Essayer de réparer de n'importe quelle façon la peine que j'ai pu lui causer me semble un moyen plus rationnel de rentrer en grâce, mais je me creuse en vain la cervelle pour trouver à faire naître la fameuse occasion de lui être personnellement agréable, sans affectation ridicule.

En attendant, je broie du noir une partie de la journée, car rien ne me semble plus

douloureusement désagréable que de m’être, par ma faute, aliéné pour longtemps, pour toujours peut-être, une sympathie qui venait bien franchement à moi.

*

Enfouie au fond d’une immense bergère qui donnerait facilement asile à deux personnes de ma taille, je lisais, cet après-midi... un livre de contes de fées !

J’ai toujours adoré ces histoires magnifiques où une fée bienfaisante apparaît toujours à temps pour protéger l’innocent ou châtier le coupable.

Contes de fées, source inépuisable de fantaisie et d’illusions, avec vous nous pénétrons dans le frais et consolant pays du rêve ; nous voyons le bien triompher toujours, la moindre aventure déchaîner des miracles, la plus petite pensée enfanter d’extraordinaires féeries...

Je voguais en plein mystère ! Soudain, une ombre s’interposant entre la fenêtre et moi me

ramena sur terre, c'est-à-dire à la réalité du vieux salon noyé d'ombre.

J'avais levé les yeux et reconnu mon professeur.

Il eut un léger mouvement de recul à ma vue ; cependant, il se ressaisit vite :

– C'est, ici, le salon de la Belle au bois dormant. Dans ce profond silence, je ne vous aurais pas devinée.

– Parce que je lisais.

– Une lecture fort attrayante, sans doute.

– Très... Un conte de fées.

– Un conte de fées !

Avec cette exclamation, il se rapprocha un peu de moi.

– Voyons ce livre !

Je le lui tendis, ravie de voir qu'il se départait enfin de sa longue réserve.

– *Au pays des Ondines !* s'écria-t-il en souriant, dès qu'il eut vu le titre du chapitre que je parcourais.

– J’adore cette histoire, je l’ai déjà lue plus de vingt fois, et il me semble que lorsque je serai vieille, très vieille, je la lirai encore avec plaisir.

Il me regarda avec un sourire indulgent.

– Quelle grande enfant ! murmura-t-il.

Et, plus haut :

– De quoi parle-t-elle donc, cette magnifique histoire ?

– D’une pauvre orpheline que la fée des mers protégeait et qui, après bien des aventures, épousa le fils d’un grand roi...

– Très vraisemblable ! fit-il, railleur.

Je remarquai peu sa réflexion sur le moment.

Les yeux brillants, les joues enflammées, j’expliquai :

– Quand j’étais petite, j’aimais à me figurer que j’étais cette humble orpheline et que l’avenir mettrait des fées et des rois sur ma route... J’aurais tant aimé à être princesse.

– Vraiment !

Son ton devait être ironique ; mais, possédée

de mon sujet, j'y attachais peu d'importance.

– Être princesse, semer à pleines mains le bonheur autour de moi, m'appuyer sur le bras d'un héros qui serait mon époux bien-aimé, c'est un rêve insensé que j'ai bercé souvent.

Je souriais, cherchant dans ses yeux une indulgente approbation.

Mais le rire se figea sur mes lèvres devant l'expression dure et glaciale que je lisais soudain sur la physionomie de mon compagnon... l'expression mauvaise que doivent avoir, quand on leur parle de princes, les révolutionnaires dont j'ai rêvé une nuit.

Cependant, Paul Dhor me répondait et il y mettait presque autant de raideur que d'ironie :

– Les princes ont, aujourd'hui, des devoirs trop sacrés vis-à-vis d'eux-mêmes et de leur pays, pour épouser des bergères. Vous en rencontrerez peut-être sur votre route, mademoiselle Yane, mais je crains fort qu'ils ne vous ôtent les belles illusions que vous conservez sur eux.

– Oh ! je sais bien que je ne serai jamais

princesse, balbutiai-je, devenue rouge de confusion devant cet air acerbe qui lui venait si soudainement.

Malgré ma protestation, il ne se dérida pas.

Il me rendit le livre qu'il avait jusqu'ici conservé à la main et, toujours raide, s'éloigna, après s'être poliment excusé d'avoir interrompu ma lecture par sa présence dans le salon.

C'était d'une élémentaire politesse et cependant...

Je l'ai suivi des yeux, pétrifiée, sans comprendre ce qui avait pu motiver chez lui une si rapide volte-face.

Vingt fois, j'ai repassé dans ma tête tout endolorie de mélancolie ce que j'avais pu dire ou faire qui lui eût si vivement déplu.

Je ne vois rien...

Je ne comprends même pas comment sur un sujet aussi anodin qu'un conte de fées il a pu trouver matière à s'irriter.

Car c'est bien de l'irritation qu'il a montrée tout à coup. Il m'a dit que je ne serai jamais

princesse.

Eh ! parbleu, je le sais bien ! Je n'y songe même pas.

Cela ne m'empêche pas de l'avoir souvent rêvé dans mes songes bleus d'enfant imaginative.

Et je ne vois là rien qui soit blâmable ni répréhensible.

Est-ce à dire que notre hôte aurait été plus aimable si j'avais exprimé le souhait d'être un jour la compagne d'un terroriste, devant qui les classes aisées trembleraient ?

Le malheur, c'est que ça ne m'amuserait pas du tout d'épouser un monsieur qui tiendrait un couteau entre les dents et qui aurait des cheveux hirsutes et une barbe mal rasée.

De toute évidence, un prince magnifiquement habillé de soie, de pourpre et d'or, me plairait autrement mieux.

Et cette évidence me fait m'apercevoir que je suis royaliste endurcie, ce dont je ne m'étais jamais rendu compte jusqu'ici.

J'adore la royauté qui exige des cortèges de

princes et de courtisans chamarrés,.. Voilà ma politique ! Elle a son beau côté : le côté décoratif !

Si les gouvernements républicains se rendaient compte du prestige de l'uniforme, ils rejetteraient bien vite leurs costumes sombres et n'auraient de repos qu'une fois chaque citoyen classé dans une catégorie de gens à uniformes rutilants.

Mais, voilà, sous prétexte d'égalité, les républiques suppriment le plus possible les uniformes qui distinguent trop les citoyens les uns des autres. Et c'est dommage quand on est sujette, comme moi, d'une république !

Mais revenons à M. Dhor et à son attitude réfrigérante.

En réalité, ce jeune homme est un vilain grincheux. Il abuse de mon affabilité et joue avec elle un peu trop cavalièrement. Cela l'amuse de me contrarier ou de m'inquiéter.

Mais il se trompe considérablement.

Je ne suis pas du tout fâchée et il peut bien prendre tous les grands airs qu'il voudra.

Je n'en mangerai pas moins bien, ce soir, au dîner, et je n'en dormirai pas plus mal cette nuit et ça ne m'empêchera pas de proclamer, désormais, que j'adore la royauté avec ses rois, ses princesses et ses partisans bien habillés ! Na !

*

J'ai très mal mangé, hier soir... Et, cependant, je croyais avoir un appétit d'enfer. Mais M. Dhor avait un air si concentré et si peu communicatif que j'ai eu, à sa vue, l'impression d'un étaiu me serrant l'estomac.

C'est qu'il me semblait que la froideur de notre hôte ne s'adressait plus à moi seule et qu'elle rejaillissait maintenant sur grand-mère.

Malgré son exquise urbanité et sa toujours parfaite correction, je percevais des réticences dans son langage et j'étais surprise de ne pas voir mon aïeule s'en étonner.

Après un mauvais dîner, j'ai eu une très mauvaise nuit.

Je comptais, pourtant, si bien dormir !

Mais, allez donc vous livrer au sommeil quand vos idées dansent une sarabande dans votre tête et que vous voyez défiler en films cinématographiques tous les menus faits de votre existence depuis deux mois !

Donc, j'ai mal mangé et mal dormi, à cause de M. Dhor.

Ah ! celui-là, ce qu'il peut m'agacer par moments, en vérité !

Il est très encombrant ! Il tient toute la place à Castel-Pic, aussi bien dans la maison bouleversée à cause de lui que dans les soins attentionnés de grand-mère, que dans la vie de la pauvre fillette que je suis.

Je me sens des rages contre moi-même de ne pouvoir détacher ma pensée de cet être énigmatique.

Nous étions si tranquilles à Castel-Pic avant qu'il vint y troubler notre solitude et se poser comme un sphinx devant nous !

Je voudrais n'avoir jamais connu ce monsieur-

là !

*

– Grand-mère, me permettez-vous d’accompagner Sabin à Koziol ?

Nous étions à table quand j’ai osé demander cela à ma bonne aïeule.

Elle a sursauté en m’entendant.

– À Koziol ? Et pour quoi faire ?

– Pour voir le pays, pour changer d’air. Il me semble que cela me ferait du bien.

– Je ne crois pas que tu aies besoin de changement d’air. L’atmosphère de Castel-Pic vaut les meilleures stations climatiques d’Europe. Nous sommes ici à huit cents mètres d’altitude et nous respirons un air très vivifiant et très chargé d’ozone, grâce aux forêts qui nous entourent à la base.

Je souris à cette description enthousiaste de grand-mère.

– Je sais bien, répondis-je, que nulle part ailleurs je ne jouirais d’une meilleure situation atmosphérique.

– Eh bien ?

Elle dardait sur moi ses petits yeux qui semblent toujours vouloir me foudroyer. Je baissai la tête.

– Je ne sais pas... J’aurais voulu sortir... changer d’idées. Je crois que je serais plus gaie et plus solide ensuite.

– Quelle lubie !

– Je me sens un peu drôle depuis quelque temps, affirmai-je, gênée.

– En effet, tu deviens de plus en plus désagréable, fit-elle, affectueusement moqueuse. Ma supplique, adressée devant notre hôte, devait l’irriter probablement ; car, malgré l’indulgence qu’il sembla receler, son rire me parut un peu forcé.

Et je me tus, regrettant ma vaine demande, dont je comprenais trop tard l’inutilité. Combien de fois, déjà, mon aïeule n’en avait-elle pas rejeté

de pareilles ?

M. Dhor avait paru jusqu'ici ne prendre aucun intérêt à ce que nous disions. Magnifique d'indifférence, il continuait de détacher de son aile de poulet les longs filets de blanc qu'il mangeait ensuite lentement.

Les dernières paroles de grand-mère semblèrent le tirer de son occupation.

Il leva les yeux vers moi et m'examina attentivement.

– M^{lle} Yane est un peu pâle, depuis quelques jours, fit-il remarquer négligemment.

– La croissance ! répondit grand-mère, de bonne foi. Yane grandit en ce moment d'une façon étonnante.

– Peut-être, en effet, répondit-il simplement.

– Cette enfant se confine trop, aussi, dans sa chambre. Elle adore la lecture et y consacre une partie de sa journée. C'est un tort.

Elle se tourna vers moi et conclut :

– Je t'ai déjà recommandé de vivre davantage

au grand air. Le jardin et le parc t'attiraient mieux, autrefois.

– C'est toujours la même chose, osai-je répliquer. Je m'y ennuie, à la fin.

Elle eut un sursaut de déplaisir.

– L'ennui !... Voilà un mot que je n'aime pas dans la bouche d'une jeune fille raisonnable ; il faut le laisser à celles qui sont futiles et inoccupées. Avec un ouvrage, un livre et un piano, une femme ne doit pas pouvoir se dire ennuyée.

– Le travail n'arrête pas la pensée dans son vol, ripostai-je encore timidement.

– Il l'entrave, cela suffit !... Tu es une grande rêveuse, ma pauvre Yane, et tu ferais bien de ne pas te confiner en des songes creux : cela te ferait penser un peu plus aux autres et moins à toi-même.

C'était un véritable réquisitoire !

Je me tus, sentant bien que grand-mère n'avait pas tout à fait tort de me juger si sévèrement et qu'en effet je rêvais trop.

M. Dhor s'était remis à manger, l'air lointain.

Après les dernières paroles de mon aïeule, il laissa quelques secondes s'écouler en silence, puis il parla, changeant le sujet de la conversation, ce dont je lui sus un gré infini.

*

Grand-mère m'a fait commencer une tapisserie : un écran de cheminée à nos armes.

C'est un travail qui doit durer plusieurs mois.

Avant de l'avoir entrepris, je me sentais déjà profondément fatiguée ; maintenant qu'il est commencé, j'ai l'impression d'être condamnée aux travaux forcés... à vie !

Cela ne chasse pas du tout l'ennui, de travailler à une tapisserie.

M. Dhor est toujours taciturne avec moi et je me sens bien triste de cette quarantaine qu'il me fait subir.

Hier, je travaillais dans le petit salon auprès

d'un bon feu de bois, car l'hiver est venu tout d'un coup et il fait un froid très vif depuis quelques jours.

Mon aïeule ayant dû s'absenter pour vérifier les provisions que Sabin a rapportées de Koziol, nous sommes restés seuls, M. Dhor et moi.

Un lourd silence s'est mis à traîner dans la pièce, après le départ de grand-mère.

Un peu émue de ce tête-à-tête que le hasard nous ménageait, je tirais mon aiguillée de laine avec une feinte application.

Enfoncé dans son fauteuil, mon compagnon avait fermé les yeux, comme s'il dormait.

Cette attitude par trop indifférente souffleta mon orgueil et je ne pus me retenir de dire :

– Pas bien intéressante, je vois, la compagnie d'une demoiselle qui fait de la tapisserie.

Il ouvrit les yeux, étonné de ma sortie, malgré son habituelle impassibilité.

Et il se vit forcé de s'excuser, ce qu'il fit d'ailleurs très spirituellement, en approuvant ma réflexion :

– En effet, dit-il, rien n’est moins agréable pour un malheureux représentant du sexe fort que de voir une femme charmante s’absorber et s’abîmer les yeux dans la contemplation d’une infinité de petits trous auxquels sa bêtise masculine ne connaît pas grand-chose.

– Voulez-vous que je vous explique ?... offris-je en riant.

Il s’était levé et, s’étirant un peu, me dit :

– Je vais vous laisser travailler tranquillement. Je me souviens, tout à coup, que j’ai une lettre assez importante à écrire.

Je dissimulai mal une grimace de déception et je le laissai s’éloigner sans mot dire, mais j’avais le cœur serré et une envie de pleurer me picotait soudain les yeux.

La vivacité avec laquelle M. Dhor venait de fuir le tête-à-tête que l’absence de grand-mère nous ménageait m’était vraiment pénible. Malgré son impeccable correction et les raisons plausibles dont il avait enveloppé son départ, je sentais bien le prétexte inventé et le désir de ne

point se départir avec moi de l'attitude froide et réservée qui lui est habituelle maintenant à mon égard.

*

La neige tombe, le vent souffle en hululant dans nos cheminées, et les grands feux de bois que nous entretenons dans nos appartements suffisent à peine à répandre une chaleur douce autour de nous.

Dans cette atmosphère de désolation, je me sens transi de froid et de mélancolie.

Tout est triste en ce moment : le ciel, le parc, les arbres... les cœurs !

*

Castel-Pic est silencieux comme une tombe.

Grand-mère tricote du matin au soir ; M. Dhor est toujours plongé dans la lecture et il ne quitte

guère la tour ; quant à moi, j'avance lentement mon intéressante tapisserie... si lentement, même, que mon aïeule compare ma hâte à celle d'une tortue marchant à reculons.

Aussi, ma chère grand-maman, que mon apathie chagrine, ne me ménage pas sermons et harangues sur mon manque d'entrain.

Il y a quelques mois, j'aurais été désolée d'encourir les reproches de la chère femme ; maintenant, je les écoute avec plus de mélancolie que de réel chagrin.

C'est que je me sens très lasse depuis quelque temps ; un désir d'inertie, de repos et de sommeil m'envahit de plus en plus, et chaque jour je me sens plus découragée et plus fatiguée que la veille, sans me rendre compte moi-même de la cause de ce découragement et de cette fatigue.

*

Comment fuir cette torpeur qui s'infiltré physiquement et moralement dans tout mon être ?

Je mange à peine, je dors mal ; je n'ai plus de goût pour rien : livres, piano, pinceaux, j'ai tout délaissé.

Je n'ai plus que le désir de fermer les yeux et d'essayer de dormir.

Oh ! oui, dormir !

Dormir toujours, sans rêver, sans penser surtout...

*

Je n'ai pas quitté ma chambre, ce matin.

À quoi bon descendre et paraître à table, puisque cet effort me coûte énormément et que je touche à peine aux mets qui circulent devant nous.

Grand-mère est donc venue vers moi, mi-inquiète, mi-fâchée, de mon abstention.

Elle m'a interrogée et examinée de toutes les façons.

C'était un vrai supplice.

– C’est la grippe ou la croissance, a-t-elle fini par déclarer doctement. Couche-toi et essaye de dormir ; dans deux jours, tu seras sur pied.

J’ai fait la grimace, car je sais tout ce que ce mot *grippe* représente pour moi de tisanes, de sirops et de badigeonnages !

Pour le moindre rhume, il me faut absorber un fleuve de liquides, décorés des noms pompeux de *tilleul*, *quatre fleurs* ou *camomille*, et me voir tout le corps barbouillé de teinture d’iode.

C’est délicieux !

Je dois d’ailleurs reconnaître que mes rhumes, outrés sans doute de si beaux traitements, ne résistent jamais aux remèdes de grand-mère.

*

Je suis à ma huitième tasse de tilleul.

Je ne crois pas que j’en sois plus forte pour cela. En revanche, je me sens une belle envie de vomir !

*

Voici trois jours que je n'ai pas quitté ma chambre.

Bonne-maman a renoncé à ses tisanes.

Elle commence à être inquiète, ma chère aïeule, je le vois bien malgré les paroles optimistes qu'elle ne manque pas de prononcer en ma présence.

Et, pourtant, il n'y a pas lieu pour elle de s'alarmer, je ne souffre pas et je sens bien qu'il n'y a rien de détraqué dans ma constitution.

Seulement...

Oui, essayons d'être bien franche vis-à-vis de nous-même... lisons en nous, non pas avec des yeux qui se refusent à voir, mais avec un bon regard clairvoyant qui ne peut pas être volontairement aveugle.

Eh bien ?

Je me tâte, je m'ausculte, je m'examine... Rien

de cassé ?

Alors ?

Alors, c'est que le moral ne va pas, il me faut bien l'avouer, je m'ennuie, je me sens triste, je vois la vie en noir et mes yeux toujours sont gonflés de larmes, sans que rien motive ce besoin de pleurer.

Pourquoi ne pas oser dire cela à grand-mère ?

Quelle pudeur ou quelle crainte m'arrête ?

Pourquoi aussi ne pas essayer de réagir et quel plaisir maladif ai-je à entretenir cette mélancolie qui finit par annihiler mon être physique dans une dangereuse torpeur ?

Allons, encore un peu de franchise, mademoiselle !

Regardez bien les replis ténébreux de votre âme, que voyez-vous ?

Les yeux clos, je descends en moi-même, et j'ai la sensation d'une chute vertigineuse... Je voudrais me cramponner, car je sens que je glisse, sans arrêt, sur une pente rapide qui m'entraîne loin... bien loin de tout ce que j'ai

aimé jusqu'ici. Oh ! mes innocents rêves d'enfant, mes radieux contes de fées dont je peuplais jadis mon imagination de fillette éveillée, mes beaux projets d'avenir, mes désirs de ne jamais quitter Castel-Pic, de ne pas m'éloigner de grand-mère...

Pourquoi êtes-vous relégués dans l'ombre, si loin déjà que je ne vous aperçois plus ?

Quel nom, quelle image rayonnante, ont effacé les vôtres ?

Quels désirs me sont nés que je ne soupçonnais pas auparavant ?

Et vers quelle aspiration s'élancent à présent mes vœux ?

Petite Yane, ne regardez plus en vous-même. Essayez même de repousser l'obsession qui vous poursuit.

Il y a de la folie dans votre tête... de la folie dans vos pensées... de la folie dans votre cœur !

*

– Avec qui parlais-tu, tout à l’heure ?... ai-je demandé à Fauste quand elle est entrée, ce matin, dans ma chambre, pour m’apporter une tasse de lait fraîchement tiré.

– Avec M. Dhor, a répondu la brave servante.

– Comment ! si matinal déjà, M. Dhor ?

– Mais oui, Mademoiselle. Probable qu’il dort mal depuis quelques jours ; voici trois matins de suite que je le rencontre sur mon chemin quand je reviens de l’étable avec mes deux seaux de lait.

Elle prit la tasse vide, que je lui rendais après en avoir bu le breuvage crémeux, et ajouta :

– C’est un jeune homme bien aimable avec chacun, que M. le professeur. Il me faisait un peu peur, au début, à cause de sa gravité ; mais, maintenant, je vois qu’il n’est pas bien terrible.

J’eus un sourire un peu mélancolique.

– Je ne suis pas encore bien hardie avec lui, avouai-je à mi-voix. Il me fait toujours peur, à moi !

– Pas possible !... s'écria Fauste. Il aime poliment Mademoiselle, pourtant, à en juger par l'intérêt qu'il prend à sa santé.

Mon visage s'était soudainement empourpré.

– Comment ! M. Dhor s'inquiète de moi ? demandai-je avec doute.

– Je crois bien !

– Tu me vois stupéfaite : ce monsieur glacial s'occupe si peu de moi depuis son arrivée ici !

– Et, pourtant, il me parle de vous chaque fois qu'il me rencontre.

– Il te ?... Mais, raconte ? C'est intéressant, cela ! Mais pourquoi parle-t-il de moi... justement avec toi ?

– Dame ! Il sait bien que c'est moi qui vous soigne !... Encore, tout à l'heure, il me demandait comment vous aviez passé la nuit et il paraissait navré de savoir que vous ne quitteriez pas encore aujourd'hui la chambre.

Je n'en croyais pas mes oreilles, mais cela me semblait très doux d'entendre dire que mon professeur daignait s'intéresser à moi.

Et, sans remarquer mon trouble, la vieille femme continuait :

– Hier, M. Dhor a beaucoup insisté auprès de M^{me} la marquise pour qu'elle fasse venir le docteur, mais celle-ci semblait fort hésiter, pour des raisons intimes que votre professeur devait connaître, car il a dit, tout à coup :

« – Si ma présence ici, à Castel-Pic, devait être un empêchement à la venue d'un médecin, alors que celui-ci me paraît utile et même indispensable, je préférerais m'éloigner immédiatement. Plutôt que savoir M^{lle} Yane sans soins éclairés, j'irais moi-même chercher un docteur, dussé-je être reconnu et mes affaires compromises. »

J'eus un long tressaillement à ces paroles de M. Dhor que me répétait la brave fille. Et, en éclair, le souvenir de certain attentat traversa à nouveau mon cerveau.

Cet homme froid, impénétrable, sobre de paroles, si c'était... ?

Mais non, je perds la tête ! M. Dhor est

beaucoup trop pondéré pour être assimilé à un militant terroriste...

Un de leurs chefs, peut-être ?...

J'ai fermé les yeux sous cette pensée pénible qui évoque des responsabilités plus grandes encore.

Si cela était, pourtant !

L'impression est abominable ! Et, pourtant, je me sens malgré tout des possibilités de miséricorde, d'abnégation, de dévouement... *si cela était !*

Mais, secouant l'idée importune et cruelle, j'ai repris contact avec Fauste :

– Qu'est-ce qu'elle a répondu, grand-mère, aux protestations de mon professeur ?

– Dame ! M^{me} la marquise a bien été forcée de promettre à M. Dhor qu'elle prendrait aujourd'hui une décision et qu'elle ferait venir le vieux médecin Wedka, de Koziol, si vous n'allez pas mieux.

– C'est donc pour cela que M. Dhor s'inquiète si fort de ma santé, expliquai-je à Fauste. Il ne

veut pas se sentir responsable d'un manque de soins.

Mais elle secoua la tête.

– Non, bien sûr, il ne pense pas à lui, mais à vous seule... Je suis vieille et sans instruction, mais je vois et devine bien des choses, sans qu'on ait besoin de me les expliquer.

– Heu !... fis-je avec une moue sans illusion. Tu ne peux pas comprendre l'égoïsme féroce de notre hôte, qui s'enferme dans une carapace de correction ou de silence indifférent, pour ne pas être obligé de s'occuper des autres...

– Eh bien ! alors, pourquoi parle-t-il tout le temps de vous, depuis que vous êtes malade ?

De nouveau, je me sentis rougir pendant qu'elle poursuivait avec conviction :

– Croyez-m'en, Mademoiselle Yane, vous avez un véritable ami en M. Dhor !

Et, devant cette affirmation répétée, je n'essayai plus de protester. C'était tellement doux et réconfortant à l'âme une pareille perspective !

J'en ressentais même une joie si grande que j'avais du mal à la concentrer.

Cependant, les paroles que Fauste m'avait rapportées me paraissaient être si graves que je crus devoir faire à la servante une sage recommandation :

– Écoute, ma brave Fauste, lui dis-je, veux-tu m'assurer un grand calme en même temps qu'un grand plaisir ?

– De tout mon cœur, Mademoiselle.

– Eh bien ! ne parle jamais à personne de la conversation que tu as surprise entre M. Dhor et mon aïeule. Les paroles qu'ils ont échangées peuvent avoir plus d'importance que nous ne le supposons, et ce serait mal de nuire à mon professeur par une indiscretion sans valeur pour nous.

– Mademoiselle n'avait pas besoin de me recommander cela. Je devinais bien que les paroles entendues n'étaient pas de celles qu'on peut impunément colporter. Si je les ai répétées à Mademoiselle, c'est qu'elles pouvaient lui faire

plaisir... à cause de... de l'intérêt que lui porte M. Dhor et de... l'amitié qu'elle a bien certainement pour ce jeune monsieur.

Je n'ai pas répondu.

Qu'aurais-je pu dire ?

Brave Fauste !

J'ai noué mes deux bras autour de son cou et je l'ai embrassée bien franchement sur les joues.

Elle m'a quittée en riant malicieusement, heureuse de m'avoir fait plaisir ; pourtant, elle ne se rendait pas compte entièrement de toute l'étendue de la joie qu'elle m'avait causée.

*

– Eh bien ! petite Yane, comment nous sentons-nous ce matin ?

J'ai tourné la tête vers grand-mère dont la voix si tendrement maternelle me tirait d'un demi-sommeil peuplé de rêves fous.

– Mieux, il me semble, ai-je répondu en

tendant mon front vers elle pour qu'elle pût y déposer un baiser.

– Mieux ? Enfin !... s'écria-t-elle avec une sorte de soulagement.

Et elle plongea ses yeux dans mes yeux m'examinant attentivement, prête à nouveau à me retourner en tous sens pour m'ausculter à sa manière.

Mais elle vit sans doute sur mon visage quelque chose qui la rassura, car elle confirma :

– Oui, tu as meilleure mine, ce matin. Tes yeux, surtout, ont perdu cette langueur, cette mélancolie, qui m'inquiétaient tant.

Je me sentis rougir et, un peu gênée, je tournai la tête.

Doucement grondeuse, elle continuait :

– Vilaine enfant chérie, qu'avez-vous donc eu pour nous inquiéter tous ainsi ?

– Je ne sais pas, grand-mère, fis-je, mutine. Mais c'est la pensée que vous alliez faire venir le docteur qui m'a certainement fait aller mieux ce matin.

– Qui donc t’a parlé du docteur ?

– Fauste, en m’apportant tantôt mon lait.

– Et notre vieux médecin te fait si peur que ça ?

– Oh ! non !... C’est... c’est, à cause de M. Dhor.

Elle eut un léger sursaut et ses yeux m’interrogèrent.

– Oui, expliquai-je, j’ai craint *qu’il ne s’éloignât et que ses affaires en fussent compromises.*

Mes paroles parurent bouleverser grand-mère.

– Grand Dieu ! qui t’a dit ?... demanda-t-elle.

– J’ai deviné, répondis-je, ne voulant pas trahir Fauste.

– Mais deviné quoi ? insista-t-elle.

– Bien des choses que vous n’osiez pas me dire sur *mon professeur.*

Et, comme elle paraissait pétrifiée, je l’attirai à moi et, nouant mes bras autour de son cou :

– Voyez-vous, bonne-maman, lui dis-je à l’oreille, je suis une grande fille maintenant, et je vois, je comprends, sans qu’il soit besoin de m’expliquer... Il y a longtemps que M. Dhor n’est plus un professeur pour moi : il était à la fois trop préoccupé et trop homme du monde... Sûrement, notre hôte portait le poids de pensées trop lourdes... de responsabilités ou de regrets terribles... Vous l’entouriez aussi de tant d’égards... de tant de discrétion... il m’aurait fallu être aveugle pour ne pas m’apercevoir que la présence de M. Dhor à Castel-Pic n’était pas naturelle. Notre retraite était un asile... un refuge... pour celui qui pouvait craindre d’être reconnu, poursuivi... traqué, peut-être !

– Mon petit, je t’en prie ! protesta-t-elle faiblement.

Elle s’affolait, mais je souris avec tant de dévouement et de câline tendresse :

– Le droit d’asile, ma bonne et charitable maman, a toujours été de mode à Castel-Pic, tous nos aïeux l’ont respecté et nos murailles ne sont si épaisses que pour permettre aux proscrits de

respirer en paix... Croyez-vous donc que votre petite-fille ne connaît pas la tradition et ne la respecte pas ?

– Ma pauvre chérie, ne parle jamais de tout ce que tu penses à personne.

– Oh ! soyez tranquille. Ce n'est pas moi qui trahirai notre hôte.

J'avais mis tant de chaleur à prononcer ces mots, qu'elle dut être convaincue de ma bonne foi.

Cependant, elle ne parvenait pas à retrouver son calme, et elle me regardait avec une sorte d'anxiété mêlée de joie.

– Ainsi, ce n'est pas la peine de faire venir le médecin ?

– Du tout... Je vais être bien raisonnable, boire toutes les tisanes qu'il vous plaira et essayer de manger un pain de douze livres tous les jours ; je ferai l'impossible pour être solide et éviter de faire appeler le docteur.

– Pourtant, Yane, si tu te sentais réellement malade, il vaudrait mieux...

Mais je l'interrompis :

– Non, non, grand-mère, ne dérangez personne pour moi. Maintenant, soyez tranquille, je vais guérir, et très vite ! Fauste, qui est une brave et bonne fille, m'a trouvé un excellent remède... je sens déjà que je vais mieux.

– De quel remède veux-tu parler ?

– Chut ! ne cherchez pas, grand-mère... ou, plutôt, si ! C'est du lait !

– Du lait ?

– Oui... Elle m'en apporte tous les matins... du lait tout chaud qu'elle vient de tirer... Pendant que je bois, elle me donne des nouvelles... de tous ! Et son lait me guérit... oh ! très vite !... ainsi, tenez, la tasse que j'ai bue tantôt m'a fait un bien énorme... C'est depuis que je suis plus gaie et plus forte !

– Tu es une incorrigible gamine, fit grand-mère, qui croyait vraiment que je plaisantais.

Et, pleine de ravissement devant ma meilleure mine, elle m'embrassa par trois fois avant de me quitter.

– Dites à M. Dhor que je vais mieux et qu’il ne s’inquiète pas ! lui criai-je, comme elle gagnait la porte.

Elle me fit un signe de tête affirmatif, mais, en même temps, elle portait un doigt sur ses lèvres, pour me recommander la discrétion.

*

– Fauste ! donne-moi un peignoir.

– Et pour quoi faire ? Vous n’allez pas le mettre, je pense ?

– Si. Je vais essayer de me lever.

– Mais, vous n’en aurez jamais la force.

– Au contraire. Je me sens des crampes dans les jambes, aujourd’hui... Il me semble que j’ai besoin de courir et de gambader comme un jeune chien... Le lit, toute la journée, me rendrait véritablement malade, à présent.

La brave fille hochait la tête, pas du tout convaincue. Cependant, elle m’apporta une

chaude robe de chambre en flanelle blanche qu'elle m'aida à passer.

– Puisque Mademoiselle le veut !... Mais sûrement que Madame me grondera de l'avoir laissée se lever.

Je me croyais très forte, mais dès que je fus seulement assise sur le rebord de ma couche, mes pieds reposant sur la fourrure d'ours de ma descente de lit, je me sentis soudain extrêmement faible. Tout tournait autour de moi et si Fauste ne m'avait soutenue, je serais certainement tombée.

– Quand je le disais à Mademoiselle !... C'est de la démente de vouloir se lever si tôt. Allons, je vous en prie, recouchez-vous vite.

Notre dévouée servante me grondait d'une voix affectueuse qu'elle cherchait à rendre bourrue pour mieux influencer ma volonté ; mais la crainte d'être obligée de me remettre au lit me donna un peu de courage pour faire quelques pas.

– Soutiens-moi jusqu'à ce fauteuil, tu le rouleras auprès de la fenêtre et j'y resterai le temps que tu fasses le nettoyage de ma chambre.

– Alors, ce ne sera pas long, car je vais me hâter

– Ne te presse pas ! Profite, au contraire, de ce que je suis levée pour mettre des draps frais à mon lit : cela me décidera à rentrer dedans.

Tout en bougonnant, l'excellente femme fit ce que je lui demandais ; puis, avec une véritable ardeur, elle mit tout en ordre dans l'appartement.

Pendant ce temps, je procédais un peu à ma toilette.

En gestes lents, que la faiblesse rendait indécis, j'essayai et parvins à natter mes longs cheveux, après m'être livrée à quelques ablutions dans une cuvette d'eau que Fauste posa sur une chaise auprès de moi.

Ces quelques mouvements m'avaient très vite épuisée et, assez rapidement, je me sentis lasse.

J'achevais à peine et Fauste terminait également son ouvrage, que la voix de grand-mère retentit.

Elle parlait à quelqu'un d'invisible encore, mais que tout de suite, au trouble violent qui

s'empara de moi, je sentis être M. Dhor.

– Je vous affirme que Diane est beaucoup plus forte, aujourd'hui. Tenez, vilain incrédule, entrez avec moi et venez la voir.

Il me sembla que son interlocuteur se défendait un peu de ce qu'il pouvait considérer comme une visite indiscrete.

Mais grand-mère ouvrait la porte de ma chambre et, pénétrant plus avant, m'apercevait dans le fauteuil.

– En voilà une bonne surprise ! s'écria-t-elle. Tenez, monsieur Dhor, regardez donc cette pauvre malade qui vous cause tant d'inquiétudes ! Êtes-vous rassuré, à présent ?

Ainsi interpellé, le jeune homme avait franchi le seuil de ma chambre.

Je me sentis rougir à sa vue, tandis qu'un peu interdit de me voir levée, il s'avançait vers moi en s'excusant de son indiscrete présence.

En même temps, il scrutait attentivement mon visage un peu amaigri.

– Pas encore bien forte ? fit-il avec un sourire

amical qui me parut céleste.

Ma maladie l'avait donc désarmé, le hautain jeune homme !

– Oh ! je vais mieux. Ce n'est plus que l'affaire de quelques jours... les plus longs et les plus ennuyeux d'ailleurs, car, sans force encore pour quitter ma chambre, je vais joliment m'ennuyer dans ce fauteuil.

J'espérais secrètement qu'il allait m'offrir de venir quelquefois me tenir compagnie, mais il garda un silence prudent.

Et je repris, un peu déçue, mais déjà résignée :

– Bah ! je rangerai en face de moi, sur la chaise longue, toutes mes poupées que je sortirai de l'armoire. Avec un peu de bonne volonté, je m'imaginerai, comme autrefois, que ce sont des personnes vivantes, et je sentirai moins mon isolement et ma solitude.

J'avais parlé sans le regarder, un sourire triste aux lèvres et un nuage de mélancolie dans les yeux.

Comme il ne parlait pas, je tournai la tête vers

lui.

Il regardait pensivement au loin, avec l'air absent et fermé qu'il prend quelquefois.

– Vous êtes un peu grande pour jouer à la poupée, fit-il enfin, me prouvant ainsi qu'il avait bien entendu mes paroles.

Ma grand-mère s'était éloignée de nous et, à l'autre bout de la pièce, elle donnait des ordres à Fauste qui, avec un crayon, prenait des notes sur un bout de papier... pour le menu, probablement.

M. Dhor se pencha un peu vers moi.

– Ce sont des distractions de votre âge qu'il vous faudrait, poursuivit-il à mi-voix.

– De la tapisserie ? Merci bien ! Je préfère ne rien faire.

Une amertume perçait dans mon exclamation. J'eus peur de l'avoir froissé dans l'intérêt qu'il me portait ainsi, si ouvertement, pour la première fois.

Et, levant mes yeux découragés sur lui, j'expliquai :

– Si vous saviez combien je suis lasse d’avance de cette vie toujours pareille ! L’idée de recommencer à vivre comme autrefois m’ôte l’envie de guérir.

– Aussi vous faudrait-il une autre existence, quelques amies de votre âge... des visites, des promenades, des voyages.

Je hochai la tête.

– Pas la peine de demander cela à grand-mère, elle ne voudrait jamais.

– Il le faudrait, cependant, murmura-t-il, une flamme aiguë au fond de ses prunelles bleues.

En riant, il ajouta :

– Je parie que je suis un des rares hommes... peut-être même le seul qui ait franchi la grille de Castel-Pic ?

– Vous êtes le seul que j’aie jamais vu y séjourner, répondis-je sur le même ton amusé. Je puis même ajouter, continuai-je avec un peu d’amertume, que vous êtes le seul homme avec qui j’aie jamais conversé.

– Alors, quelle idée vous faites-vous de

l'humanité ? s'écria-t-il avec étonnement.

– Une fausse, probablement. D'après mes lectures, il me semble qu'elle doit être composée de héros et de monstres. Les uns ont toutes les qualités et les autres tous les défauts.

– Et, naturellement, vous m'avez classé dans ces derniers ? fit-il en souriant.

– Oh ! pouvez-vous dire ! m'écriai-je avec feu. Si vous saviez quelle estime j'ai pour vous !

– De l'estime ! dit-il, frondeur. De l'estime comme vous en avez pour le curé, le maire ou l'instituteur de la commune, qui vous paraissent estimables parce que chacun leur parle poliment et qu'ils ont des allures vénérables. L'estime, c'est la monnaie courante qu'on a pour toutes les personnes qui paraissent vivre honorablement aux alentours de votre domicile !

– Non, non ! m'écriai-je, profondément troublée de la vivacité de son ton, sous lequel je sentais une violente protestation. C'est de l'estime plus grande et plus forte que ce que vous croyez que j'ai pour vous... C'est de l'amitié... de

l'amitié... de l'amitié sincère qui va jusqu'à l'affection... Oh ! oui, véritablement, de l'affection !

Je m'arrêtai, le visage empourpré, devant l'aveu qui venait de m'échapper.

Mais il ne semblait rien remarquer, car il s'écria brusquement :

– Je n'en veux pas, de votre amitié ; je n'en veux pas, de votre estime, ni de votre affection, parce que vous me les donnez sans savoir, en aveugle, sans points de comparaison. Vous ignorez ce qu'est le monde, et, parce qu'il vous est inconnu, vous le résumez en deux ou trois êtres dont je suis. Accepter une part de cette affection que vous m'offrez serait aussi déloyal que d'obtenir de l'argent, par surprise, d'un enfant qui n'en connaîtrait pas la valeur.

« Non !... acheva-t-il, presque violemment. Je n'en veux pas, de votre amitié ; gardez-la ! Je n'en veux pas, parce que je suis un honnête homme et que vous n'êtes qu'une enfant. »

– J'aurai bientôt dix-huit ans, protestai-je à

mi-voix, les yeux pleins de larmes devant sa véhémence.

– Dix-huit ans ! Et cela vous paraît très vieux ? dit-il en se radoucissant subitement.

– Oui, très vieux ! Le temps m’a paru si long avant votre venue !

Il eut un frémissement intérieur qu’il réprima difficilement, car je vis ses lèvres remuer sans qu’aucun son en sortit.

Sa main, cependant, dans un mouvement spontané, irréfléchi, et qu’il parut regretter aussitôt, avait saisi la mienne.

Je sentis ses doigts fiévreux presser les miens avec force, et ce contact brûlant me troubla étrangement et fit couler dans mes veines comme une onde de feu. Je m’aperçus alors combien cet homme me troublait ! Le simple toucher de sa main sur la mienne me faisait défaillir.

Et j’étais divinement heureuse, ne sentant plus ma fatigue, ma faiblesse, parce qu’il était là, près de moi, et me parlait !

Ma grand-mère se rapprochait de nous.

– Eh bien ! mon cher hôte, disait-elle joyeusement, comment trouvez-vous ma petite-fille ?

– Physiquement, aussi bien que possible, vu les circonstances.

– Quand je vous le disais !

Et, s’adressant à moi :

– Tu vas vite te remettre au lit, pour ne pas trop te fatiguer au commencement. Il faut que tu ailles de mieux en mieux pour que, dimanche, tu nous fasses la joie de venir jusqu’à la salle à manger partager notre repas.

– Oh ! oui ! m’écrai-je joyeusement. J’ai hâte de quitter ma chambre.

– La colombe a besoin d’espace, fit M. Dhor en souriant.

Et, me regardant avec un sourire d’intelligence, il ajouta :

– Nous lui ouvrirons bientôt, toutes grandes, les portes de sa cage...

Grand-mère ne comprit pas, mais, moi, je me

sentis rougir...

Une joie divine faisait battre tumultueusement mon cœur dans ma poitrine...

*

J'avais enfin quitté ma chambre et, radieuse de joie intérieure, trouvant la vie belle parce que grand-mère me souriait souvent et que M. Dhor ne me fuyait plus, je goûtais béatement le charme de ma convalescence.

Un matin, notre hôte m'aborda joyeusement :

– Mademoiselle Diane, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

– Laquelle donc ? fis-je, souriante.

– M^{me} de Noyvic vient de prendre de grandes décisions à votre sujet.

– Ah ! vraiment ?

Malgré le ton joyeux de mon interlocuteur, une appréhension venait de me pincer le cœur.

On dirait que, instinctivement, je me méfie toujours des décisions de bonne-maman.

– De quoi s’agit-il ?

Il s’assit en face de moi et m’expliqua :

– M^{me} votre grand-mère, après bien des hésitations, consent enfin à vous laisser quitter Castel-Pic.

– Quitter Castel-Pic ? répétais-je, étonnée.

– Oui, pour quelques mois. Vous voyagerez, vous aurez des amies, vous irez dans le monde... au bal, au théâtre... Vous visiterez la France... Paris ! Vous profiterez enfin de distractions autres que celles dont vous avez joui jusqu’ici, et ces changements vous feront connaître d’autres horizons et d’autres visages que ceux contemplés depuis treize ans à Castel-Pic.

De souriante, j’étais devenue instinctivement sérieuse. La perspective de cette vie nouvelle qu’il m’annonçait me rendait grave, comme si elle cachait, entre ses aspects brillants, une noire désillusion.

– Grand-mère m’accompagnera ? interrogeai-

je, un peu inquiète.

– Non. Elle vous confiera à la baronne Le Roux, une de ses amies, très mondaine, qu'elle affectionne tout particulièrement.

– Je sais...

– Cette dame sera heureuse de vous recevoir et de vous introduire dans le monde de ses relations.

– Et vous ? fis-je tout à coup brusquement, comme si je sortais d'un songe.

– Moi ? dit-il, interdit.

– Oui, vous ? Qu'est-ce que vous ferez, dans tout cela ?

– Mais rien ! Je passerai encore quelques semaines ici, puis je partirai à l'époque convenue pour mon départ.

– Sans attendre mon retour ?

– Je ne le pourrai probablement pas... Et je le regretterai fort, croyez-le bien.

Cette dernière phrase était si correcte, si conventionnelle, que j'en sentis mieux l'ironie en cette minute.

Des larmes me mouillèrent les yeux.

– Je ne veux pas partir ! criai-je en sanglotant. Pourquoi avez-vous demandé à grand-mère qu'elle m'éloigne d'ici ?

– Parce que votre santé...

– Je ne suis pas malade ! protestai-je dans un redoublement de chagrin.

– Votre santé morale, alors, reprit-il avec douceur. Vous avez besoin de distraction ; vous êtes en âge d'apprendre à vous diriger dans le monde... Est-ce entre les murs de Castel-Pic que vous comptez passer toute votre existence ?...

Il eût pu continuer longtemps ainsi. Je ne l'écoutais pas.

Le visage caché dans mes mains, je sanglotais sans réserve.

– J'étais si heureuse, depuis quelques jours ! dis-je à travers mes larmes. Vous sentiez bien que, maintenant, je ne m'ennuyais plus. Auprès de grand-mère... de vous... j'étais heureuse. J'aurais voulu que cela durât toujours... je ne demandais pas un autre bonheur !

– Mais, moi, je veux que vous voyiez d’autres dames que votre aïeule, d’autres hommes que moi. Je veux que des compagnes de votre âge vous disent des confidences, que des jeunes gens de votre monde vous fassent la cour...

– Pour quoi faire ? interrompis-je, le regard dur au fond de mes prunelles.

– Pour que vous ne preniez pas un mari sans points de comparaison, à l’aveuglette et au petit bonheur.

– D’avance, je hais tous ceux qu’on me présentera...

– Taisez-vous ! s’écria-t-il brutalement. Est-ce que vous savez ?... Pouvez-vous savoir ?

– Oh ! je sens bien !

– Enfantillage ! Le premier homme venu vous fera changer d’avis.

– Jamais !

– Nous verrons bien.

– Oui, nous verrons ! Je suis plus fidèle dans mes sentiments que vous ne le supposez.

– La vie est plus forte que notre volonté. Je ne doute pas de la beauté de vos facultés : affection, droiture, fidélité ; vous êtes capable des plus précieuses qualités. Votre moi intime, cependant, ne pourra arguer de ses aptitudes que lorsque celles-ci auront été passées à l'épreuve des tentations. Pour révéler l'or pur, la pierre de touche est indispensable.

– D'où vous concluez que je dois quitter Castel-Pic ?

– Oui. Vous devez vous mêler à un autre milieu, connaître de nouveaux usages, voir d'autres horizons... vivre au milieu du monde, en un mot.

– Mais, remarquai-je docilement après un instant de réflexion, comment saurez-vous l'effet que les voyages auront fait sur moi ? Qui vous dira le résultat de cette cure morale que vous prétendez me contraindre à faire ?

– Je resterai en relations épistolaires avec M^{me} de Noyvic.

– Alors, vous ne reviendrez jamais ici ? fis-je

en tremblant, avec une grande envie de recommencer à pleurer.

Mais, un peu fébrilement, il me rassurait :

– Si, je reviendrai... Est-ce que je pourrais ne pas revenir ?

Il posa sur moi ses yeux sombres, qui parurent vouloir me pénétrer, comme s'il cherchait à sonder mon âme. Puis son regard, par la fenêtre ouverte, alla se perdre vers l'infini.

– Je reviendrai, répéta-t-il sourdement. *Il le faudra bien...*

Il y avait une telle gravité dans ces derniers mots que mon cœur se mit à battre à grands coups dans son enveloppe charnelle.

– Bien vrai ? questionnai-je, pâle d'émotion.

– Oui, confirma-t-il ; je trouverai moyen de revenir ici quand vous y serez de retour... Je vous le promets... Dussé-je ne rester que vingt-quatre heures !

– C'est peu !

– Ce sera assez.

Un silence douloureux tomba entre nous.

Chacun de nous suivait gravement le fil de ses pensées, qui l'entraînait mélancoliquement vers l'avenir incertain, vers cet avenir mystérieux que nous aurions voulu saisir et qui se déroulait derrière son paravent de mois et d'années dont nul n'est le maître ici-bas.

Après un long moment sans parler, je relevai la tête vers mon compagnon.

– Et si, après ce stage que vous m'imposez, vous reconnaissez que je n'ai pas changé ?

– Cela est improbable.

– Mais encore ?

– Eh bien ! je renoncerai à m'occuper de vous.

Je le regardai d'une façon si directe qu'il détourna les yeux.

– Dois-je entendre par-là que vous considérerez comme une preuve d'inintelligence mon attachement à la vie simple et paisible que j'ai menée à Castel-Pic ? Mon attachement à tout ce que j'ai aimé, à tout ce qui a fait ma joie et mon espoir jusqu'à ce jour vous déplairait-il

réellement ? Rester fidèle à des choses, à des êtres, à des sentiments qui font partie adéquate de soi-même est donc, pour vous, un signe d'infériorité et de déchéance ? À votre avis, les gens supérieurs seraient ceux qui changent, qui varient, qui trahissent sans cesse ?

J'avais parlé avec feu, mettant toute ma fougue dans ma protestation.

Maintenant, M. Dhor me regardait en souriant.

– Quel réquisitoire terrible contre ma malheureuse phrase ! fit-il, amicalement railleur.

Je me rendis compte de mon emportement et je me sentis rougir de confusion.

– Vous êtes tellement sérieux, aussi, en me disant de pareilles choses ! répondis-je, embarrassée.

Il se pencha vers moi et prit mes mains entre les siennes.

– Écoutez-moi, petite Yane. Faisons une trêve, voulez-vous ? Nous reprendrons cette conversation plus tard... après votre retour. D'ici là, allez auprès de la baronne Le Roux, comme en

a décidé votre aïeule : amusez-vous bien en sa compagnie : voyagez, profitez de tout ce qui vous entourera ; instruisez-vous de tout et sur tout ; puis, revenez-nous bien aguerrie contre la vie et pouvant la regarder en face en toute connaissance de cause.

– Vous croyez que quelques mois suffiront pour cela ? fis-je malicieusement.

Il fut interloqué, mais répondit aussitôt :

– Ce sera suffisant pour vous ouvrir les yeux sur un monde que vous ignorez.

– Mais, sapristi ! puisque je ne veux pas le connaître, ce fameux monde que vous me prônez !

– Chut ! dit-il en me posant un doigt sur les lèvres. Ne recommençons pas notre discussion. Il est bien entendu que vous ne voulez rien savoir en dehors de Castel-Pic et que vous n'irez chez la Baronne Le Roux que pour me faire plaisir...

Il insista, scandant bien chaque mot :

– Absolument... rien que pour me faire plaisir.

– Oh ! ça, vous l'avez dit : ce sera pour vous

faire plaisir ! affirmai-je franchement, mais les yeux brouillés d'humidité devant ce départ imminent dont il paraissait parler avec tant de légèreté.

– Eh bien ! c'est entendu ! accepta-t-il, sans voir mon émotion. Vous partirez de plein gré, sinon avec joie ! D'ici là, n'en parlons plus et vivons en bons camarades qu'aucun souci n'assombrit. Est-ce entendu ? ajouta-t-il en me serrant la main.

– Convenu !... dis-je en lui rendant son étreinte.

Et, aussitôt, j'interrogeai :

– Quand dois-je partir ?

– M^{me} de Noyvic a parlé de la fin de la semaine.

– Si tôt ?

– Dame !... Le plus vite n'est-il pas le mieux ?

Mais il vit mon visage subitement allongé, et il demanda indulgemment :

– Qu'est-ce qui va mal encore ?

– Je songe, répondis-je gravement, que cela ne fait plus que quatre jours à goûter cette bonne camaraderie que vous m’offrez. N’eût-il pas été meilleur d’en jouir plus longtemps et de remettre après votre départ cet exil que vous m’imposez ?

– Je croyais que vous m’aviez promis, tout à l’heure, de partir sans difficulté, fit-il tristement. Cependant, je ne veux pas peser plus longtemps sur votre volonté : s’il vous en coûte trop de quitter Castel-Pic, demeurez-y, mais, avant huit jours, j’en serai loin, afin de vous laisser toute latitude d’y vivre à votre guise.

– Vous feriez cela ? m’écriai-je, bouleversée.

Il répondit :

– Je le ferais... vous m’y contraindriez.

– Alors, soyez tranquille ; je partirai dans quatre jours, fis-je en détournant la tête pour qu’il ne vît pas les larmes dont mon visage était de nouveau ravagé.

Mais il les devina, car sa main vint derechef presser la mienne.

– Ne me tentez pas, petite Yane. La vue de vos

larmes me trouble profondément... plus que vous ne pouvez le supposer ! Soyez généreuse : donnez-moi vite de beaux sourires qui réconfortent et encouragent...

À travers mes pleurs, je m'efforçai de sourire comme il le demandait, mais les sanglots se tassaient à ma gorge et j'avais peine à les retenir.

– Pardonnez-moi c'est... c'est plus fort que moi, bégayai-je, en pleurant pour de bon, cette fois.

Il me regardait ardemment.

Tout à coup, il porta mes doigts à ses lèvres et les couvrit de baisers. Puis, brusquement, il me repoussa et sortit de l'appartement avec une hâte fébrile... comme s'il fuyait une tentation irrésistible.

J'ai longuement pleuré... de joie et de tristesse !

J'ai le ciel dans le cœur parce que tout rayonne en moi et que *j'espère* comme jamais je n'avais osé le faire jusqu'ici.

Ma pensée reste triste parce que l'heure du départ, l'heure de la séparation d'avec tout ce que j'aime, sonnera bientôt. Et je me prends à sangloter à cette perspective...

Sur mes doigts, je ressens encore une brûlure... la brûlure de baisers qui ne s'effaceront jamais !

Sonnez, grelots argentins, dans ma tête ; travaillez, folle du logis ; voltigez, papillons gris et noirs, l'ensemble est délicieux quand même...

*

La pluie tombe.

Le ciel est gris.

De gros nuages sombres courent les uns après les autres, semblant se chercher chicane.

Parfois, un éclair en zigzag déchire les nues ; un roulement sourd de tonnerre se fait entendre au loin pour éclater bientôt, formidable et assourdissant, dans la vieille demeure dont les vitres tremblent lugubrement.

Cet après-midi est une véritable veillée des armes pour moi.

C'est demain que je pars...

Depuis le matin, j'erre pensivement de pièce en pièce, regardant chaque chose, chaque meuble, avec émotion. Il me semble que je n'ai jamais si bien aimé ces êtres inanimés que depuis que je vais les quitter.

Pour la première fois, j'ai l'intuition que les choses ont une âme qui parle à la mienne. Ce vieux fauteuil dans lequel je me suis si souvent assise ; ce prie-Dieu sur lequel je m'agenouillais chaque soir et chaque matin ; ce piano qui chantait mes joies et mes tristesses ; ces livres avec lesquels j'ai si souvent conversé ; cette tapisserie... oui, même cette tapisserie insipide que je regarde avec émotion et que je quitte avec regret.

Et voici déjà la nuit... Le jour n'est plus ! Encore quelques heures et le soleil de demain éclairera mon départ.

Les heures vont vite quand on voudrait les

retenir !

Si seulement je pouvais les remplir consciencieusement, en jouir avec intensité. Mais tout semble conspirer à les rendre plus mornes encore.

Ma tristesse semble avoir déteint sur chacun ; grand-mère, si remuante ordinairement, est plutôt silencieuse.

Je devine qu'elle me voit partir avec peine et que la perspective de rester seule ne la séduit guère. Ô chère grand-maman, combien il y a de résignation dans votre silence !

M. Dhor n'est guère plus communicatif ! Sans avoir repris à mon égard sa hautaine réserve des premiers jours, il évite cependant de me regarder et de se trouver en tête à tête avec moi. Je devine qu'il craint mes larmes et qu'il ne redoute pas moins sa faiblesse.

Ma bonne aïeule étant toujours entre lui et moi, il peut être bien certain que nos paroles ne sortiront pas de la banalité permise.

Et, d'ailleurs, est-il bien certain que nous

aurions quelque chose d'autre à nous dire ? Les mots ne se tairaient-ils pas d'eux-mêmes sur nos lèvres et ne reculerions-nous pas instinctivement devant la gravité des seules paroles que nous pourrions échanger... du moins que *je voudrais pouvoir échanger avec lui* ? Car je ne suis pas sûre que notre hôte soit possédé du même désir...

Oh ! cette ignorance pénible ! Ce serait si doux, pourtant, d'être sûre de ce que M. Dhor agit au fond de lui-même, de savoir si ses sentiments suivent un chemin pareil au mien !

Doute cruel... bienfaisant peut-être, si je suis seule à poursuivre mon rêve. C'est si douloureux d'apprendre qu'on s'illusionne et qu'on prend ses désirs pour la réalité !...

Alors, il vaut peut-être mieux que la présence de ma chère grand-mère s'oppose à un tête-à-tête périlleux ou décevant.

Des phrases quelconques et inutiles empêchent l'esprit de poursuivre de trop radieuses visions...

Restons donc dans une banalité mondaine et de bon ton !

Oui, parlons de tout, du ciel gris, de la pluie, de demain, de plus tard, mais ne parlons pas de ce à quoi nous pensons le plus.

Il y a trêve... observons-la !

*

C'est fini !

Mon départ de Castel-Pic est maintenant un fait accompli et, depuis hier soir, je suis à Paris, chez la baronne Le Roux, dans son petit hôtel de la rue de Madrid.

Mon hôtesse me paraît être une excellente personne. Un peu plus jeune que mon aïeule, elle a aussi plus de vivacité et d'entrain.

Elle m'a accueillie bien gentiment, en petite amie qu'elle aurait vue grandir, bien que ce fût la première fois qu'elle me vît réellement.

Je suis encore tout endolorie de ma séparation d'avec tout ce que j'aimais à Castel-Pic, et l'excellente femme me console maternellement

du mieux qu'elle peut.

En sa présence, j'évite de pleurer, car ce serait mal reconnaître son affectueux accueil que de lui montrer un visage chagrin ; cependant, je garde au fond de moi l'empreinte d'une mélancolie qui persistera longtemps.

*

Je ne puis arriver à m'endormir, ce soir. Malgré tout le charme d'une délicieuse chambre « Pompadour » et tout le luxe dont je suis entourée chez la baronne Le Roux, je ne parviens pas à éloigner ma pensée du vieux castel.

Et toujours mon départ, lugubre sous la pluie, me revient avec insistance.

C'était le matin.

Après avoir fait une assez longue toilette, je suis descendue déjeuner, prête et équipée pour partir.

Dans la salle à manger, je me revois posant

dans un coin mon petit feutre brun à plume blanche et mon ample manteau de drap écossais qui m'enveloppe des pieds à la tête et que grand-mère a fait venir de Kéthá spécialement pour ce voyage.

Puis, ces objets déposés sur une chaise, ainsi qu'un petit sac de voyage, je me suis tournée vers mon aïeule qui, silencieusement, emplissait ma tasse de chocolat.

Il n'y avait que deux déjeuners sur la table et, avant même d'embrasser ma chère maman, j'ai demandé :

– M. Dhor ne descendra pas, ce matin ?

– Non, ma chérie, nous déjeunerons en tête à tête, pour ce dernier repas... Ce sera comme autrefois, tu te souviens, quand nous n'étions que toutes deux ?...

Elle avait les yeux pleins de larmes à cette rapide évocation ; mais j'y prêtai peu d'attention sur le moment.

Une seule chose m'avait frappée : M. Dhor ne paraîtrait pas au déjeuner.

J'en avais eu un grand coup au cœur.

– M. Dhor n'est pas souffrant, je pense ? insistai-je, la voix étranglée.

– Du tout, répondit grand-mère, sans voir mon trouble. Notre hôte a reçu d'importantes nouvelles... de famille, je crois. Il a dû s'éloigner...

– Il est parti ! m'écriai-je, haletante, et l'interrompant malgré moi.

– Oui, avant que le jour paraisse, il a pris congé de moi.

– Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ? Nous aurions pu voyager ensemble.

– Mais il ne s'agit que d'une absence momentanée... des dépêches à lancer, des ordres à téléphoner, je ne sais trop. Il a dû aller jusqu'à Koziol.

– Alors, il va revenir tout à l'heure... avant mon départ ?

– Je ne pense pas. Il m'a dit de ne pas l'attendre pour le repas.

J'étais toute bouleversée de ce que j'entendais.

– Ainsi, je ne le verrai pas avant de m'éloigner ?... balbutiai-je, la gorge subitement serrée par les sanglots qui s'accumulaient.

– Non. Il n'a pu attendre... Il m'a chargée de te souhaiter un heureux voyage, de te dire...

Elle n'acheva pas.

Je m'étais laissée tomber sur une chaise et, la tête dans mes mains, je sanglotais éperdument.

Elle resta interdite et me contempla longuement. Bien des idées confuses devaient prendre corps dans sa tête et lui faire deviner des choses qu'elle n'avait pas su découvrir plus tôt.

Sur son visage ridé, une inquiétude, soudain, s'éveillait.

Elle vint à moi, qui pleurais toujours et sans réserve.

– Ma petite Yane, ma pauvre petite Yane ! fit-elle doucement en me prenant les mains.

Mais, dans ses yeux, une muette interrogation se lisait.

– J’ai du chagrin ! m’écriai-je comme une enfant, en me jetant à son cou.

Elle s’assit et, m’attirant sur ses genoux, elle se mit à me bercer maternellement :

– Ma pauvre petite Yane !... Mon enfant chérie !... Tu m’inquiètes ! Pourquoi pleures-tu ?...

– Je suis si malheureuse !

– Pourquoi, malheureuse ?

Et, comme je sanglotais plus fort pour toute réponse, elle insista :

– Ma petite Yane !... Mon petit enfant !... Dis-moi tout ! Ne me cache rien !

– M. Dhor est méchant, vous le lui direz, expliquai-je, mon visage enfoui contre son épaule.

– Il n’a pu rester ce matin, a-t-il dit, ma chérie.

– Non, non ! Je sens bien... je devine. Il est parti pour ne pas me dire au revoir !

Doucement, ma grand-mère prit mon fin visage entre ses mains et me regarda :

– Pourquoi cela l’eût-il gêné ? interrogea-t-elle, la voix un peu rauque.

– Parce que j’aurais pleuré et que c’est un homme très égoïste qui ne pense qu’à sa tranquillité.

C’était si enfantin que grand-mère ne put s’empêcher de sourire.

Son visage, d’ailleurs, se rassérénait. Mes larmes lui apparaissaient beaucoup moins sérieuses qu’elle ne l’avait craint tout d’abord.

Et des impossibilités avaient dû se dresser, dans son esprit, devant le caractère extrêmement loyal de notre hôte.

– Tu es une grande enfant dont l’imagination travaille beaucoup trop, reprit-elle en m’essuyant les yeux d’une main légère.

– Je suis très malheureuse, je vous assure !

– Parce que M. Dhor est parti ce matin sans t’en demander la permission ? demanda-t-elle en souriant avec indulgence.

– Non parce qu’il ne m’aime pas et qu’il fait tout pour me contrarier.

– Je ne vois pas ce que tu as à lui reprocher. C'est un homme d'une impeccable correction.

– Oh ! ça, oui... Il est correct !

– Eh bien ?

– Mais vous ne voyez donc pas, grand-mère, combien il me déteste ?

– Je ne vois pas, en effet. Il te traite en gentille camarade, et je crains fort que ce ne soit toi qui t'illusionnes sur les relations purement mondaines que vous avez eues l'un vis-à-vis de l'autre.

– Je sens bien qu'il ne peut pas me souffrir... Tenez, jugez vous-même : autrefois, il me fuyait, il ne me parlait pas, ne me regardait pas. Tout à coup, je tombe malade et cela trouble son égoïste quiétude. Il vous voit inquiète, on parle de maladie, et, comme il a horreur des changements de figure autour de lui, il est le premier à insister pour qu'on dérange un médecin... « Ou alors, dit-il, je préfère quitter Castel-Pic ! » Mais comme ce n'était qu'une alerte et que je me suis vite remise d'aplomb, il me marque un peu d'amitié...

– Beaucoup !

– Très peu, au contraire ! Il est incapable d'en ressentir énormément !

Grand-mère riait de bon cœur, mais je n'en avais pas envie, moi !

– Ensuite, repris-je avec amertume, il imagine de m'éloigner... Une fois que je serai partie, plus de danger que je retombe malade et que tout soit sens dessus dessous à cause de moi. Donc, il vous décide à m'envoyer au loin et, comme je ne marche pas de bon cœur dans la combinaison, il se fait aimable, me parle sur un ton affectueux que je ne lui connaissais pas...

– Ah ! il te parle...

– Parfaitement. Il m'a appelée deux fois : « Petite Yane ! » m'écriai-je en me remettant à pleurer plus fort.

Il me parut que grand-mère avait eu un léger sursaut.

– Petite Yane, répéta-t-elle, comme si elle cherchait l'intonation que M. Dhor avait pu mettre dans ce mot.

Et, tout à coup, elle eut un sourire rassuré :

– Tu es si enfant ! Il t’a traitée comme il l’aurait fait avec une petite sœur despotique et peu raisonnable.

– Ce n’était pas un motif pour s’éloigner ce matin sans venir me saluer.

Elle reprit son ton sérieux pour me répondre :

– Rassure-toi, mon petit... Ta vanité n’a pas à être choquée de la manière d’agir de M. Dhor. Notre hôte est moins égoïste que tu ne le penses et plus délicat que ses brusques manières peuvent te le faire croire. Ce ne sont pas tes larmes de gamine qu’il a fui, ce sont celles que ta vieille grand-mère n’aurait pas osé répandre devant lui qui l’ont décidé à s’éloigner. Il n’a pas voulu, par sa présence, troubler nos adieux et gêner mes dernières recommandations.

– Pour vous, ma chère maman ?... calculai-je tristement. C’est, ma foi, possible !... Cet homme est tellement correct et impeccable !

– Il est infiniment courtois ! protesta-t-elle avec chaleur. Il a aussi toutes les délicatesses.

– Toutes les civilités, plutôt !... C'est un mondain qui ne dit pas un mot, qui ne fait pas un geste sans être certain qu'il reste de bon ton ! Sa grande habitude du monde lui permet d'éviter les bévues, de cacher ses faiblesses et d'ignorer la spontanéité et l'impulsion.

– Quelle amertume dans ton réquisitoire ! remarqua gaiement mon aïeule. Si ce brave jeune homme a tant de défauts, je ne vois pas du tout pourquoi tu te soucies tant de partir sans l'avoir revu ! Son absence involontaire devrait bien te laisser indifférente.

– Pour une dernière fois que ce monsieur si prévenant aurait pu me marquer de l'intérêt, et qu'il y a manqué, je puis bien m'appesantir sur tout ce que signifie mon absence : dédain, indifférence, égoïsme ; ce n'est quand même pas très joli de sa part d'être parti sans me saluer !

Des rancœurs vibraient au fond de mon cœur et, de nouveau, les larmes me montaient aux yeux.

– Grande gosse ! fit mon aïeule, en m'attirant tendrement contre elle. Je te répète que notre hôte

à tenu à nous laisser libres de nous embrasser sans contrainte. Il n'y a rien là de désagréable pour toi, et point n'est besoin de te monter la tête à ce propos !... Dépêche-toi plutôt de déjeuner... Ce repas à deux, avec ta vieille maman, ne te réjouit donc pas ?

– Vous savez bien que je vous aime, grand-mère, répondis-je en m'essuyant les yeux. Et, si vous vouliez, je resterais auprès de vous encore quelques jours... Cela me coûte tellement de partir ce matin !

– Voici le moment venu du départ. À quoi bon tergiverser plus longtemps ? Que ce soit ce matin ou ce soir, aujourd'hui ou demain, la minute des adieux est toujours pénible. Ne remettons pas, ma chère Yane, puisqu'il faudra en passer par-là.

– Mais il n'y a rien qui vous force à m'éloigner.

Elle eut un sursaut de protestation.

– Si... Si ! s'écria-t-elle. Maintenant plus que jamais. Je tiens à ce que tu voyages un peu. M. Dhor a raison : tu as besoin de voir d'autres

horizons que ceux de Castel-Pic.

– Toujours l’opinion de ce monsieur qui domine !

– Elle est bonne ! Notre hôte est jeune et il a de meilleurs yeux que moi... Il a vu clair alors que je ne voyais rien... Mais assez sur ce sujet. Voici Sabin et les ânes. En route, ma fillette ; sois raisonnable et amuse-toi bien sans réticences.

Devant ce refus, j’avais eu une moue de déception ; mais celle-ci disparut vite devant l’imminence des adieux.

En sanglotant, je me jetai dans les bras de grand-mère, qui me tint longtemps enlacée. Jamais, encore, je ne l’avais quittée et nous ne pouvions arriver à nous donner le dernier baiser.

Ce fut elle, cependant, qui dénoua notre étreinte et me passa mon manteau.

Dix minutes après, le cœur en dérive, sous une petite pluie fine qui me faisait frissonner, je descendais, en selle sur Fakir, la petite sente si souvent parcourue jusqu’ici et que j’allais être quelques mois sans revoir...

Mais je n'ai vraiment senti l'abandon de tout ce que j'aimais que quand Sabin, à son tour, me quitta à la gare, en me confiant à une religieuse qui m'y attendait pour me conduire à Paris, après m'avoir fait visiter Kétha, notre capitale dylvanienne.

Oh ! cette solitude autour de moi, malgré notre séjour de quarante-huit heures à Kétha, malgré aussi la présence à mes côtés de la religieuse, qui ne demandait qu'à me distraire de mes tristes pensées... Et ce découragement, cette faiblesse physique et morale qui m'envahissaient à mesure que le train franchissait les stations !... Il me semble que, jamais, je n'oublierai toute la morne tristesse de ces heures-là.

*

Paris est merveilleux !

Tout me charme et m'enchanté ! Je marche de surprise en surprise et de merveille en merveille.

Ces grands palais, ces longues avenues, ces

boulevards grouillants sont pour moi autant de révélations.

Jamais, dans mes songes de petite Dylvanienne naïve, je n'avais imaginé une telle splendeur, un pareil déploiement de luxe, une semblable intensité de vie.

J'ouvre de grands yeux étonnés et ravis sur tout ce que je vois : c'est si loin de ce que j'ai vu jusqu'ici ! Si différent de Kéthà qui, cependant, m'avait paru si grand et si joli !...

La baronne dit que j'ai l'air d'une petite biche effarouchée que des chasseurs viennent de capturer vivante. Et, pour me familiariser d'un coup avec cette vie nouvelle, l'excellente femme accumule fêtes et plaisirs autour de moi.

Elle me traîne dans les maisons de couture, dans les salons de thé à la mode où se rencontre la haute élégance parisienne ; elle m'ouvre les portes des hôtels aristocratiques où elle fréquente assidûment. Le soir, bals et théâtres clôturent gaiement mes journées. Enfin, toute la colonie dylvanienne est reçue chez elle, et mes compatriotes sont bien aimables et bien

empressés auprès de la petite dépaycée que je suis. C'est à qui me parlera de notre chère Dylvanie, ce qui me ravit, on s'en doute ; en même temps, chacun est prêt à me faire connaître les beautés de la capitale française, ce qui flatte assez ma curiosité d'étrangère. Bref, je mène une vie de plaisir à nulle autre pareille.

Et cependant, malgré l'émerveillement de cette existence féerique, je n'oublie pas mon vieux Castel-Pic, et la nostalgie de ses noires tourelles me prend plus souvent qu'on ne pourrait le croire.

Parfois, aux moments les plus agréables, alors que tout me sourit et m'enchante réellement, la pensée du toit familial traverse en éclair mon cerveau sans que rien d'autre que la sincérité de mon éclat de rire trop joyeux semble avoir fait naître cette réminiscence.

J'ai comme la superstition de mes joies... la crainte qu'elles ne me portent malheur. C'est peut-être qu'elles sont bien factices !

Alors, quand, en pleine gaieté, la pensée amère coupe le sourire, je ressens au fond de mon

être intime comme un heurt trop vif sur une plaie douloureuse, et ma gorge se serre sous la main de fer d'un sanglot involontaire qui voudrait jaillir des lèvres encore contractées par le rire.

Et n'est-ce pas réellement une plaie saignante que je porte en moi-même ?... Si loin du foyer aimé, le nom de Castel-Pic n'est-il pas aussi synonyme de ceux qui l'habitent ? Et, entre tous ceux-ci, n'y en a-t-il pas un dont le souvenir fait plus violemment sursauter mon âme d'angoisse et de désespérance ?

Vous pouvez m'éloigner, monsieur Dhor ! Vous pourrez ne plus être là, à mon retour ! Derrière vous, il y aura toujours une ruine : ma belle insouciance de jadis est morte à jamais !

*

Grand-mère m'a écrit encore hier, et toujours elle me parle de chacun, sauf de M. Dhor.

Dans mes réponses, j'ai soin, pourtant, de m'informer de tous, des serviteurs comme des

maîtres ; affectant, pour mieux tranquilliser mon aïeule, de ne point paraître plus intéressée au sujet de notre hôte que de n'importe quelle autre personne.

Pourquoi s'obstine-t-elle à ne pas le nommer ? Est-il toujours là-bas ? Était-ce donc vrai qu'il eût d'importants soucis de famille au moment où je suis partie ?

Vous voyez, j'en arrive à douter de tout, et la certitude que j'avais de son absence volontaire, le matin de mon départ, s'émousse devant le silence systématique de mon aïeule à son sujet.

*

Je remarque que la baronne ne me parle-pas davantage de M. Dhor... N'est-ce pas elle, cependant, qui l'avait adressé à grand mère ?

On me l'avait dit, du moins.

Maintenant, je songe que ce n'était peut-être qu'un prétexte pour nos gens comme pour moi-même... un prétexte semblable à l'autre : les

leçons de langues étrangères que ce monsieur venait me donner !

*

Je relis tout ce que j'ai écrit sur un cahier, depuis trois semaines que je suis à Paris.

Des fêtes, des plaisirs que j'ai éprouvés, il n'y a rien de relaté, et parmi toutes les personnes à qui la baronne m'a présentée, il n'y en a aucune de citée. Combien, cependant, jeunes filles ou jeunes gens, sont déjà pour moi des amis !

Un nom, un seul nom revient sans cesse sous ma plume. Et je ne m'inquiète que d'un être : celui qui n'est pas là et qui, bien certainement, ne pense pas même à la fillette qu'il a voulu lancer dans ce tourbillon mondain.

Pauvre cerveau humain, toujours en éveil et qui forge lui-même ses tourments ! Qu'ai-je besoin de m'occuper de choses et de gens qu'il serait si bon d'oublier !

Mais, mystère incompréhensible à ma raison,

jamais je n'ai tant pensé, malgré moi, à M. Dhor que depuis que je ne le vois plus et que personne ne m'en parle.

*

Cet absolu silence au sujet de notre ancien hôte me tracassait trop.

Je n'aime pas le mystère, et l'affectation de grand-mère à ne pas même le nommer dans ses lettres était pour moi un vrai supplice auquel mon imagination inquiète ne pouvait résister bien longtemps.

Puisque personne ne me donnait de ses nouvelles, je lui en ai demandé à lui-même !

Oui, hier, j'ai commis cette grosse incorrection : j'ai écrit à M. Dhor.

Une larme au coin de l'œil, un méchant petit sourire aux lèvres, j'ai tracé ces lignes mi-émues, mi-ironiques, qui peignent si bien mon état d'esprit actuel :

« Cher monsieur Dhor,

« Ma grand-mère ayant oublié de me donner de vos nouvelles, je me décide à en venir prendre moi-même.

« Êtes-vous toujours à Castel-Pic et les affaires importantes qui vous en ont éloigné, le matin de mon départ, vous ont-elles permis d'y demeurer encore quelque temps ?

« J'étais bien attristée, quand je suis partie de ne pas être rassurée sur la gravité des mauvaises nouvelles reçues par vous dans la nuit. J'espère que vous avez réussi à tout arranger et que, aussitôt après mon éloignement, vos gros soucis se seront dissipés comme par enchantement !

« Voici bientôt un mois que je vis à Paris l'existence que vous m'aviez tracée : promenades, dîners, bals, fêtes de toutes sortes, amitiés spontanées et passagères, flirts insoupçonnés et ahurissants ; rien n'y manque !

« C'est une vie bien gaie et bien exubérante, comparée à celle que j'ai menée jusqu'ici.

« Grâce à la baronne Le Roux, qui m'a prise tout de suite en grande affection, je me suis vite créé un petit cercle d'amis que je rencontre un peu partout où nous allons. Plusieurs jeunes filles de mon âge me font leurs confidences et de nombreux messieurs s'empressent à l'envi autour de moi.

« Hélène de Coudray, la charmante nièce de mon aimable hôtesse, me taquine même, malicieusement, sur ce qu'elle appelle mes succès mondains.

« Il paraît – c'est elle qui parle – que j'ai fait de nombreuses victimes dans le cercle d'habits noirs qui nous entoure chaque soir.

« Deux, surtout, seraient dangereusement malades : le vicomte de Moushor, qui roule des yeux pâmés en me baisant les doigts, et qui, fat et bête à souhait, serait parfaitement ridicule s'il n'était pas joli garçon. L'autre a nom Agénor de Graissy, marquis de Polangiw.

« C'est un homme considérable, comme son nom. (Il a au moins un mètre quatre-vingts de haut et une carrure en proportion.) C'est un beau

morceau que je ne regarde qu'avec beaucoup d'admiration. Il parle fortement, dit des choses de poids et ne commet jamais la plus petite légèreté.

« Je suis pétrie de respect pour cet important personnage, et les mères qui ont des filles à marier ont l'air de le tenir en très haute estime. Ce piédestal ne l'empêche pas d'être très spirituel, même quand il m'affirme que je ferais une délicieuse marquise de Polangiw.

« Vous voyez, cher monsieur Dhor, que je me sou mets ponctuellement au régime mondain que vous m'avez imposé : rien n'est oublié, pas même les jeunes gens en quête d'héritières...

« Suis-je seulement une héritière, au surplus ? Notre fief n'est pas grand, et la vie monacale que nous vivons à Castel-Pic ne me permet guère d'illusions à ce sujet !...

« Enfin, admettons que les jeunes messieurs qui tourbillonnent autour de moi sont désintéressés et ne se montrent si empressés que pour mes beaux yeux et mon teint clair.

« C'est exquis, le monde, vu sous un tel jour !

« Et vous devinez bien qu'au milieu de ces plaisirs sans nombre, de ces succès sans précédent, grisée complètement par cette nouvelle existence, je ne pense plus guère à mon vieux Castel-Pic si désuet et si ridicule avec son impassible sérénité que rien ne semble jamais devoir troubler.

« La vieille demeure qui m'a longtemps abritée ne me manque guère... Si, peut-être ! Le soir... quand je suis rentrée dans la chambre somptueuse qui est mienne à Paris et que je récapitule tout ce que j'ai fait d'utile en la journée écoulée.

« Le matin aussi, je pleure... quelquefois... plus souvent, tous les jours ! J'ai du mal à oublier mes réveils délicieux de Castel-Pic, où tout me souriait familièrement...

« Dans la journée, également, ma pensée va là-bas. Les êtres, les visages, les choses, tout me manque et alors, dame ! je pleure encore un peu... parfois !

« À part ça, je m'amuse énormément !... Paris est merveilleux ! Ce bruit, ce mouvement, ces

gens toujours nouveaux ; tout étourdit et distrait la pensée sans l'endormir.

« Vous comptiez bien, n'est-ce pas, qu'il en serait ainsi ?

« Je m'empresse, vous le voyez, cher monsieur Dhor, de vous raconter, sans rien omettre, tout le résultat de votre cure morale.

« Vous ne manquerez pas de vous réjouir avec grand-mère et de trouver que cela me fait beaucoup de bien.

« Je vous avoue, d'ailleurs, bien franchement, que je reconnais, moi aussi, combien ces quelques semaines m'auront été utiles... Je sens, à présent, la poésie du toit familial, la valeur de l'affection maternelle qui m'y attend, la solidité de celles que j'y ai laissées, la douceur du retour en arrière, l'espoir radieux d'un avenir qui sera fait d'hier et de demain, mais non d'aujourd'hui ; la beauté, enfin, des sentiments immuables que rien ne détruira...

« Et mon caractère ?

« Si vous saviez combien je suis changée, à

présent ! Calme, sérieuse, réfléchie, toujours prête à faire comme chacun veut, parce qu'il m'est bien égal qu'on agisse d'une façon ou d'une autre ; je ne rappelle plus du tout la terrible fillette que vous avez connue.

« Je mange mes poires avec une fourchette à fruits ; je bois mon vin à petites gorgées savantes du bout des lèvres, comme s'il était empoisonné ; je garde mes gants près de douze heures par jour ; mes cheveux sont savamment édifiés autour de ma tête, et jamais plus on n'y rencontre des brins d'herbe ou des bouts de paille. Bref, je suis la correction en personne, et la baronne me présente à chacun comme une petite demoiselle accomplie.

« Tout cela vous fera plaisir, j'en suis sûre, et c'est pourquoi je me fais une joie de vous l'annoncer.

« Je veux espérer que vous voudrez bien me répondre une longue... très longue lettre. Vous me parlerez sans réserve de tous ceux que j'ai laissés là-bas, pas comme grand-mère, qui ne me donne aucun détail ! Vous me direz aussi si vous

êtes toujours content de mon départ, si vous recevez encore des nouvelles qui vous obligent à partir au milieu de la nuit, si... si...

« Ah !... que de choses je voudrais vous entendre dire ! Je m'ennuie tant ! C'est peut-être ridicule de dire ça quand on fait un séjour à Paris... Cependant...

« Ah ! si vous saviez combien je m'ennuie de ceux que j'aime ! Mais, naturellement, vous ne vous en doutez pas...

« Votre ancienne petite élève vous tire sa plus belle révérence. »

« DIANE. »

*

Cette lettre est à peine partie depuis vingt-quatre heures que, déjà, je regrette le mouvement irréfléchi qui me l'a fait écrire et envoyer.

M. Dhor va certainement juger fort mal mon audace. Peut-être même ne voudra-t-il pas me

répondre, et j'en serai pour ma courte honte.

Quant à grand-mère, je n'ose pas envisager son mécontentement !

Écrire la première !

Quelle lettre de désapprobation ne va-t-elle pas m'envoyer ?

Et que répondrai-je comme excuse ?

Il me semble que je n'oserai plus paraître devant elle, après qu'elle m'aura grondée sur un pareil sujet.

Quel moment de folie ai-je donc eu, hier ?...

*

Ce matin, j'étais auprès de la baronne lorsqu'un domestique a monté le courrier.

D'une main légère, elle en a vivement fait le tri, puis a donné aux quelques personnes présentes les lettres qui leur étaient destinées.

Le cœur battant, le rouge au front, l'œil

anxieux, j'ai suivi du regard la destination de chaque missive. Je souhaitais et redoutais en même temps qu'il y eût quelque chose pour moi. Mon appréhension était telle que je ne parvins pas à cacher complètement mon trouble, car je vis les prunelles bleues d'Hélène de Coudray se poser sur moi, vraiment étonnées.

Mais la baronne acheva la distribution sans que sa blanche main se fût tendue vers moi.

M. Dhor ne m'avait pas encore répondu ; grand-mère n'avait pas davantage envoyé sa verte mercuriale !

J'ai poussé un gros soupir de soulagement.

Et cependant, quand, dix minutes après, je me suis retrouvée seule dans ma chambre, j'ai éclaté en sanglots...

Je n'ai plus grand espoir, il ne me répondra pas ; voici déjà trois jours qu'il a ma lettre...

*

Toc ! Toc !

– Entrez !

Hélène paraît et me tend une enveloppe fermée que les cachets de la poste indiquent être partie de Koziol.

D'une main qui tremble, j'ai pris la lettre. Un coup d'œil m'a suffi pour constater que l'écriture n'est pas celle de grand-mère.

Et mon cœur contracté se met tout à coup à battre violemment.

J'entends à peine Hélène qui m'explique :

– J'ai pensé que vous attendiez impatiemment des nouvelles... Alors, j'ai guetté le facteur, ce matin, pour vous les monter plus vite. Avec ces lambins de domestiques, vous ne les auriez pas eues avant une heure !

Je cherche des mots pour la remercier, mais mes lèvres qui tremblent balbutient à peine un merci.

Alors, elle se met à rire et, espiègle, se retire :

– Je me sauve ! Vous devez avoir hâte de lire !

Boum !

La porte est refermée et je suis seule.

Non, pas seule ! La lettre de M. Dhor, car c'est bien là son écriture haute, penchée et régulière, la lettre tant attendue est dans mes doigts et me tient compagnie.

Et je me sens si émue, si troublée, que c'est un peu comme s'il était là lui-même.

J'ai dû m'asseoir pour pouvoir prendre connaissance de ce qu'il m'écrivait ; il me semblait tout à coup que j'allais défaillir.

Puis, des larmes ont inondé mon visage ; cette rosée fut bienfaisante et fit passer ma faiblesse.

Maintenant que j'ai lu et relu la lettre de M. Dhor, je la copie ici avec la même intensité d'émotion.

Castel-Pic, le 11 avril 19..

« Vous êtes pleine d'esprit et de malice, petite Yane ; mais, derrière vos taquineries, je vois un cœur d'or qui se cache pour mieux battre au

souvenir du vieux castel de votre enfance. Vous avez raison de regretter le toit familial. Nul pays enchanteur, nul somptueux palais ne vaudra jamais le coin où l'on est né, où l'on a été élevé.

« L'exil m'apparaît comme le châtement moral le plus cruel qu'on puisse imposer à un homme ; et je vous envie, car vous connaîtrez les joies du retour.

« Je vois, avec satisfaction, que la baronne Le Roux ne vous mesure aucun plaisir. Jouissez-en sans contrainte, petite amie ; chaque chose a son temps et la consigne, pour vous, en ce moment, est de vous amuser.

« J'ai connu autrefois M. de Coudray. C'était un gentilhomme parfait, et sa fille ne peut qu'avoir hérité de ses nombreuses qualités. Je connais moins le vicomte de Moushor et mieux le marquis de Polangiw. Celui-ci est un de nos plus fervents royalistes dylvaniens. Fort riche, ce qui lui permet de ne pas rechercher une dot chez une femme, il possède un admirable caractère de droiture et de générosité à nul autre pareil, et je comprends que vous ne soyez pas restée

indifférente devant sa réelle supériorité. Enfin, exilé en France, il appartient néanmoins à une des plus anciennes familles de Dylvanie. Plusieurs de ses ancêtres furent illustres, et Kéthas s'enorgueillit d'en avoir vu naître quelques-uns.

« Vous parlez de Castel-Pic ? Il y a beaucoup à en penser et très peu à en dire... Que vous raconterai-je donc, petite amie, que vous ne sachiez déjà ?

« Votre aïeule est toujours la plus aimable des hôtes et la plus charmante femme que je connaisse. Fauste et Sabin sont restés les fidèles serviteurs que vous avez laissés.

« Fakir est devenu mon compagnon : l'un portant l'autre, nous faisons quelquefois des excursions dans la vallée.

« Essayez, moqueuse, de vous figurer le tableau : l'âne tout petit, tout fringant, et votre serviteur très grand, très mince et... plutôt lourd ! Après cette vision-là, le marquis de Polangiw va vous paraître doublement séduisant, ce soir !

« Évidemment, vous devez être changée à ne

pas reconnaître : cette fourchette que vous maniez si bien, ce vin que vous buvez si mal, ce n'est plus vous si adorablement simple, si franchement ingénue. Prenez garde au snobisme, petite Yane !

« Comment, si je suis toujours content de votre départ ? Évidemment, puisque c'est moi qui ai engagé M^{me} de Noyvic à le décider.

« Je suis satisfait que vous soyez à Paris, ce qui ne m'empêche pas de regretter que vous ne soyez plus ici !

« Mais, certainement, je reçois encore des nouvelles qui m'obligent à partir au milieu de la nuit ! Et ce ne sont pas toujours, des nouvelles bien agréables. J'en attends qui vont me contraindre à quitter Castel-Pic un mois plus tôt que je ne comptais, c'est-à-dire à la fin de la semaine... dans deux jours !

« La vie n'est pas souvent bien gaie pour votre pauvre professeur, croyez-m'en, petite Yane !

« Aujourd'hui ici, demain là-bas ; ai-je seulement un foyer, une famille ? Les preuves de

sympathie qui viennent à moi n'émanent-elles pas presque toujours d'étrangers, d'inconnus ?

« Chacun a sa tâche à remplir ici-bas. La mienne est bien ingrate, parce que bien stérile ! Pieds et poings liés, enchaîné, n'être séparé du but à atteindre que par un profond fossé et être obligé de demeurer toujours sur le bord de ce fossé, en face de ce but qu'on voudrait atteindre ! Je connais peu de supplices moraux comparables au mien !

« J'envie le paysan qui pousse sa charrue, le pêcheur qui conduit sa barque, l'ouvrier qui manie ses outils. Ils ont un but après lequel ils courent ; ils peuvent lutter pour l'atteindre ; ils l'atteindront ! Mais moi ?...

« Pardonnez-moi, chère enfant, de pousser ce cri de découragement devant vous, alors qu'en votre présence j'ai su le réprimer jusqu'ici.

« Riez, amusez-vous, petite Yane, la pensée de vos joies, de vos rires, de vos succès, me reconforte un peu. Quand l'homme agonise, il aime voir sourire les anges.

« De loin, de bien loin, car lorsque cette lettre vous parviendra j'aurai peut-être quitté la Dylvanie, je vous baise les mains, petite amie.

« Au revoir ; l'espoir de revenir à Castel-Pic et d'y retrouver celles qui m'ont si gracieusement, si affectueusement accueilli, adoucira l'amertume de mon exil.

« Je reste pour vous votre tout dévoué et tout respectueux

« Paul SOMMEILLE »

Il y a de tout, dans cette lettre : ironie, persiflage affectueux, – si ces deux mots peuvent marcher de pair ! – tristesse, espérance, amitié dévouée, confiance même...

La lecture m'a déçue... et ravie !

Sous le ton railleur qui me peine, je sens l'affection profonde qui se dérobe, et sous le style badin, impersonnel, banal, je devine l'effort voulu d'être ainsi, tellement banal et impersonnel que je ne puisse rien trouver d'autre.

M. Dhor répond à tout ce que je lui ai

demandé et, en réalité, il ne me dit rien et ne m'apprend rien.

J'ai le cœur gros et lourd. J'attendais autre chose... Ah ! qu'un mot venant du cœur lui aurait peu coûté ! Et combien j'en aurais été heureuse !

*

Il faut lutter contre les découragements insensés.

La nuit de larmes que j'ai passée, hier, après avoir cent fois relu la lettre de M. Dhor, aura le mérite de m'avoir rendue plus raisonnable.

À corps perdu, je me suis jetée dans les fêtes et les amusements qui s'offraient à moi.

J'ai ri, dansé et chanté comme jamais !

Hélène de Coudray m'a complimentée sur mon entrain.

Elle dit qu'après avoir eu, pendant plusieurs jours, l'air effarouché d'une oiselle prise au piège, j'ai l'allure d'un jeune coq belliqueux.

Et, malicieusement, elle nomme « missive bénie » la lettre qu'elle m'a montrée l'autre jour.

Elle a raison de vanter ma gaieté, rien n'est plus vilain qu'un visage chagrin ou soucieux. Mais pourquoi les compliments d'Hélène, que je reconnais sincères et justifiés, mettent-ils une sorte d'amer sourire sur mes lèvres ?

*

Puisque M. Dhor semblait si bien connaître le marquis de Polangiw, j'ai pensé que celui-ci devait également connaître mon ancien professeur.

J'ai donc parlé au marquis de ce dernier.

Il a paru surpris.

– Dhor ? a-t-il répété plusieurs fois. Ce nom m'est totalement inconnu.

– Cependant, insistai-je, ce monsieur m'a fait de vous le plus bel éloge...

– Ce qui prouve qu'il me connaît très mal.

Il souriait, doucement railleur.

Puis, redevenant sérieux, il a ajouté :

– Non, vraiment, je ne vois pas de qui vous voulez parler... Mais précisez, je vous en prie... Évoquez-moi ce monsieur. Comment est-il ? Qu'est-ce qu'il fait ?

J'ai rougi subitement. Cette dernière question me gênait véritablement, et je regrettais d'avoir soulevé ce sujet.

La modeste situation de professeur qu'avouait M. Dhor m'apparaissait tout à coup si humble, que j'ai comme une fausse honte pour l'absent autant que pour moi-même de la dire au marquis.

Déjà, il me semblait que le nom plébéien de notre ancien hôte semblait étonner mon compagnon.

Et comme il me répétait sa question :

– Qu'est-ce qu'il fait ?

J'ai répondu, en détournant la tête pour qu'il ne lût pas mon mensonge dans mes yeux :

– C'est un savant, un vieux savant, qui vient

quelquefois à Castel-Pic.

L'érudition et l'âge, sans doute, rachetaient à mes yeux la naissance !

Mais, comme saint Pierre autrefois, je venais de renier mon maître...

Et je n'en suis ni plus fière, ni plus gaie pour cela...

*

C'est drôle ce que j'ai écrit hier. Et cependant, cela peint bien l'exacte vérité.

Je suis triste... triste à pleurer – j'ai pleuré, d'ailleurs ! – de n'avoir pas eu le courage d'avouer qu'un ami, un véritable ami, n'était qu'un pauvre professeur de langues.

En reniant la profession de M. Dhor, il me semble que j'ai renié les beaux sentiments d'estime et d'affection qu'il m'inspirait.

Je m'imagine le douloureux regard de reproche et de tristesse que m'aurait donné M.

Dhor, s'il avait pu m'entendre...

Allons, bon ! Voilà que je recommence à pleurer !

*

J'ai reçu ce matin une lettre de grand-mère.

Elle m'apprend incidemment « le départ de notre hôte ».

Trois mots, et c'est tout !

Mais comme ce *tout* est quelque chose !

*

Il est parti.

Quitter la Dylvanie ? a-t-il dit.

Reviendra-t-il, plus tard ?

C'est loin, tout ce qui est parti !

C'est loin, tout ce qui n'est pas dans le pays

qu'on habite !

C'est loin, tout ce qui est plus tard !

Et ce qui est loin tient du néant, de l'inaccessible !

*

Je n'ai reçu aucune réprimande de grand-mère à propos de la lettre que j'ai envoyée à M. Dhor.

Est-ce donc que celui-ci ne lui en a pas parlé ?

Il est vraisemblable que mon aïeule, si elle avait été tenue au courant, n'aurait pas accepté, sans la relever, « mon incorrection ». Donc, notre hôte n'a rien dit...

Dois-je me réjouir de cette correspondance intime entre lui et moi ? Ou plutôt, effaré de mon audace, l'a-t-il tout simplement et généreusement gardée secrète ?...

Une jeune fille ne doit *jamais* écrire à un jeune homme la première.

Pauvre Diane, où allez-vous ?

*

J'ai cru faire, ce soir, une singulière remarque.

Il m'a semblé constater un profond changement dans l'attitude de certaines personnes, principalement des Dylvaniens, vis-à-vis de moi.

Et ce changement était si véritablement imprévu que je n'ai pu n'en pas être étonnée.

Il y avait bal, ce soir, chez la baronne Le Roux, et de nombreux invités se pressaient dans ses salons. Toute la colonie dylvanienne était là.

Hélène de Coudray, qui devait aider sa tante à recevoir, était descendue beaucoup plus tôt que moi, et quand je gagnai à mon tour les salles de danses, le bal battait son plein.

Or, comme je devais pénétrer seule dans les salons et que je n'aime pas à sentir peser sur moi une pléiade de regards curieux et avides d'enregistrer mes moindres jeux de physionomie, je dédaignai l'entrée officielle.

Passant par la bibliothèque du baron, et de là par le fumoir et le jardin d'hiver, j'arrivai dans le grand salon par une petite porte dérobée derrière de nombreuses plantes vertes.

J'avais neuf chances sur dix, en entrant par là, de tomber tout de suite sur un groupe de jeunes filles et de passer inaperçue.

Mon attente fut un peu déçue.

Auprès du massif de plantes, un groupe de messieurs causaient à mi-voix.

L'un d'eux m'aperçut, c'était le comte de Maltokro, déjà nommé, le marquis de Polangiw, son ami le comte de Gartks, puis encore les frères Waltingeck et enfin André Cowsy, le fameux partisan dylvanien qui fit beaucoup parler de lui, l'année dernière à Kéthà. Dégoûté de la république, il voulait, paraît-il, restaurer le trône et proclamer la monarchie ! Après pas mal d'aventures sensationnelles, notre gouvernement le fit reconduire à la frontière et, depuis lors, ce patriote réside à Paris.

Donc, tous ces messieurs bavardaient dans le

coin du salon où, justement, je comptais faire une discrète entrée.

Tous s'inclinèrent lentement, profondément, devant moi, toute simplette en ma robe blanche, et leur salut n'eût pas été plus hautement respectueux si j'avais été une vieille douairière à cheveux blancs et en robe à grands ramages.

Je répondis de la tête, véritablement surprise et déjà toute rougissante.

Heureusement, Hélène de Coudray, qui me guettait, m'avait aperçue et, à ma grande joie, son bras vint entourer ma taille et me tirer d'embarras.

Même, elle eut un regard railleur vers le groupe d'habits noirs.

– Ces messieurs saluent eu vous la reine du bal, fit-elle assez haut pour qu'ils entendissent.

– La meilleure et la plus belle de toutes nos princesses, dit le jeune Waltingeck avec un nouveau salut.

– Maladroit ! Et moi ? répliqua Hélène en riant et en m'entraînant plus loin.

Je la suivis en souriant de son audace.

Cependant, nous ne nous éloignâmes pas assez vite pour que je ne pusse remarquer l'attitude du marquis de Polangiw.

On eût dit que la réflexion de son jeune compagnon lui avait été désagréable, car il lui avait posé la main sur le bras et semblait lui faire, tout bas, quelque recommandation, à laquelle M. Waltingeck aîné donnait son approbation.

Bientôt, je perdis le groupe de vue.

Des danseurs vinrent me chercher, et je ne pensais plus à l'incident quand le comte de Gartks vint me demander une valse.

C'est un homme sérieux, aux manières graves et pondérées, malgré ses trente ans à peine.

Aussi, ce ne fut pas sans étonnement que je l'entendis formuler ainsi sa demande :

– Mademoiselle de Kermor permettra-t-elle à son humble serviteur de solliciter d'elle la faveur d'une valse ?

Ce ton cérémonieux, servile même, puisque le comte usait de la troisième personne en me

parlant me fit lever les yeux vers lui avec une muette interrogation.

Et j'avais presque envie de lui répondre, railleuse, que « Ma Hautesse condescendait à lui accorder l'insigne faveur qu'il demandait ».

Mais je le vis si sérieux, si respectueux et surtout si animé du désir de m'être agréable, que mon sourire moqueur ne passa pas le bout de mes lèvres.

Et, renonçant à comprendre pourquoi il usait ainsi avec moi de ce langage protocolaire, je pris silencieusement son bras, ce qui me dispensa de répondre.

Nous n'échangeâmes guère de paroles pendant la première partie de la danse. Mon partenaire fut, en revanche, plus loquace par la suite.

Il me parla de la foule brillante qui nous entourait, puis, sans transition, il me déclara qu'il était un fervent royaliste, et il dauba ferme sur la république dylvanienne.

Après lui, le marquis de Polangiw me fit danser.

J'ai déjà dit que le marquis était un homme sévère d'aspect, ne disant que des choses de poids.

Lui et le comte de Gartks, son ami, font la paire !

Aujourd'hui, avec l'attitude respectueuse et déférente qu'il a prise avec moi, le marquis était tout bonnement assommant.

Lui aussi a cru devoir parler en mal de notre république ; mais il l'a fait incidemment et beaucoup plus spirituellement que son ami. Il n'a pas cru non plus devoir me vanter ses sentiments royalistes, mais il avait une façon si antipathique de prononcer le mot « nous » en parlant des gens de son parti, que je compris qu'il voulait surtout parler de lui.

Inutile de dire qu'avec l'attitude nouvelle qu'il a prise avec moi, il n'a plus osé me parler de son admiration, ni me répéter que je ferais « une délicieuse marquise de Polangiw ». Même, on dirait qu'il veut, par son infinie correction, me faire oublier qu'il m'a tenu autrefois un tel langage.

Quand il m'eut reconduit à ma place, l'aîné des Waltingeck est venu briguer, à son tour, l'honneur d'une valse.

Je l'attendais presque. Après les deux autres, sa venue me semblait tout indiquée.

Et je ne fus surprise, cette fois, ni de son air de courtisan, ni des sentiments royalistes qu'il ne manqua pas d'exhiber.

Mes précédents danseurs m'avaient déjà habituée à ce programme.

Cependant, quand la valse fut finie et que je vis son jeune frère se diriger vers moi, j'appréhendai une quatrième exhibition de mêmes gestes et de même langage et, pour m'y dérober, je quittai mon siège et je m'enfuis dans une salle.

Quelques minutes après, je m'éloignai définitivement du bal et je montai à ma chambre.

Maintenant que je repasse dans ma tête tous ces menus incidents, je me demande à quel singulier mobile tous ces jeunes gens ont bien pu obéir.

Ce sont des hommes du monde, véritablement trop bien élevés pour avoir voulu se moquer de moi. La plaisanterie ne serait pas spirituelle, d'ailleurs. Avec moi, elle ne signifierait rien, car je n'ai jamais recherché aucun hommage particulier, pas plus que je n'ai affiché de sentiments politiques de quelque façon que ce soit. Enfin, elle ne répond pas du tout au caractère du marquis de Polangiw, ni à celui du comte de Gartks.

Je veux croire, plutôt, qu'il s'agit d'une erreur ; peut-être aussi ont-ils pensé que je pouvais leur être utile... servir leurs intérêts... leur cause ?... Mais comment ? Je ne vois pas, vraiment !

Cependant, leur déférence invraisemblable s'expliquerait mieux ainsi, s'ils avaient besoin de moi ! Car enfin pourquoi m'ont-ils dit, tous, tant de mal de la république ?

Qu'est-ce qu'ils voulaient que cela me fasse à moi ?

*

Hélène, tantôt, me taquinait à propos de mes succès de cette nuit :

– Toute l’élite de notre jeunesse aristocratique était à vos pieds, disait-elle.

Elle aussi avait donc remarqué l’attitude singulière de mes derniers danseurs ?

– Savez-vous si ces messieurs s’occupent beaucoup de politique ? ai-je demandé en réponse à ses moqueries.

Elle a eu un subit sursaut, tant ma question lui paraissait incohérente.

– Je ne le pense pas, fit-elle, étonnée et ne comprenant pas l’importance de ma demande.

– Le marquis de Polangiw n’est-il pas un fervent royaliste dylvanien et André Cowsy un bruyant partisan des mêmes idées ?

Elle a souri.

– Oui, Cowsy a même connu les douceurs de la geôle à ce sujet. Mais le marquis et les autres,

je ne sais pas... Ce sont des hommes bien-pensants qu'on rencontre plutôt dans nos salons que dans les réunions politiques... du moins d'après ce que j'ai pu en juger.

Et comme elle me voyait songeuse, elle s'inquiéta, mutine :

– Cela vous intéresse ?... Ils vous ont dit quelque chose qui vous a fait voir en eux de noirs conspirateurs ?

Elle souriait, de nouveau taquine.

– Ils ont, tous, bêché la république dylvanienne, répliquai-je franchement.

– Et cela vous étonne ?

– Un peu. Quand on n'a pas de bien à dire de quelqu'un... ou d'un régime... eh bien ! on se tait, on n'en dit pas de mal à ceux que cela n'intéresse pas.

– Comme vous êtes enfant, Diane !... Bêcher le régime politique dylvanien, comme vous dites, ou plutôt bêcher tous les régimes, quels qu'ils soient, mais cela est très bien porté. C'est de bon ton et de rigueur entre gens du monde.

– Alors, c’est par snobisme !

– Si vous voulez ! Mais, vraiment, est-ce que vous oseriez, vous, Dianette, tenir un autre langage ?

– Je ne sais pas ! Qu’est-ce que vous voulez que ça me fasse, à mon âge ? Mais ce que je trouve désagréable, c’est de danser avec quatre messieurs bien élevés et de les entendre me dire, au lieu des sempiternelles phrases de rigueur sur la chaleur, la foule et la beauté des toilettes, de les entendre me dire d’une voix mystérieuse. « Sale régime dylvanien ! Tous des arrivistes, des parvenus, des mercantis et des tarés !... Ce qu’il nous faudrait, c’est un roi ! Sinon, décadence, ruine et mort ! »

J’avais imité la voix fluette du jeune Waltingeck, et Hélène riait aux larmes, véritablement amusée de mon feint emportement.

– Vous êtes une petite républicaine, finit-elle par me dire, quand son rire fut calmé.

– Moi !... m’écriai-je, interdite. Non, jamais ! Je suis... je suis comme grand-mère.

– Eh bien ! alors ?

– Mais je n'en parle pas, moi ! Et surtout à des gens que cela n'intéresse pas ! C'est une croyance... Je garde cela au fond du cœur et mes lèvres n'ont pas besoin de la proclamer mal à propos.

– Tandis que vos danseurs...

– Ils avaient l'air de répéter une leçon !

– Dianette, vous auriez fait un mauvais répétiteur !

– C'est probable !

Et, gagnée par sa bonne humeur, je me suis mise à rire avec elle.

*

Pourquoi ai-je relaté, hier, toute ma conversation avec Hélène ? C'était véritablement futile, et, cependant, cela me semblait plein d'intérêt.

Vus à quarante-huit heures de distance, le

langage de mes danseurs et leur attitude, que je trouvais étranges, ne m'étonnent plus.

Il me semble que je me suis exagéré le ton, les manières et les paroles.

Et j'aurais mieux fait de ne pas en parler à Hélène, qui, peut-être, le leur répétera.

Petite Yane, sauvage et trop franche à la fois, vous avez encore besoin de beaucoup de leçons avant d'avoir acquis la fine diplomatie mondaine, qui permet de ne s'étonner de rien, ou du moins de s'en étonner en silence.

*

Nous sommes allés tantôt visiter le Salon des Artistes indépendants.

C'était vendredi, jour de gala m'a-t-on dit, et une foule élégante se pressait dans les salles.

Je me sentais toute petite, véritablement perdue, noyée dans ce flot de monde : jaquettes noires ou robes claires.

Et cette sensation d'esseulement m'était, au fond, véritablement agréable.

Enfoncée dans mes pensées, souvent faites de souvenirs très doux, je suivais silencieusement la baronne qui distribuait de tous côtés, avec une inlassable bonne grâce, sourires et poignées de main.

Je marchais dans son sillage, comme en rêve, remarquant à peine les gens qui nous entouraient, fixant même, sans les voir, les innombrables toiles pendues aux murs.

Tout à coup, j'eus l'intuition magnétique de regards qui se posaient sur moi avec obstination.

Je tournai la tête et reconnus, à quelques pas, le comte de Maltokro.

Il causait avec un monsieur déjà âgé que je sus, plus tard, être son père.

Tous deux avaient les yeux tournés vers moi, mais leurs regards se dérochèrent poliment quand ils virent que je les avais reconnus.

Je n'avais pu, naturellement, distinguer leurs paroles ; je suis cependant certaine d'avoir été le

sujet de leur conversation.

Mais la baronne les avait aperçus et allait vers eux, pendant qu'eux-mêmes, voyant son geste, venaient vers nous.

Et je remarquai bien ceci, – qui ne pouvait passer inaperçu, tant je fus choquée de ce qui me parut une incorrection, – c'est que leur salut, profond et respectueux, vint d'abord vers moi avant de s'adresser à la baronne.

Je me tenais, cependant, un peu derrière elle et je suis véritablement trop timide dans le monde pour avoir, d'une façon quelconque, provoqué ce premier salut.

Je fus donc réellement surprise de l'attitude de ces messieurs. Et mon étonnement s'augmenta encore quand je vis la baronne paraître trouver naturelle cette marque de déférence qui me donnait le pas sur elle malgré mon jeune âge.

Ah çà ! je n'ai donc pas rêvé, l'autre soir, quand, déjà, je crus remarquer l'obséquiosité de certains ?

Qu'est-ce que cela peut donc bien signifier ?

Je me tâte, étonnée de me sentir toujours moi-même, c'est-à-dire Diane de Kermor, orpheline, dix-huit ans et... toutes ses dents, ajouterait Gavroche !

J'interroge ma naissance, ma famille... mes aïeux même.

Mon père, Rick de Kermor, avait épousé Jeanne de Noyvic, ma mère, qui était une de ses cousines. Mes aïeux paternels et maternels sont donc des Kermor, ce qui simplifie mes recherches.

Nous sommes de bonne famille, de bonne souche, évidemment, mais aucun individu chez nous, ne nous a couverts d'un éclat retentissant et impérissable qui ait rejailli jusqu'à nous. Diane de Poitiers, la favorite française, est certainement le joyau le plus brillant et le plus tapageur de notre ascendance.

Et il y a si longtemps qu'elle n'existe plus, Diane de Poitiers !

Par ailleurs, nous sommes bien apparentés, c'est certain. Les meilleures familles de Dylvanie

ont contracté alliance avec la nôtre, mais tout cela est banal et ne me donne sur personne aucune prépondérance.

Diane de Kermor je suis, telle je resterai, c'est-à-dire un petit être obscur, sauvage et insignifiant.

Alors ?...

Jamais je ne me suis tant occupée de ma modeste personnalité, *de ma valeur* !

Mais, aussi, quelle lubie ont eue les Maltokro ! Et la baronne qui acceptait cela !

Car enfin...

Et puis, z... !

Qu'ils me saluent avant tout le monde, que chacun trouve cela naturel, qu'ils rampent humblement à mes pieds, je ne m'en soucie plus.

Après tout, qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Je ne suis pas destinée à vivre perpétuellement dans ce milieu-là...

Heureusement !

Tout m'ennuie, je n'aime pas les

complications, ni les énigmes, moi !

J'en ai assez !

Je vais écrire à grand-mère et lui demander de retourner à Castel-Pic. Je m'ennuie ! Je m'ennuie magnifiquement, tout d'un coup !

*

Quel émoi, grands dieux, aujourd'hui !

Je suis encore toute remuée de l'émotion que j'ai eue tout cet après-midi en entrant dans le salon de la comtesse de Gartks.

C'était la première fois que mon aimable hôtesse me conduisait chez cette dame avec qui, cependant, elle est en relations suivies.

Nous l'avions rencontrée l'autre jour au Salon des Indépendants et, comme elle insistait beaucoup pour nous avoir à son premier mardi, la baronne avait promis de m'y conduire avec Hélène.

La comtesse nous attendait donc aujourd'hui

et, dès notre arrivée, elle vint à nous avec beaucoup de démonstrations amicales, puis, tout en nous présentant à quelques nouveaux visages, elle nous fit traverser le salon dans toute sa longueur et nous installa dans des fauteuils, auprès d'elle. C'étaient des sièges en vue, et j'aurais préféré de beaucoup être dans quelque coin à bavarder avec Hélène.

Il y avait beaucoup de fleurs et de bibelots répandus un peu partout et, dès l'entrée, mes yeux avaient été attirés par ces mille riens qui distinguent les salons parisiens de ceux, plutôt sévères, de nos maisons dylvaniennes.

Et j'étais à peine assise qu'un cri faillit s'échapper de mes lèvres fiévreuses, pendant que mes yeux s'hypnotisaient sur une miniature ovale qu'un cercle de saphirs encadrait.

Dans le délicat pastel placé bien en vue sur le dessus d'un grand piano à queue, là, tout près de moi, je venais de reconnaître le portrait de M. Dhor.

Et, inconsciente pendant quelques minutes, les yeux rivés sur la fine miniature, je crus rêver.

Puis, peu à peu, la raison reprit possession de moi-même. Mes regards firent le tour de l'assemblée.

Ces femmes élégantes, ce salon étranger, la baronne Le Roux qui racontait les prouesses hippiques d'un de ses amis, Hélène qui se taisait sagement auprès de moi, tout cela était bien réel, bien vivant, je ne rêvais pas.

Alors, mon regard revint vers l'attirant pastel et, bien qu'il fût placé à quelques centimètres de moi, je me penchai encore vers lui pour le mieux examiner.

Était-ce vraiment M. Dhor ?

N'étais-je pas le jouet d'une ressemblance ?

Et j'examinais, avide, ce portrait qui semblait avoir été mis là intentionnellement, si près de moi.

Un minuscule ruban de faille blanche et or, aux couleurs dylvaniennes, formait le nœud national, à trois coques, et cachait la fermeture du cercle de saphirs.

Ce nœud, que je n'avais pas d'abord

remarqué, était certainement un emblème, comme peut-être le bouquet de violettes blanches posé tout à côté.

Et, dans ce cadre emblématique, c'était bien, hautain, railleur et bienveillant à la fois, le visage de M. Dhor.

Je n'en croyais pas mes yeux !

Je me penchai vers Hélène et, lui désignant la miniature :

– Qui est-ce ? demandai-je à voix basse.

– Je ne sais, fit-elle sur le même ton. C'est la première fois que je remarque ce portrait.

– Un parent ? insistai-je.

– Peut-être... ou plutôt quelque personnage à la mode qui a fait à M^{me} de Garths l'honneur de descendre chez elle.

– Et alors ?

– Ce portrait est placé là pour que nul n'ignore la visite reçue et les hautes relations de la maîtresse de céans.

Ce que disait Hélène était assez vraisemblable,

d'autant que, élevée à Paris, elle connaît à fond le caractère de chacun.

Mais le titre « personnage à la mode » répondait si peu au signalement du modeste professeur de langues que j'avais connu à Castelpic, que je ne pus m'empêcher de sourire.

Et ce sourire était très triste.

Ou Hélène se trompait dans ses déductions, ou j'étais abusée par une ressemblance.

Et, ne pouvant élucider cette question qui, somme toute, n'était que secondaire, je m'absorbai dans la contemplation de la chère image remplissant sans détours mon cœur du souvenir de l'absent.

À un moment, il me parut que la comtesse de Gartks m'examinait à la dérobée.

Je tournai aussitôt les yeux vers elle, mais je ne pus saisir son regard, qui parut fuir sous le mien.

Ce n'était peut-être qu'une impression sans fondement ; cependant, je crus voir un sourire heureux finir fugitivement sa course sur les lèvres

soudain immobiles de la comtesse.

Et, depuis tantôt, ce regard détourné, ce sourire fugace harcèlent ma pensée.

Ce portrait n'avait pas été mis là pour moi, pourtant ?

La comtesse ignore certainement que je connais M. Dhor et, le sût-elle, je ne vois pas bien pourquoi elle aurait cherché ainsi à me faire plaisir.

Énigme...

Illusion, peut-être.

*

J'ai déjà dit que j'étais d'un caractère plus timide que hardi, plus sauvage que mondain, et cependant, ce matin, j'ai fait preuve d'une grande audace.

Le fils de la comtesse de Gartks est venu, vers dix heures, trouver le baron.

À son arrivée, celui-ci, qui fait chaque jour

une promenade matinale au Bois, n'était pas encore de retour.

Quand je sus cela, je ne pus résister à l'envie de rejoindre le nouveau venu sous un prétexte quelconque.

Vite, une partition de piano en main, je descends l'escalier spacieux de l'hôtel.

D'une main sûre, je tourne le bouton de la porte, j'entre, referme l'huis et, sans vouloir apercevoir le visiteur, sans montrer que je connais sa présence, je vais au piano, qui n'occupe qu'une place infime dans un angle de la vaste pièce.

Notre homme, en monsieur bien élevé, tousse, naturellement, pour me dévoiler sa présence.

Sursaut de ma part... très bien joué !

Je me tourne... superbe confusion !

Saluts mutuels.

Il s'excuse de me troubler, me parle du beau temps, de la sécheresse... sujets toujours nouveaux !

Il paraissait assez gêné de ce tête-à-tête inattendu et, plus que jamais, affectait une déférence... moyen-âgeuse.

Moi, pour la première fois, avec lui, j'étais à l'aise.

Le tête-à-tête avec un monsieur seul, dans une immense pièce ? On eût dit que c'était mon habituelle occupation.

J'étais brave, hardie... j'avais le sourire !

Et, tout à coup, je lui parle de « madame la comtesse sa mère », de la visite que j'ai eu l'honneur de lui faire, ces jours-ci, en compagnie de mon aimable hôtesse et de sa nièce.

Mon compagnon sourit, me dit regretter de n'avoir pas été là. Il commence mal quelque compliment que je n'entends pas, s'embrouille, repart...

Si je ne pensais pas à autre chose, je l'aiderais à achever sa phrase, bien certainement, tant je le sens intimidé...

Parfaitement : intimidé ! Je vois bien, moi, qu'il n'est pas à son aise depuis que je suis là !

Et, tout à coup, sans souci de l'interrompre, je m'écrie bravement :

– Oh ! dans le salon de madame votre mère, j'ai remarqué une bien jolie miniature !...

Cette phrase devait être préparée dans ma tête depuis longtemps... quatre jours au moins ! et cependant, je l'ai bredouillée... malgré mon audace occasionnelle...

Et j'étais rouge !

– Quelle miniature ?... interroge le jeune homme d'un air ignorant.

Je dépeins le cadre de saphirs, le nœud dylvanien.

Je me sentais très éloquente pour décrire ce petit cadre. Je le fus moins – ô combien ! – pour parler du portrait même.

Ma description, cependant, laissa froid mon interlocuteur.

Il m'affirma ne pas avoir remarqué le petit pastel dont je lui parlais, et j'eus beau insister, il ne put me dire de quelle personne ce pastel était l'image.

Et vraiment, en m'assurant cela, mon interlocuteur paraissait de bonne foi.

– Voici trois fois que je n'ai pas mis les pieds chez ma mère, à son jour, expliqua-t-il. J'ignore donc totalement de quelle miniature il s'agit, ma mère changeant assez souvent la disposition de ses meubles.

Il devait être sincère, et je fus convaincue de son ignorance.

Je l'ai quitté toute déçue.

À quoi bon tant de stratagèmes pour un pareil résultat ?

*

Grand-mère ne répond pas à ma lettre, et cela ne diminue pas mon ennui.

Je l'ai suppliée de me laisser retourner à Castel-Pic. Ma demande a peut-être contrarié ses projets.

M. Dhor n'est plus là, cependant, pour la

persuader à nouveau de la nécessité de me tenir encore éloignée d'elle.

Ma présence, là-bas, est donc bien gênante ?

*

– Toujours rien !

Le facteur ne se dérange pas souvent pour moi.

Et, ici, c'est toujours la même atmosphère de cérémonie et d'hommages.

On guette mes sourires, mes paroles, mes moindres gestes.

Je sens, autour de moi, comme une ambiance de courtisans ou de respect servile, et je me fais l'effet d'être un personnage officiel qui a une tenue à observer, une attitude à conserver, un décorum à soutenir.

Mais cette tenue, ce décorum, sont lourds à porter, parce que je n'en sens pas le besoin, ni n'en saisis la portée.

Que me veulent ces jeunes gens que l'admiration ou le respect outré semblent tenir pétrifiés devant moi ?

Que veulent dire ces regards dérobés que je surprends m'examinant curieusement ?... Pourquoi certaines personnes me parlent-elles avec tant de déférence, malgré leur âge ou leur qualité ?

Pourquoi, enfin, évite-t-on de me traiter en jeune fille et use-t-on avec moi d'un langage sérieux, modéré, trop cérémonieux, vraiment, comme si l'on craignait d'aborder des sujets frivoles et légers en ma présence ?

Je ne suis donc pas comme les autres jeunes filles !

Quand je m'approche d'un groupe de rieurs, tout de suite chacun me fait place, m'entoure, c'est à qui se montrera le plus aimable pour moi... mais les rires se taisent et ne reparaissent plus sur les lèvres fraîches qui les égrenaient tout à l'heure si franchement.

Cette façon d'être de chacun, en ma présence,

me rend forcément plus sauvage, plus réservée encore, et cela n'est pas fait pour diminuer l'importance qu'on semble vouloir me donner. Je devine que mon air sérieux est pris pour une attitude de commande, mon silence pour du dédain, ma tristesse pour de l'orgueil, mes rares sourires pour de la condescendance... Chacun trouve en moi ce qu'il veut y voir. Et, sournoisement, le malentendu, – si je puis m'exprimer ainsi, – le malentendu augmente.

*

Oh ! que j'étouffe ici !

Tout me paraît faux, déformé, falsifié...

Vivre ailleurs ! Respirer librement !

Rire, causer, courir...

J'ai envoyé une nouvelle lettre à Castel-Pic.

*

Nous sommes retournés chez la comtesse de Gartks.

Elle ne nous attendait pas aujourd'hui, la baronne s'étant tardivement décidée à cette visite.

Dès mon entrée dans le salon de cette dame, mes yeux sont allés au piano, là où, l'autre jour, me souriait l'image de mon ancien professeur.

Le délicat pastel n'y était plus, et il m'a semblé que le regard de la comtesse suivait le mien avec déception.

On n'escomptait pas ma venue, le portrait n'avait pas été mis en vue...

Coïncidence, peut-être, ou était-ce donc bien pour moi que ce pastel avait été mis là ?

Si j'avais osé, j'aurais interrogé la comtesse...

Mais à quoi bon ? Aurait-on pu raisonnablement me répondre par l'affirmative ?

*

Si mon aïeule persiste dans son silence, je

prends sur moi-même de retourner à Castel-Pic.

Je m'ennuie dans ce milieu essentiellement mondain et de surface. Pourrait-on réellement me gronder de le fuir sans autorisation ?

*

Enfin !

Je pars !

Une lettre de grand-mère à la baronne Le Roux me rappelle à Castel-Pic.

C'est de la joie, de l'ivresse ! Le retour me semble un enchantement, combien meilleur que la tristesse du départ.

Mes malles sont déjà faites. Toutes mes forces sont revenues.

J'ai des ailes !

Je cours, je vole, je ris, je chante !

Enfin, je pars !

*

Le train roule.

Chaque minute me rapproche du but...

La baronne et Hélène m'ont reconduite à la gare. Elles avaient des larmes dans les yeux de me voir partir si vite. Elles escomptaient ma présence jusqu'au printemps prochain, paraît-il.

Je me sentais gênée d'être si gaie, si joyeuse, et j'arrivais mal à prendre le visage chagrin de circonstance.

C'est cependant de bien bon cœur que je les ai remerciées des mille soins dont elles m'ont entourée. Je crois que ce sont deux vraies amies et que je garderai longtemps leur souvenir.

Mais je vais revoir Castel-Pic, embrasser ma chère aïeule et serrer les mains des braves gens qui m'ont vu élever. Je vais y revivre les derniers mois de mon séjour, y retrouver presque M. Dhor : les allées auront gardé la trace de ses pas et les murs résonneront encore du son de sa voix.

Est-ce que tout le reste compte auprès de

cela ?

*

Voici la gare !

J'aperçois Sabin.

Il rayonne, le brave homme, en chargeant mes malles dans la voiture qui m'attend.

Je m'informe de tous, et, joyeux, il me répond :

– Tout va bien. Rien de changé ; les êtres et les choses sont toujours à leurs places. Seulement, on s'est bien ennuyé pendant l'absence de Mademoiselle. La vieille demeure était devenue trop silencieuse... c'était comme une tombe.

– Mais, vous aviez M. Dhor...

– Il est resté si peu de temps après le départ de Mademoiselle... quelques semaines à peine ! Et puis, lui non plus n'est pas très gai... toujours pensif, toujours soucieux ; plus encore

qu'autrefois.

– Ah ! vraiment ! Mon départ ne l'avait pas déridé ?

– Nenni ! Au contraire. Il était plus sombre et plus silencieux que jamais ! On voyait bien que Mademoiselle n'était plus là pour animer chacun.

Brave Sabin, il ne se doute pas combien ses paroles me rendent heureuse.

Mais les malles sont chargées. Je me tasse dans la voiture, entre un carton à chapeau et une gerbe de fleurs que mon vieux serviteur a eu la délicatesse de m'offrir à mon arrivée.

– Un bouquet de Castel-Pic, Mademoiselle Diane...

C'est déjà l'ambiance de la chère demeure, ces fleurs auprès de moi.

La voiture file. Je reconnais le paysage, pour l'avoir traversé déjà deux ou trois fois.

Je me souris à moi-même. J'ai hâte d'être « chez nous » pour crier librement ma joie.

Parfois, je me penche vers les fleurs, j'enfouis

mon visage dans les corolles étincelantes, et il me semble que j’embrasse et étreins mon vieux castel tout entier.

*

Nous filons depuis sept quarts d’heure, et voici enfin le dôme de l’église où, chaque dimanche, nous allons à la messe.

Avec douceur, je pense que je vais reprendre ces anciennes habitudes et retrouver à ma place, dans le banc familial, mon livre et mon chapelet.

La voiture s’arrête devant un bâtiment très long qu’un mur de cailloux cerne jalousement. C’est là que grand-mère remise ses voitures, celles-ci ne pouvant franchir la petite sente dont j’ai parlé.

Pendant que Sabin mène les chevaux à l’écurie et décharge mes malles qu’il viendra reprendre tantôt, je vais jusqu’à la petite chapelle.

Des visages connus me saluent au passage, pendant que des petits enfants murmurent

derrière moi :

– C’est la demoiselle du château qu’est revenue.

Et j’ai envie de crier : « Oui, c’est bien vrai ! Je suis de retour. C’est moi ! C’est moi ! »

Mais, correctement, je gagne l’église.

Oh ! la bonne prière que je viens de dire devant les pieuses images !

Voici longtemps que je n’avais mis tant de ferveur dans mon appel à Dieu.

« Je reviens ; puisse le Dieu de bonté faire revenir ici l’absent que j’attendrai toujours... »

*

Fakir ! Nora !

Les braves bêtes tournent leurs têtes vers moi. Elles me reconnaissent et leurs bons yeux semblent s’adoucir en me regardant.

Fakir trépigne, gambade ; je sens sa joie de me

revoir. Docilement, il se range pour que je grimpe sur son échine et à peine suis-je installée, il part, secouant la tête, remuant l'oreille, faisant gaiement tinter les grelots de son équipage.

Je crie :

– Hue, Fakir !

Et j'ajoute :

– Sabin, j'ai dix ans !

L'âne semble comprendre mon impatience d'être là-haut. Il allonge sensiblement le pas, pendant que mon brave compagnon sourit joyeusement de mon exubérance subitement retrouvée.

Il dit :

– Paris ne nous a pas changé notre petite demoiselle.

– Vous le regrettez, Sabin ?

– Ah ! que non ! C'est le contraire qui nous aurait chagrinés.

– J'ai pourtant une bien plus jolie toilette qu'au départ.

– Oui-da, mais les yeux et le sourire sont les mêmes. Le reste, c'est du faux ! L'âme de notre demoiselle est toujours pareille.

– Brave Sabin !

Et si le sentier n'était pas trop étroit pour un semblable manège, je mettrais Fakir à la hauteur de Nora et je serrerais de toutes mes forces la main rugueuse du brave homme.

La même ! Je suis la même ! Rien n'est changé !

Eh ! parbleu ! je le savais bien, moi !

*

Je ne saurais dépeindre toute la douceur exquise de cet instant qui nous réunit, ma chère aïeule et moi, après quatre longs mois de séparation.

Avec quelle tendre affection je fus serrée dans les bras maternels, qui ne m'avaient étreinte depuis si longtemps !

Grand-mère avait les yeux humides, et moi, je sanglotais de joie.

Elle murmurait :

– La voici enfin de retour, ma Dianette chérie !

Et je bégayais :

– C’est moi, grand-mère ! Me voici ! C’est moi, c’est bien moi !

Elle ne se lassait pas de m’embrasser, de me contempler et, pendant quelques minutes, les baisers, les étreintes et les regards maternellement inquisiteurs alternèrent sans interruption.

– Comme tu es pâlotte, ma Dianette ! Est-ce que tu as été malade ? Tu as maigri !

Elle se mit à rire.

– Il faut avoir un singulier tempérament pour s’ennuyer à Paris. Quelle grande sauvage tu fais !

– Oh ! si vous saviez, grand-mère ! Quelle vie, quelle existence ! On dort le matin, on se promène l’après-midi et on danse toute la nuit.

Pas deux jours pareils, pas deux heures semblables ! On court, on file, toujours pressé. Vite un rendez-vous ; vite un thé, un dîner, une soirée, une fête : « Il est temps ! L'auto attend ! L'heure est passée ! » Ces mots résonnent toute la journée. Et on court, on se hâte, on vole vers un but toujours nouveau, mais dont on se lasse bien vite parce que, en réalité, ce nouveau-là est futile et vilain... d'autant plus que je n'avais aucune affection là-bas.

– Quel réquisitoire contre la grande ville fit en souriant mon aïeule, à qui mon dédain de la capitale française semblait faire plaisir. Décidément, la vie des capitales, des plaisirs mondains trop multipliés, ne t'attire pas.

– Dites qu'elle gêne mon égoïsme. J'aime mieux mes landes que les boulevards surpeuplés, ma maison lézardée que les somptueux hôtels, nos repas frugaux que les mets recherchés, mes robes simples et pratiques que les parures compliquées, nos soirées auprès du feu, en famille, que les bals mondains, tapageurs et fatigants.

– Continue, tu m’amuses !

– Ne riez pas, grand-mère. Je suis sincère en vous disant tout cela, et je le pense réellement. À Paris, il faut vraiment être deux...

– Alors, tu ne t’es vraiment pas amusée, là-bas ?

– Amusée ? fis-je en réfléchissant. Oui, je me suis amusée, malgré moi et forcément, parce que tout accaparait mon esprit et mon attention. J’ai pris ma part de toutes ces fêtes comme de tous ces plaisirs auxquels j’ai été mêlée, mais, ceux-ci passés, je ne m’en sentais que plus lasse. Paris distrait la pensée, il ne remplit pas le cœur, et ce vide-là, on le ressent à chaque minute de solitude ou de tête-à-tête avec soi-même : entre deux valse, deux visites, quand l’auto vous emporte ou que le sommeil tarde à venir.

– Et que faisais-tu dans ces minutes-là ?

Je regardai ma grand-mère avec tendresse, puis allai lui jeter mes bras autour du cou.

– Je pensais à vous et... je pleurais... J’ai pleuré plus d’une fois, allez !

– Mais pourquoi ne me l'écrivais-tu pas ? La baronne me disait que tu étais radieuse.

– Parce que, à Paris, on ne peut pas être vraiment triste : la pensée est toujours distraite ! D'ailleurs, la politesse me commandait d'être gaie. Quant à vous l'écrire, à quoi bon ? Je sentais bien, au ton de vos lettres, que vous ne m'auriez pas permis de revenir plus tôt... M. Dhor voulait que je reste six mois là-bas.

Grand-mère tressaillit.

– C'est vrai ! Il me l'avait conseillé... Cependant, tu vois, il a été de mon avis, quand je lui ai parlé de ton retour.

– Ah ! vous l'avez tenu au courant ?

Elle rougit un peu.

– Oui. Ne le fallait-il pas, puisque nous avons combiné ensemble ton séjour à Paris ?

– Alors, il vous a écrit ? Que disait-il ?

– Il raillait un peu ton découragement... Tu es pour lui l'opiniâtre petite sauvage que...

– Il vous a dit cela ! m'écriai-je, interrompant

grand-mère, tant j'étais soudainement troublée de cette épithète de M. Dhor.

– Il se sert de cette qualification à propos de toi. En serais-tu fâchée ?

– Non... oui... je ne sais pas ! Cela dépend du ton de sa lettre. Montrez-la-moi, voulez-vous, grand-mère ?

– Je regrette de ne pouvoir te donner cette satisfaction ; mais sa lettre ne parle de toi qu'incidemment et elle aborde beaucoup d'autres sujets que je ne puis divulguer.

– Dites-moi, du moins, si M. Dhor paraissait fâché contre moi en vous disant de me faire revenir.

– Du tout, au contraire ! Il parlait de toi comme d'une enfant gâtée dont il faut satisfaire les caprices.

Je me sentis rougir.

– Une enfant ! Une enfant ! J'ai dix-huit ans, à présent. C'est une manie qu'il a, de vouloir toujours me traiter en gamine. Ne croirait-on pas qu'il est bien vieux, lui ?

– Trente ans, peut-être !

– Trente ans ! La belle affaire ! À Paris, on dit couramment qu'un homme de trente ans n'est pas encore en âge d'être sérieux. À entendre M. Dhor, on croirait qu'il est mon aïeul.

Grand-mère riait franchement.

Elle m'embrassa.

– Allons, Paris ne m'a pas changé ma Dianette : elle est toujours aussi bonne raisonneuse.

– Parce qu'elle a de bonnes raisons, grand-mère.

Et je lui rendis son baiser.

*

Voici trois jours que je suis revenue à Castel-Pic et, déjà, j'ai si bien repris mes habitudes d'antan qu'il me semble ne l'avoir jamais quitté.

Quand je pense à Paris, c'est un peu comme si je pensais à une lecture faite récemment ou à une

histoire nouvellement entendue : je n'ai déjà plus l'impression d'avoir habité moi-même Paris et d'y avoir vécu cette vie oisive et fatigante dont j'ai déjà parlé.

En revanche, mon vieux castel et ses donjons, mes hautes murailles et mes terrasses suspendues, tout cela c'est du présent et du passé, c'est toute ma vie et c'est moi-même.

*

Ce matin, je suis allée à la Tour Carrée.

Timidement, comme si M. Dhor l'habitait encore, j'ai poussé la petite porte ogivale qui y donne accès, puis j'ai parcouru le grand salon dont j'ai déjà parlé, la chambre, le cabinet de toilette. Ces pièces semblent avoir gardé son empreinte. Une vague odeur de cigare flotte encore en l'air et, sur une table, dans un minuscule cendrier de bronze, un peu de cendre grise me rappelle que celui qui les a habitées s'absorbait, souvent de longues heures, en fumant

inlassablement de fins cigares blonds.

Un livre est posé sur un petit guéridon. Il dût être mis là par notre hôte, car son humble reliure n'en fait pas un objet à mettre en relief.

Je l'ouvre.

C'est *Quatre-vingt-treize*, du grand poète Victor Hugo.

Je reste songeuse.

C'est un livre bien triste et bien angoissant pour un livre de chevet.

Et je m'éloigne pensivement, à pas sourds, pour ne pas réveiller tant de souvenirs intimes qui doivent encore dormir dans la silencieuse tourelle.

*

C'était dimanche, aujourd'hui. Nous sommes allées, grand-mère et moi, comme d'habitude, à la messe de la petite chapelle, au bas de notre sente.

Quand nous sommes sorties, le facteur a remis à grand-mère un volumineux courrier.

Il y avait quelques cartes pour moi, de « mes amies de Paris », et une lettre d'Hélène.

Il paraît que les fêtes continuent là-bas de plus belle. Par les grands froids que nous traversons, les bals et les sauteries sont plus que jamais de rigueur.

Hélène me parle de patinage. Elle regrette que je ne puisse prendre ma part des joyeuses réunions dont il est la cause.

Je souris d'une réflexion qu'elle me fait :

« Vous devez vous ennuyer mortellement, de ce temps-ci, à Castel-Pic... »

Je devine qu'elle me plaint et qu'elle se réjouit de n'être pas avec moi.

Si elle savait.

La colline saupoudrée de neige, nos grands sapins aux aiguilles de glace, notre sentier rocailleux et glissant, notre petite rivière gelée qu'on aperçoit de la terrasse, la bise qui souffle en hululant, les oiseaux fugitifs qui jettent de

longs cris plaintifs, est-ce que tout cela ne vaut pas les lacs du bois de Boulogne, même quand ils sont gelés ?

*

– Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! En voilà une affaire ! Préparer un repas soigné, quand on n'a sous la main que les provisions courantes !... C'est à en perdre la tête !

Étonnée d'entendre Fauste ruminer ainsi toute seule, je pénétrai dans sa cuisine.

– Eh bien ! ma bonne Fauste, qu'as-tu, aujourd'hui ? Aurais-tu marché, ce matin, sur quelque mauvaise herbe ? Ou le diable t'aurait-il envoyé un de ses démons bouleverser tes domaines, que je te vois si troublée ?

– Ni herbes ni démons ne me feraient perdre la tête. C'est pis que tout cela ! Ah ! Mademoiselle, il y a de quoi devenir folle ! Depuis plus de vingt ans, pareil embarras ne s'était présenté encore à moi.

– Je puis peut-être te tirer d’ennui ? Dis-moi ce qui t’arrive, j’essaierai de t’aider.

– Vous, Mademoiselle ? Ah ! jamais ! C’est moi toute seule qui dois me débrouiller, et c’est bien là ma veine !

Tout en bougonnant, elle tisonnait son feu, remuait ses casseroles, déplaçait tous les objets de cuisine à portée de sa main, sans se décider à faire quelque chose d’utile.

– Voyons, Fauste, ne mets pas ainsi la maison sens dessus dessous... ça n’avance en rien ton travail et tu te fais inutilement du mauvais sang !... Et maintenant que tu consens à laisser tranquille ce pauvre fourneau qui n’en peut mais, explique-moi la cause de tes ennuis ? À nous deux, nous y remédierons.

Elle me regarda d’un air si piteux que j’eus du mal à ne pas éclater de rire.

– J’ai un déjeuner à servir pour midi, m’expliqua-t-elle avec un véritable découragement.

– Mais tu en as un également tous les jours à

préparer.

– Oui, mais c'est l'ordinaire ! Tandis qu'aujourd'hui...

– Aujourd'hui ?

– Madame compte sur moi ! Elle m'a dit : « Fauste, vous préparerez un repas soigné pour midi, un autre pour ce soir, et ainsi de suite jusqu'à ce que je vous dise de reprendre votre train habituel. »

Elle m'avait répété cette phrase tout du long, sans respirer. Elle était pressée : le temps lui manquait même pour souffler.

– Pourquoi ou pour quoi, ces repas soignés ? Le sais-tu ? interrogeai-je, surprise de ce terme « repas soigné ».

– Ah ! Dieu non ! Madame ne m'a rien dit. Elle paraissait elle-même assez émue ! Et voilà ! Il est dix heures, c'est pour midi, et je n'ai rien de prêt. C'est gai !

Faisant taire mon étonnement et mes questions devant la nécessité de se presser, j'encourageai la vieille servante de mon mieux.

– En deux heures, on peut faire bien des choses, tu sais !

– Quanti on a tout sous la main. Mais je n'ai rien que l'ordinaire, le courant...

– Nous ferons merveille avec ce que tu as. La viande n'est toujours que de la viande, et tout dépend de la manière de l'arranger.

– Je n'ai pas le temps...

– Cela ne sert à rien de le répéter jusqu'à demain, le mieux est d'aviser. Tiens, je vais t'aider.

Je nouai rapidement autour de ma taille, et malgré ses protestations, un de ses tabliers multicolores, aux couleurs vives, comme en portent nos paysannes de Dylvanie.

– Voyons à l'office. Tu as bien quelques provisions présentables. Examinons-les ensemble.

Et j'entraînai la pauvre Fauste qui continuait de gémir.

J'eus vite fait d'explorer le garde-manger et d'y faire quelques bonnes trouvailles.

– Voici de la viande froide... Avec une mayonnaise, elle fera une entrée présentable.

– Des restes, pour un repas soigné !

– Ces restes sont presque le rôti entier, nous y avons à peine touché hier soir !

– Mais c'est froid !

– J'adore la viande froide. Pourquoi les autres ne l'aimeraient-ils pas également ? Qu'est-ce que cela ?... Des artichauts cuits ! Bravo ! Mets-les vite rôtir en petites caisses. C'est délicieux !

– Et le rôti ?

– Le rôti ?... dame ! Le rôti ? Une idée. Prends un canard dans la basse-cour, c'est vite cuit.

– Une bête qui n'est ni tuée ni plumée !

– Ne faudrait-il pas qu'elle soit aussi mangée ? Sabin la tuera et tu la plumeras en dix minutes !

– Mais le temps !...

– Nous avons encore une heure cinquante minutes. C'est suffisant ! Je vais t'aider.

– Une entrée ne suffit pas.

- Tu crois ?
- Non, bien sûr ! Ce serait un trop maigre repas. Il nous faut un autre plat.
- Ce morceau de chevreuil me paraît à point.
- Il faut au moins huit heures de cuisson.
- Ce lièvre ?
- Pour ce soir, au plus tôt, peut-être sera-t-il prêt.
- Aucun poisson ?
- Rien !

Nous nous regardâmes, consternées ; mais, ce matin, j'avais l'imagination fertile et, tout à coup, je m'écriai :

- Voici du bœuf cuit !
- Certes, mais cela ne peut se servir sur une table.
- Si... une fois que tu l'auras savamment préparé.
- Jamais de la vie je n'oserai présenter du bœuf bouilli.

– Essaye, au moins ! Tiens, donne-moi des champignons, des échalotes, des tomates, je vais éplucher tout cela, et toi, fais la sauce... une daube, un civet, je ne sais quoi ! Fais à ton idée. Tu es trop bonne cuisinière pour ne pas réussir quelques mets mirobolant que nous décorerons d'un nom pompeux. Ça va ?

– C'est une idée... à l'occasion !

– À la guerre comme à la guerre !

– Ce ne sera pas la première fois que j'aurai cuisiné des restes sans que quelqu'un s'en doute.

– Là ! tu vois bien ! Te voilà toute réjouie. Je cours prévenir Sabin pour le canard...

Je la quittai en courant. Déjà, une longue cuillère de bois à la main, elle *cuisinait* notre bœuf bouilli.

Cinq minutes après, j'étais de retour.

– Sabin va plumer le canard. Es-tu contente ? Tu n'auras pas à quitter ton fourneau.

– Vous êtes ma Providence, Mademoiselle Diane ! Seulement, à présent, laissez-moi travailler seule. Je ne veux pas vous voir plus

longtemps faire une telle besogne.

– Laisse-moi t'aider.

– Non, Mademoiselle, cela me navre trop de vous voir abîmer vos pauvres menottes.

– Et tes fonds d'artichauts ? Et tes entremets sucrés ?

– Mes entremets ?

– Te voici encore toute bouleversée ! Tu vois bien que je suis indispensable en ce moment... Je mets du lait sur le feu... Dirige-moi. Faut-il battre des œufs ? Combien de morceaux de sucre ?

– Mon Dieu ! mon Dieu !... Vous pensez à tout !

– Combien de morceaux ?

– Quinze... dix... douze ! Ah ! je ne sais plus ! Je perds la tête en vous voyant m'aider ainsi. Si Madame vous voit faire semblable besogne, elle grondera.

– Je suis sûre, au contraire, que grand-mère m'approuvera de te donner un coup de main... Et puis, cela m'amuse. Si tu savais combien je

préfère cette escapade auprès de toi à bien des corvées mondaines qu'il m'a fallu subir à Paris !

– N'empêche que je ne suis pas raisonnable de vous laisser faire aujourd'hui.

Tout en parlant, nous avançons.

J'encourageais Fauste de mon mieux.

– Vite, ma bonne. N'oublie pas que tu as le couvert à mettre.

– Et l'argenterie, les cristaux à sortir !

– Je t'aiderai...

Mais une réflexion qui me vint coupa ma phrase.

– L'argenterie, les cristaux... Décidément, ce n'est pas naturel. Nous cuisinons, nous nous remuons, nous faisons des merveilles sans savoir en l'honneur de qui tout ce remue-ménage. Crois-tu que grand-mère ait invité du monde à dîner ?

– Ce serait extraordinaire qu'elle ne vous en ait pas parlé.

– Oui, surtout pour plusieurs repas ! Et c'est si rare, des étrangers chez nous !

– Ce serait la première fois depuis bien longtemps.

Une idée me passa et je me pris à rire.

– Dis donc, ce repas... c'est peut-être une surprise pour moi... en l'honneur de mon retour au bercail.

– Ah ! Mademoiselle Diane, pouvez-vous rire d'une pareille supposition ? Ce serait le comble ! Qu'est-ce que Madame dirait, alors, en apprenant que c'est vous-même qui auriez préparé le repas.

– Aïe ! J'ai failli me couper ! interrompis-je en lançant loin de moi le malencontreux couteau, cause du mal.

– Ce n'est pas une raison pour éborgner les amis qui vous tombent du ciel.

La foudre tombant au milieu de la cuisine ne nous eût pas fait sursauter plus que cette phrase inattendue, prononcée par une voix masculine dont les intonations nous étaient connues.

Pétrifiées de surprise, nous avions reconnu la voix de M. Dhor.

Fauste, perdant la tête, se précipita en trombe

hors de la cuisine, et je restai seule en face de l'arrivant, vers qui je m'étais tournée.

Je n'étais pas moins troublée que la pauvre fille, mais mon émoi et ma confusion, au contraire d'elle me rivèrent au sol.

Tout mon sang avait afflué à mon visage et je me sentais devenir cramoisie. Les yeux levés vers M. Dhor, le cœur arrêté dans ma poitrine, je le regardais sans pouvoir prononcer un mot de bienvenue.

Ce fut pour moi une heureuse et pourtant pénible minute.

Il était là ! Il était revenu !

Mais dans quel état me voyait-il ? Sous quel vilain aspect de cuisinière aux mains sales lui apparaissais-je !

Il devina mon trouble, ma confusion, car il vint vers moi la main tendue.

– Je vous fais peur ?

– Oh ! non... réussis-je à balbutier.

– Pardonnez-moi de me présenter ainsi à

l'improviste devant vous. Je viens de quitter M^{me} de Noyvic, qui vous cherchait pour vous annoncer mon arrivée... Le hasard m'a fait tourner derrière le château pour gagner la terrasse. En passant devant la cuisine, j'ai cru reconnaître votre voix... La porte était ouverte... je vous ai vue... je suis entré !

– Et vous avez bien fait, réussis-je enfin à articuler.

Puis, plus rouge encore, véritablement gênée sous le regard pénétrant dont il m'enveloppait, j'ajoutai :

– Je suis heureuse... je... oh ! oui !... Je suis contente de vous voir !

Fut-ce le ton convaincu que j'essayai de donner à ma voix, l'embarras qu'il lisait sur mon visage, mon tablier de cuisine que j'essayais de dissimuler en le relevant par le coin, mes mains tachées que je dérobaïs derrière moi ? Je ne sais ! Mais mon compagnon eut un petit rire silencieux et, pirouettant sur ses talons, il prit momentanément congé de moi avec ces simples mots.

– Je vous quitte, petite amie... À tout à l'heure !

Il s'éloigna silencieusement comme il était venu.

Je le regardai disparaître, ahurie encore de sa présence inattendue à Castel-Pic.

Debout au milieu de la grande cuisine, ne parvenant pas à surmonter mon saisissement, je restai assez longtemps immobile, clouée au sol, mon cœur battant à coups redoublés pendant que, dans mon cerveau, les réflexions se succédaient à la débandade.

Ce fut la voix de Fauste qui me rappela à la réalité.

Et ce fut pour entendre de nouvelles lamentations.

– Seigneur Jésus !... est-il possible que pareille chose soit arrivée ? Ma jeune maîtresse trouvée dans ma cuisine en train de m'aider à de grossiers travaux ! Me voici à jamais déshonorée ! Moi qui, pendant quarante-cinq ans de bons services, ai assuré régulièrement ma tâche, il a fallu que je

perde la tête, ce matin, au point d'accepter que Mademoiselle... que l'unique petite-fille de ma maîtresse m'aide dans une besogne que le devoir m'ordonnait d'assumer seule...

– La belle affaire !

– J'ai eu autrefois des dîners de cérémonie... Il y avait quelquefois quarante couverts, et j'étais seule... Cela aurait été pour moi une honte qu'on me propose une aide... Madame le savait bien et ne m'a jamais fait cette injure. Et ce matin, qu'est-ce que j'ai fait ?... Ah ! malheur ! Je suis déshonorée !

Elle s'était assise sur une chaise et, la tête dans son tablier, elle sanglotait véritablement.

Sa bruyante douleur me tira de mon apathie.

La brave fille me faisait pitié.

Je vins vers elle et mis ma main, doucement, sur sa tête grise qu'une pointe de soie rouge emprisonnait.

– Voyons, Fauste, sois raisonnable. Ce n'est pas ta faute si je t'ai forcée d'accepter mon aide.

– Si, si ! Je suis responsable ! Jamais je

n'aurais dû permettre...

– Je me serais passée de ta permission... puisque cela me plaisait ! Donc, tu n'as rien à te reprocher.

– Ce sont mes lamentations qui vous ont donné l'idée de m'aider. Je ne suis qu'une vieille folle.

– Voyons, Fauste...

– Je suis déshonorée ! répéta-t-elle avec désespoir.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

– Mais non, ma bonne Fauste. Le caprice d'une petite fille ne peut pas changer la valeur de tes longs et loyaux services... Tu as été jusqu'ici une servante fidèle sur qui chacun s'est reposé. J'ai voulu aider celle qui s'est si souvent fatiguée pour moi : c'était tout naturel ! Crois-tu que M. Dhor n'a pas compris cela tout de suite ?

– Lui ? Ah ! jamais !

– Mais si, affirmai-je avec une belle assurance. Tu ne sais pas combien il est bon et indulgent.

En cette minute, j'oubliais véritablement les airs hautains et le sourire ironique de celui dont nous parlions.

Aussi Fauste répliqua-t-elle bien vite :

– Oui, oui, il est généreux ; quand il ne s'agit pas d'une incorrection ou d'un manque de tenue... Mais vous voir à la cuisine, travaillant comme une servante, cela, jamais il ne le comprendra !

– J'augure mieux que toi de son caractère.

– Vous ne le connaissez pas... vous ignorez... vous ne pouvez pas savoir comme moi ! C'est fini, je le sais bien ; pour vous, c'est du laisser-aller à ses yeux... une sorte de déchéance. Et, moi, je suis déshonorée comme vous-même l'êtes également, ainsi que ma chère maîtresse qui cependant ne sait rien ! C'est épouvantable ! Madame ne me le pardonnera jamais.

Et la vieille fille se remit à pleurer éperdument.

Je la regardai silencieusement, ne sachant plus quoi faire devant cette crise de larmes qui

m'attristait singulièrement.

Son ton affirmatif et véhément en parlant de M. Dhor m'impressionnait malgré moi bien que je sentisse son exagération.

La façon épouvantée dont elle m'avait dit : « Lui ! lui ! Vous ne le connaissez pas », m'avait fait frissonner.

Et péniblement, comme si un grand froid me pénétrait, je songeais :

« C'est vrai... je ne sais pas ! Je crois le connaître et, cependant, je l'ignore... C'est l'inconnu... l'inconnu ! »

Je pensai aussi que vraiment, en tablier bleu et en mains sales, je devais être apparue à notre hôte sous un aspect peu réjouissant.

Mais je gardai pour moi, courageusement, ces impressions démoralisantes.

– Allons, ma petite Fauste, reprends courage. Si nous avons fait une bêtise, ne la soulignons pas d'une plus grosse encore... N'oublie pas que ton dîner te réclame. Soigne-le plus encore si tu peux, et, pour le reste, n'y pense plus. Ce sera... Bah !

À la grâce de Dieu !

D'un geste de la main, appuyant mes paroles, j'avais l'air de vouloir écarter de nous tous les soucis que nous venions d'envisager.

La pensée de son dîner avait redonné des forces à Fauste.

Déjà, elle était à ses fourneaux.

– Achève seule le travail, lui dis-je. Pendant ce temps, je vais faire un brin de toilette et essayer de rattraper tout mon prestige perdu.

Elle tourna vers moi son regard humide.

– Pauvre petite demoiselle Yane, murmura-t-elle familièrement. C'est vous qui m'avez consolée, et je sais bien que vous étiez plus gênée encore que moi d'être vue en pareil négligé.

– Quelle idée ! Tu te trompes, ma brave Fauste, cela m'est bien égal !

J'eus un bel éclat de rire et me sauvai gaiement de la cuisine.

Mais, quand je fus dans ma chambre, toute ma gaieté tomba, et je me mis à pleurer non moins

éperdument que Fauste l'instant d'avant.

*

Je n'ai pas revu M. Dhor avant l'heure du déjeuner.

Il était avec mon aïeule dans le petit salon attendant à la salle à manger quand, dans tous mes atours, parée, frisée, pomponnée comme on m'avait appris à le faire à Paris, ma toilette tirée à quatre épingles pour mieux essayer de faire oublier mon négligé du matin, j'ai pénétré à mon tour dans la petite pièce qu'un grand feu de bois égayait.

Tout de suite, le regard de notre hôte vint se poser sur moi.

Il me parut qu'un peu de surprise passait dans les yeux bleus qui me dévisageaient.

Et, malgré l'indulgence du sourire et la bienveillance des paroles qui saluaient mon arrivée, j'ai cru voir une ombre de tristesse assombrir la physionomie mobile de M. Dhor.

Mais je n'eus pas le temps d'appesantir ma remarque. Sabin, ouvrant largement les deux battants de la porte, annonçait cérémonieusement le déjeuner.

À table, la plus franche animation a régné et je me suis sentie revenue tout d'un coup aux bons jours que je croyais à jamais perdus.

Grand-mère, M. Dhor et moi... tous les trois... toujours, toujours !

Je ne me sentais plus de joie. C'était un rêve que je vivais éveillée.

Il était là !

Et tout yeux, tout oreilles, bercée par le murmure de sa voix, j'écoutais notre hôte qui nous parlait d'un voyage qu'il venait de faire en Hongrie.

Il nous décrivit les mœurs patriarcales des habitants des campagnes, celles plus sauvages des peuples montagnards, et vraiment, en l'entendant, je m'y croyais transportée.

Mais la conversation dévia bientôt. Je ne me souviens plus par quelle transition nous avons

causé de Paris. Ce que je sais, c'est qu'à ce sujet les yeux bleus, dont je ne connais que trop l'expression railleuse, se sont de nouveau reportés sur moi.

Et voici que leur possesseur se met à me complimenter sur ma mine, sur ma toilette, sur ma coiffure :

– Une vraie Parisienne ! Une robe sortant certainement du meilleur faiseur ! Une coiffure qui est une véritable œuvre d'art !...

Il admirait tout, mais, sous les éloges, je sentais une amertume ou une désillusion. J'avais l'intuition qu'il aurait été soulagé s'il avait pu déchirer cette robe si bien combinée ou détruire impitoyablement le savant échafaudage des cheveux,

Cette coquetterie si futillement étalée, et qu'il devait croire m'être coutumière à présent, lui était certainement désagréable, bien qu'il n'en laissât rien paraître ou peut-être qu'il ne voulût pas se l'avouer à lui-même.

Dois-je dire que, tout au fond de moi-même,

une petite voix méchante se réjouissait de l'amertume qu'elle devinait, et que, ma malice aidant, sous l'empire d'un besoin de contradiction qui ne m'est pas habituel cependant, je me mis à parler de la grande ville avec un véritable enthousiasme.

J'ai vanté la futilité des Parisiennes, l'attrait des plaisirs sans nombre, l'éclat des bijoux et des toilettes, l'attraction des soirées mondaines, la douceur des compliments qu'on y débite, la griserie des flirts, la liberté des jeunes filles.

J'ai vanté... Ah ! Dieu ! j'ai vanté tout ce qui m'avait tant choquée dans la capitale !

Et de mon air le plus ingénu, je remerciais chaudement notre hôte dont l'heureuse intervention, quelques mois plus tôt, m'avait fait connaître toutes ces sensations inconnues.

Grand-mère se réjouissait de m'entendre parler ainsi, car elle avait dû craindre un moment que je ne fisse d'indirects reproches à son hôte, en disant mon aversion pour Paris et la mélancolie que j'avais éprouvée dans la grande ville.

M. Dhor, en revanche, à mesure que je parlais, paraissait de plus en plus sombre.

Je devinais chez lui un frémissement intérieur, un énervement véritable, malgré l'impassible sérénité qu'il s'efforçait de garder.

Et je continuais de plus belle, excitée par cette détresse qui perçait dans le regard, en dépit du sourire persistant des lèvres.

En ce moment où, rentrée dans ma chambre et assise devant le petit bureau où chaque jour je consigne ces notes, je me remémore le repas de tout à l'heure, je me trouve odieuse et bête d'avoir pu me réjouir de la peine que je soupçonnais chez mon ancien professeur...

*

Aurai-je la patience de noter sur ces pages tout ce qui vient de m'arriver ?

Je suis si troublée, si émue !... Mon cœur tressaille de joie, d'orgueil, d'amour ! Le ciel ne me paraît pas assez grand pour contenir tout mon

bonheur et j'étouffe d'être obligée de le renfermer.

Ah ! que je voudrais pouvoir le crier bien haut et l'apprendre à tout l'univers !

Folle que j'étais ce matin de pleurer et de me désoler pour un tablier bleu et des mains sales. C'était de l'enfantillage ! Le bonheur frappait à ma porte et je ne soupçonnais pas sa présence.

Mais, si je continue ainsi, jamais je n'arriverai à raconter ce qui m'arrive.

Voyons, mettons un peu d'ordre dans nos idées...

Où en étais-je ?... Ah ! oui !

Je me trouvais odieuse de mes divagations à table.

Au fait, j'y pense, je devais même être ridicule.

Enfin, passons.

Donc, j'écrivais...

Tout à coup, on frappe à ma porte et ma brave Fauste me dit, en passant sa tête par

l'entrebâillement de la porte restée entrouverte :

– Madame se retire dans son appartement pour y faire sa sieste habituelle. Elle prie Mademoiselle Yane de bien vouloir tenir compagnie à M. Dhor pendant ce temps.

– C'est vrai ! Cette pauvre grand-maman, j'aurais dû le lui proposer. Il est déjà trois heures ! Elle qui a l'habitude de s'allonger sur une chaise longue après chacun de ses repas !

– Une fois n'est pas coutume ; mais Madame a bien fait de ne pas attendre plus longtemps... avec ses palpitations !

– Et M. Dhor, où est-il ?

– Sur la terrasse, je crois.

– Bon ! Je cours le rejoindre !

Et, vite, je ferme mon encrier, mon cahier, et je dégringole en courant les marches de l'escalier.

Ce tête-à-tête avec mon « ancien professeur » me réjouissait.

Pourtant, je me demandais si notre hôte n'allait pas encore s'y dérober comme autrefois.

Et, instinctivement, mes pas de se ralentir en approchant de la terrasse.

Mais un bon sourire accueillit ma venue et, bientôt, nous parlions comme de vieux amis.

Cependant, malgré le flux de paroles dont nous essayions de couvrir notre émotion, je crois bien que M. Dhor et moi pensions à tout autre chose qu'à ce que nous disions.

Et tout à coup, emportés chacun par nos secrètes pensées, voilà qu'un grand silence plane entre nous, que ni lui ni moi ne songions à faire cesser.

Le front de mon compagnon était soucieux, son regard errait pensivement au loin pour venir ensuite se poser longuement sur moi.

Nous étions assis tous deux dans des fauteuils de rotin, aux vives couleurs, l'un en face de l'autre, si bien que j'étais obligée de baisser les yeux quand ceux de notre hôte se tournaient vers moi.

Et soudain, formulant la pensée qui devait le hanter depuis midi, voici que celui-ci me dit :

– Ainsi, vous regrettez Paris, sa vie mouvementée et les joyeux amis que vous y avez laissés ?

– Je regrette beaucoup plus ces derniers que la capitale elle-même, rectifiai-je, en pensant à Hélène.

Ma réponse accentua l’ombre de tristesse qui crispait son front.

– Oui, vous avez su gagner tous les cœurs, là-bas ! J’ai appris que vous y aviez eu beaucoup de succès. Or, qui dit succès dit aussi amitiés, affections...

– Heu ! Voici, je trouve, un mot de trop.

– Cependant, vous m’avez écrit vous-même que... enfin, plusieurs demande en mariage ont été formulées !

Ces mots étaient venus presque maladroitement sur ses lèvres, si bien que, le sentant et se rendant compte de son incorrection, il les avait prononcés avec une véritable sécheresse.

Je me sentis rougir.

– En effet, balbutiai-je.

– Et, parmi celles-ci, il en est une, je crois, que vous acceptiez avec assez de bienveillance.

– Laquelle ? m'écriai-je, encore plus surprise que gênée.

– Celle du marquis de Polangiw.

– Oh ! jamais ! protestai-je vivement. Ce monsieur est certainement beaucoup plus votre favori que le mien !

– Vraiment !

Gênée soudain par le regard inquisiteur qu'il posait sur moi, je détournai la tête en rougissant de plus en plus.

Un obscur malaise me saisissait tout à coup, comme si j'avais eu quelque chose à redouter de la part de mon compagnon.

J'aurais voulu fuir celui-ci, ses questions si étranges, ses regards si troublants, sa voix si impérieuse. Et je restai, le cœur battant, l'âme étreinte, attirée, fascinée par lui, sans autre volonté que celle qui serait sienne, s'il lui plaisait de me l'imposer.

– Vraiment ? répéta-t-il. Le marquis de Polangiw ne vous plairait pas ?

– Non. Comme mari, non !

– Il est très bien, cependant ! De bonne famille...

– Je ne l’aime pas, interrompis-je.

Il se pencha vers moi :

– Parce qu’un autre vous plaît mieux, sans doute ?

De rouge, je devins écarlate.

– Je ne crois pas, balbutiai-je.

Les questions de mon interlocuteur devenaient réellement trop indiscrètes. À découvrir ainsi mon âme à nu, il mettait par trop ma pudeur à l’épreuve.

Je jetai un coup d’œil de côté, vers la sortie de la terrasse, prête à fuir.

Il surprit mon regard et devina mon intention, car sa main brûlante vint emprisonner la mienne.

– Écoutez-moi, je vous en prie, petite Yane... Il faut aujourd’hui que, tous les deux, nous ayons

le courage de poursuivre cet entretien ; nous devons être francs vis-à-vis l'un de l'autre et ne pas nous leurrer d'espoirs chimériques, si la réalité ne nous le permet pas.

– Que voulez-vous savoir ?... répondis-je, dominée par sa gravité.

– Tout à l'heure, je vous ai demandé si votre indifférence pour le marquis de Polangiw ne tenait pas à votre préférence pour un autre, plus heureux.

– Oh ! non !... non !... m'écriai-je en me levant et en cachant mon visage confus dans mes mains, car il me semblait qu'il allait lire en moi ce que jamais je n'aurais osé lui avouer.

Il s'était levé également et, debout devant moi, ses mains vinrent encercler doucement mes frêles poignets.

– Cette question est grave et importante, petite Yane... le bonheur de deux existences peut en résulter... voyez en moi un ami... un vieil ami, un ami sincère ! Quelle que soit l'insurrection de ma demande, soyez bonne, et répondez-y

franchement.

– Je n’aime personne, je ne veux pas me marier !

Il lâcha mes mains.

– Vous ne voulez pas vous marier ! répéta-t-il lentement.

– Je ne me marierai jamais !

– Jamais ?

– Non, non ! Je ne veux pas !

– Pourquoi ?... Vous êtes jeune, riche, belle...

– Et qu’importe ! m’écriai-je, avec une sorte de désespoir confus. Si je n’aime personne, ou si celui que je pourrais aimer ne se soucie pas de moi !

– Il en est donc un ?

Je voulus de nouveau cacher mon visage dans mes mains, mais il m’en empêcha par une douce violence.

Et, se penchant vers moi, si près que je sentais son souffle sur mon visage, il prononça sourdement :

– Je vous aime, petite Yane. Je vous adore comme un fou ! Ne me désespérez pas ! Ne me dites pas que vous en aimez un autre.

Je ne sais plus comment j'accueillis cet aveu fougueux, ni par quel cri j'y répondis. Je me souviens seulement que, les yeux clos, heureuse à en perdre le souffle, je me sentis pressée étroitement sur une poitrine d'homme, pendant qu'un long baiser, s'attardant sur mon front, scellait ces fiançailles inattendues.

Mais, soudain, un léger cri derrière nous nous sépara brusquement.

D'un même mouvement de gêne, nous nous étions tournés vers l'entrée.

Je me sentis rougir et je courbai la tête, horriblement confuse.

C'était mon aïeule ! Pâle, tremblante d'émotion, elle nous regardait, les yeux dilatés de stupeur.

– Oh ! prince ! Ce n'est pas possible ; ce n'est pas possible !

Ce mot de « prince » qu'elle donnait à mon

compagnon me surprit à peine, tant j'étais bouleversée, mais ce qui me frappa pourtant dans cette voix maternelle, ce fut le déchirement, la douleur immense qu'elle recelait, beaucoup plus que la surprise et l'indignation auxquelles je m'attendais.

– Ma petite-fille ! continuait grand-mère en joignant les mains vers mon compagnon. Je vous aurais donné mon sang, ma vie entière, mais c'est ma fille que vous prenez ! c'est son honneur, sa...

D'un geste, M. Dhor l'interrompit. Un peu de rouge colorait ses pommettes.

– Oh ! madame ! fit-il pour toute protestation.

Il alla vers elle, lui prit les deux mains qu'il porta à ses lèvres et, chaleureusement, s'exprima ainsi, pendant que grand-mère peu à peu se rassérénait.

– Ma vieille amie, qu'est-ce que vous alliez croire ?... J'aime, j'adore votre petite-fille !... Je n'ai qu'une vie d'exil et de souffrance à lui offrir, un nom bien lourd à porter, un titre qui n'en est plus un ; mais, si tout cela ne l'épouvante pas, si,

malgré tous les désavantages matériels et moraux qu'elle rencontrera à unir son existence à la mienne, elle consent à devenir ma femme, ma vie ne sera pas de trop pour lui prouver, en retour, mon adoration et ma reconnaissance...

– Votre femme ! Ma fille, votre femme !

Et grand-mère, les yeux pleins de larmes, le visage transfiguré de joie, se tournait vers moi, m'attirait contre elle, prenait mes mains, les mettait dans celles du jeune homme.

– La voici, prince, elle est à vous... Je vous la donne.

– Je l'ai prise, murmura-t-il, en entourant ma taille d'un geste souverain.

– Prenez-la, répéta docilement grand-mère, presque respectueuse vis-à-vis de celui qui allait devenir son petit-fils.

Mais, dans une explosion de joie et de larmes, elle ajoutait :

– Il y a longtemps que la pauvre enfant vous aime en cachette !

M. Dhor ne répondit pas, mais je sentis peser

sur moi la caresse de ses yeux bleus, dont l'éloquence valait tous les discours du monde.

Cependant, durant toute cette scène, je n'avais pas dit un mot, bien que je ne fusse pas la moins intéressée en l'affaire.

Certaines paroles de mon fiancé, ainsi que l'attitude presque respectueuse de grand-mère m'avaient étonnée.

J'osai demander :

– Pourquoi me parliez-vous d'exil, tout à l'heure ?... Nous faudra-t-il donc voyager et habiter au loin ?

– Ah ! mon Dieu, c'est vrai, elle ne sait pas ! murmura mon aïeule, qui parut embarrassée.

– Je l'en instruirai moi-même, répliqua mon fiancé avec assurance.

Et soudain, une joie juvénile adoucissant ses traits graves, il s'écria joyeusement, en pressant plus fort mon bras contre lui :

– C'est donc pour moi, pour moi tout seul que vous m'aimiez, petite Yane. Je ne croyais pas qu'un pareil bonheur me fût réservé !

– Qui donc vouliez-vous que j’aime en vous ?
répliquai-je coquettement.

Il me regarda, hésita, puis se penchant vers moi, murmura tout bas :

– Le prince de X... ! Le proscrit... l’exilé !

– Vous !

Brusquement, je m’étais dégagée et, toute tremblante, pétrifiée de surprise, je le regardais, éperdue.

– Vous !

Voici que tous les détails de sa mystérieuse venue à Castel-Pic me revinrent à l’esprit.

Je revis son arrivée, les soins pris pour l’isoler durant son séjour, ses sorties nocturnes, ses tristesses étranges, ses lettres expédiées et reçues avec tant de précautions, les attentions journalières de grand-mère ; je m’expliquai enfin le respect bizarre de mes danseurs de Paris, le pastel mis en relief à cause de moi, ce besoin que tous avaient, en ma présence, de se déclarer fervents royalistes...

Je compris tout, comme si un voile épais

venait subitement de tomber devant moi, en me découvrant un paysage impossible à apercevoir, à cause de lui, jusque-là. Et, me rappelant les soupçons ridicules qui avaient traversé autrefois mon cerveau, lors de l'arrivée d'un hôte à Castelpic, je ne pus m'empêcher de sourire :

« Un terroriste ! »

Comme j'étais sotte, vraiment, de ne pas avoir compris qu'il s'agissait, au contraire, du prince bien-aimé des anciens Dylvaniens. Ma bonne grand-mère aurait-elle pu donner asile à quelqu'un d'autre qu'un royaliste ?...

Mon compagnon dut répéter deux fois la même question avant qu'elle parvînt à mon cerveau halluciné.

– Petite Yane, est-ce que vous allez moins m'aimer, *à présent que vous savez ?*

– Moins ? Oh !...

J'aurais voulu lui sauter au cou, l'étreindre fortement pour mieux lui prouver mon admiration et mon amour, mais voici que je n'osais plus, *à présent que je savais.*

Il devina ma gêne et simplement m'ouvrit les bras dans lesquels je me précipitai sans retenue, avec toute la fougue de mon amour triomphant, de ma jeunesse exubérante.

Et je compris encore ceci. C'est qu'entre deux cœurs aimants, il n'y a guère de barrières, ni de distance ; la sincérité de l'amour aplanit les inégalités.

Pour moi, maître victorieux, prince exilé, modeste précepteur, mystérieux inconnu, il serait toujours l'*Élu*, celui que j'avais aimé sans réflexion, dans l'imprévoyance de mon cœur loyal. Il était, il resterait mon bel inconnu de Castel-Pic !

*

Voici un mois que je n'ai rien écrit sur ce petit cahier. Les âmes heureuses n'ont pas d'histoire et je suis divinement heureuse.

Dans quelques semaines, je me marie... à l'étranger... loin de mon cher Castel-Pic, que je

quitterai pour n'y plus revenir. Sans patrie, sans pays, sans nom, je suivrai mon cher Inconnu, fière d'être, dans sa pensée, l'amie fidèle des bons comme des mauvais jours, des joies comme des peines, des grandeurs comme des décadences.

Je sais que je devrai partager bien des soucis, des combats, des déceptions cruelles, mais j'ai la foi et je sens que je ne laisserai jamais éteindre en lui l'illusion et l'espérance.

Qu'on me pardonne de ne pas dévoiler ici la personnalité de celui qui a si souvent occupé ces pages : Inconnu il a été, Inconnu il est encore, Inconnu je veux qu'il reste jusqu'au réveil triomphant de la revanche. L'avenir me réserve peut-être cette joie : sinon, mieux vaut le silence... il a la majesté des grandes vieilles choses du passé... dont on ne parle pas, mais qu'on ne peut pas oublier !

Cet ouvrage est le 236^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.